GÉRARDMER/FANTASTIC'ARTS 2001 : DEMANDEZ LE PROGRAMME !

129

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

Previews

SPIDERMAN

STAR WARS 2

TOMB RAIDER

ROLLERBALL

LA PLANÈTE DES SINGES

LA MOMIE 2

LE PACTE DES LOUPS

La révolution du cinéma français ?

spagne : 700 Pts
elgique : 180 FB - Suisse : 8 F
anada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 129 - 25,00 F - RD

THE WORLD IS YOURS!*

COLORADO

Hiver 2001. Des milliers de DVD édition collector de Scarface sont pris d'assaut par les amis de Tony Montana.

Oui, le monde de Scarface leur appartient dans les grandes largeurs - nouveau master 16/9 - dans tous ses excès - 17 minutes de scènes supplémentaires - ses images inoubliables - plusieurs centaines de photos - et dans ses mots malades - réécouter les témoignages de Al Pacino et de Brian De Palma pour une heure de Making Of.
Le tout avec l'accent cubain et des sous-titres français.

Respect total. Ouais, respect.

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 129

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Stéphane Moïssakis
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Marc Bruimaud
Cédric Delelée
Alexandre Nahon
Sandra Nahon
Bertrand Rougier

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Salut les p'tits loups

Photogravure
Start Plus

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Janvier 2001

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Barbara Allart, Fabien Baron, BCG, Sophie Bataille, Axelle Braud, Cats, Françoise Dessaigne, Michael Dwyer, Sylvie Forestier, François Frey, Christophe L, Sandrine Lamantowicz, Anne Lara, Henry Lenique, Corinne Licoppe, Bruno Maccarone, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, William Ory, Céline Petit, Le Public Système, Alexis Rubinowicz, Régis Saubin, Robert Schlockoff

Sommaire

Le Pacte des Loups

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

A l'Aube du 6ème Jour, Donjons et Dragons, Red Planet, Little Nicky, Les Âmes Perdues, Endiablé, Incassable, 102 Dalmatiens et **Family Man**.

14 - Spiderman

Le Tisseur de Stan Lee a enfin les honneurs d'une vraie adaptation cinéma. Pas de plis sur le collant ni de filets de pêche en guise de toile dans ce blockbuster annoncé dont Sam **Evil Dead** Raimi vient de commencer le tournage. Avec Tobey Maguire dans le double rôle de Peter Parker/ Spidey. La première photo officielle du film donne une idée de ce que sera sans doute le résultat : monstrueusement comics !

16 - Previews

Il y a les suites (**La Momie 2, Star Wars 2**), les remakes (**Rollerball, La Planète des Singes**) et les adaptations de jeu vidéo (**Tomb Raider, Final Fantasy**). Hollywood serait-elle à cours d'idées fraîches ? Evidemment, mais cela ne veut pas dire qu'elle manque d'ambition. La présence de John MacTiernan, Tim Burton ou encore Hinonobu Sakaguchi à la tête de ces projets tend même à démontrer que les studios veulent divertir sans abrutir !

22 - Le Pacte des Loups

Au XVIIIème siècle, une bête mystérieuse décime la campagne du Gévaudan. Un chevalier du roi et son frère d'arme iroquois mènent l'enquête. Pour raconter les derniers soubresauts de l'obscurantisme dans l'Histoire de France, Christophe Gans ne prend pas de gants et truffe **Le Pacte des Loups** de références aux cinématographies qu'il a toujours défendues avec panache. Rencontres avec le réalisateur, Samuel Le Bihan et Vincent Cassel pour saisir l'envergure et l'ambition du projet.

32 - Gérardmer Fantastic'Arts 2001

La 8ème édition de Fantastic'Arts offre la part belle au cinéma asiatique avec sept films représentés, de la trilogie **Ring** à l'éprouvant **Audition** en passant par le destroy **Versus**. Mais Gérardmer, c'est aussi l'occasion de découvrir les dernières œuvres de George Romero et Sam Raimi, des titres venus d'ailleurs, ainsi que des spécialités culinaires locales qui nourrissent bien son homme (idéales pour se remettre de ses émotions !).

40 - Troma, l'usine à Z de Lloyd Kaufman

Fox, Warner, Columbia... Des noms qui font rêver, des majors companies dont on ne compte plus les chefs-d'œuvre en catalogue. Mais il y aussi *Troma*, célèbre firme du cancre Lloyd Kaufman, spécialisée dans la production et la distribution de joyeux navets. Interview du «Pape du Z» et filmographie exhaustive des 129 titres labellisés *Troma*.

50 - Vidéo et Débats

54 - Fantastic Guide

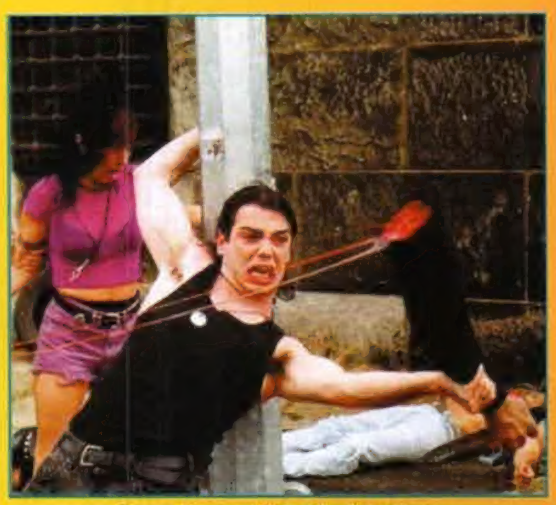
60 - Jeu Vidéo

61 - Mad'gazine

62 - Rayon Laser

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Rollerball



Troma, l'usine à Z de Lloyd Kaufman.

NOTULES LUNAIRES

■ Responsable de **Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell** et **They Bite**, le réalisateur Brett Piper s'était depuis quelque temps réfugié dans un silence inquiétant. Un sommeil brusquement interrompu puisqu'il vient de terminer coup sur coup **Drainiac** et **Cyberwolf Vs. the Living Dead**. Dans le premier, une ado nommée Julie, victime d'un sommeil agité depuis la mort de sa mère, est élevée par un paternel tyrannique, dont l'activité professionnelle consiste à racheter de vieilles bicoques pour les rafistoler et les revendre dix fois leur prix. C'est dans l'une de ces baraques vétustes que le méchant papa abandonne sa fille, lui confiant les travaux à effectuer. Julie s'aperçoit bien vite que la demeure abrite un démon aquatique qui aime se cacher dans la cuvette des WC. Un de ses amis en fait d'ailleurs les frais, castré sans ménagement et entraîné tout entier dans une fosse septique ! Déterminée à aller faire pipi quoiqu'il advienne, Julie fait appel à un exorciste surgi par le plus grand des hasards aux alentours de la maison...

***Drainiac** ou la chasse aux démons dans les W.C. Une seule solution, tirer la chasse !*

Le second donne carrément dans le n'importe quoi. Réveillé par une troupe de théâtre qui a eu l'idée saugrenue d'utiliser son cercueil dans une pièce, un vampire dans le coltard, n'ayant rien de mieux à faire, lève une armée de morts-vivants pour conquérir le monde. Intervient alors Cyberwolf, chasseur de démons, globe-trotter, spécialiste du piratage informatique et, accessoirement, loup-garou aux heures de pleine lune, qui va traquer le dentu et ses zombies, quitte à y laisser quelques poils. Le lycanthrope informaticien, c'est vrai que jusqu'ici, personne n'y avait songé, même si la race du journaliste incube tend à se reproduire ces temps-ci.

EDITORIAL

La presse écrite vit actuellement une (r ?)évolution. L'outil rapide et multi-directionnel que représente Internet lui fournit une source d'informations inestimable au fur et à mesure que se crée l'événement, et parfois même avant qu'il ne s'accomplisse. C'est son côté virtuel. Vous ne pouvez plus dire à un ami *«Tiens, t'as vu, ils tournent **Blair Witch 3**»* sans s'entendre répondre aussitôt *«gros malin toi-même, je viens d'en voir la bande annonce sur Internet»*. Ainsi, un an avant sa sortie, l'internaute peut charger celle de **Spider-Man** sur son écran. Bon d'accord, y'a jamais qu'une toile d'araignée avec de la jolie musique autour, mais c'est quand même **Spider-Man**, et l'amateur en apprend autant que le professionnel et en même temps que lui. Si l'on peut admirer la démocratie d'un pareil système, on peut aussi s'inquiéter sur l'uniformité d'une information parvenue en temps réel à tout un chacun et rendant ainsi obsolète le support écriture. En clair, les magazines, qui déjà se ressemblaient, vont désormais puiser à une même source directement accessible à la majorité de leurs lecteurs.

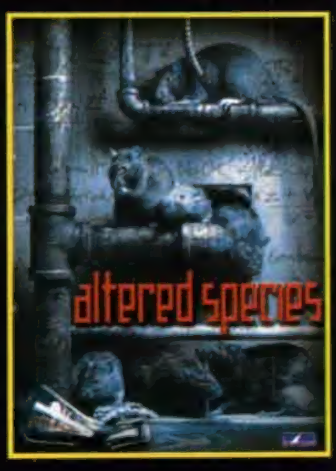
En revanche, la vitesse du média donne des frissons dans le dos. Vous émettez une critique un peu subjective le matin sur votre site et, dès l'après-midi, vous vous faites traiter de pâle abruti par vos détracteurs, alors qu'il aurait fallu attendre au moins la fin de semaine avec l'ancien système. Quel progrès ! De plus, c'est l'aspect libre et interactif qui stupéfie sur Internet. Ainsi, rédigeant un texte sur **Incassable** pour notre site *mad-movies.com*, j'avais, au mois de décembre dernier, avoué n'avoir pas encore vu le film, ce qui me permettait de proposer ma version d'un final dont j'ignorais alors tout, engageant les internautes à proposer la leur. Le résultat ne se fit guère attendre, dès le lendemain j'étais comblé. Passons rapidement sur les déclarations péremptoires de jeunes provocateurs résolus à plaisanter : *«Bruce Willis, c'est Dieu en personne frappé d'amnésie»*. Ou *«Après **L'Armée des Lave-Linge** et **L'Arme à Guidon**, il va encore sauver le monde»*. Ou *«Willis est un cyborg pétomane»* (!). Et encore *«A mon avis, le héros a tout simplement une chance de cocu»* ! Saluons plutôt l'initiative d'intervenants plus ou moins bien inspirés, mais surtout soucieux d'apporter leur pierre au fragile édifice. *«Bruce est mort, mais il s'en aperçoit seulement à la fin. Il cherche quelque chose, on ne sait pas quoi et lui non plus d'ailleurs... le mystère restera entier»* (ah bon !). *«La dernière scène nous apprend que le rescapé balisait pour rien, car il avait loupé le train et se retrouve sur le quai sain et sauf»* (mouais !). *«Le héros, investi d'une mission par l'âme des victimes, mène l'enquête pour trouver la cause du déraillement»* (pas mal, mais tu n'aurais pas déjà vu **Le Survivant d'un Monde Parallèle**, toi ?). *«Bruce se rend compte à la fin qu'il est mort dans l'accident et que son fils «can see dead people» !* (bien joué, ce serait un peu **Septième Sens**, en quelque sorte...). *«La bande-annonce ne m'a pas convaincu, je ne mettrai pas 50 balles là-dedans»* (un mauvais joueur). *«Bruce est un observateur venu d'une autre planète, mais il a tout oublié. L'ange galactique (Jackson) lui rappelle alors sa mission : arrêter la croissance d'une plante génétiquement modifiée, terrasser la vache folle et ainsi sauver l'espèce humaine. Je suis sûr que j'ai bon, là»* (beaucoup d'imagination, mais franchement, qui paierait pour aller voir ça ?). *«Facile : tout cela n'était qu'un rêve, il se réveille et va tranquillement prendre son train. Tu restes sur l'cul»* !

J'abrège pour ne pas lasser, car on pourrait en remplir le magazine sans pour autant trouver la solution (pas plus moi que les autres, même si je n'étais pas loin). Mais le plus finaud, c'est celui-ci : *«En fait, Shyamalan ne savait pas comment terminer son film, alors il s'est mis en cheville suffisamment à l'avance avec* Mad Movies *pour qu'il écrive ce texte invitant les internautes à imaginer des fins surprenantes et, comme ça, il n'avait plus qu'à choisir la meilleure. Pas con, le gars !*

Ça alors, en voilà une idée ! Et pourquoi ne pas me soupçonner carrément de faire rédiger l'édito par les lecteurs, au prétexte que je n'aurais rien à leur dire, pendant que tu y es ? Ah non, vous savez, des fois ça m'énerve !

Jean-Pierre PUTTERS

■ Nouvelle production *Showcase Entertainment*, **Altered Species** démarre dans un labo où a été mise au point une substance destinée à localiser et à détruire les cellules cancéreuses. Le produit a la faculté de se régénérer afin de neutraliser toute rechute du patient. Afin d'effectuer un test, la mixture est inoculée à des rats. Lesquels, bien sûr, s'échappent et remontent vers le labo où des étudiants en médecine arrosent leur diplôme de fin d'année. Avec une agressivité décuplée par l'injection du vaccin, et leur morsure transmettant la tumeur cancéreuse, les bestioles partent à la chasse toutes dents dehors. Les fans de la trilogie *Les Rats* de James Herbert vont sûrement se régaler.



■ Produit par J.R. Bookwalter (**Dead Next Door**, **Witchouse 2**) pour *Full Moon Pictures*, **HorrorVision** est avant tout l'accomplissement d'un parcours, celui du jeune metteur en scène Danny Draven. Il débute dans le milieu musical tout en concevant des sites internet. Mais sa véritable passion, c'est le cinoche. Le petit gars prend donc la route armé d'une caméra 16 mm, de son ordinateur et de sa seule volonté. Utilisant ses dons de designer internet qu'il propose en vain à tout le monde, y compris à des sites pornos, Draven, à force de les harceler, finit par être engagé chez *Full Moon* où il peut exercer ses talents. Un poste qui lui permet de refuser un job d'assistant de production sur **Beethoven 2**. C'est alors que Bookwalter lui propose de réaliser **HorrorVision**, tourné dans dix-sept décors différents ! A 22 ans, Draven se retrouve donc en charge de ce qui est décrit comme un **Dark City** informatique. Le film se déroule dans un futur hyper-violent contrôlé par les ordinateurs. Leur intelligence est devenue telle qu'est née une entité informatique malfaisante nommée Manifesto, qui a fait de tout instrument électronique une menace mortelle pour son utilisateur. Débusqué par une équipe de pirates informatiques (une activité que le réalisateur connaît bien pour l'avoir pratiquée !), Manifesto lance à leurs basques une meute de tueurs virtuels qu'ils vont devoir combattre en plein désert... Incluant à son casting la scream queen Brinke Stevens, **HorrorVision** a été tourné en vidéo numérique et photographié par Mac Ahlberg (**Re-animator**, **From Beyond**). Un bon début pour un jeune réalisateur motivé, fan de Brian Yuzna, John Waters, Jim Henson, Luc Besson et Alex Proyas, dont **The Crow** l'a marqué au point d'y puiser son pseudo, Draven n'étant qu'un nom d'emprunt. Prochain projet du bonhomme : un film sur des femelles vampires spécialisées dans le piratage informatique. En voilà un qui a de la suite dans les idées.

***HorrorVision**, l'horreur virtuelle...*

BRIMSTONE, EN AVANT LA MYSTIQUE !

Succédant, durant 13 semaines, à ***Harsh Realm*** sur *Série Club*, ***Brimstone*** (*Warner-TV*, 1998) relate le destin d'Ezekiel Stone, policier damné (il a exécuté le violeur de sa femme avant d'être lui-même abattu) auquel le Diable, en échange d'une rédemption éternelle, confie la charge de renvoyer en Enfer 113 fugitifs remontés sur Terre (enfin, surtout à New York) semer la désolation. Contraint à hanter les lieux où il vécut son existence humaine et à croiser fugitivement ses souvenirs, Zeke, Ange Exterminateur new-age, doit détruire les yeux (*«fenêtres de l'âme»*, donc talon d'Achille) des démons en cavale, prêtre tortionnaire, étudiante incandescente (consumant ses partenaires... au sens propre), ex-nazi néerlandais, incarnations archétypales de nos frayeurs modernes. Une fois la double énucléation effectuée (souvent à coups de revolver), les suppôts de Satan disparaissent, engloutis fort esthétiquement par les entrailles du Monde ; vaincus, ils redescendent, dans une myriade d'effets spéciaux fumigéniques.

Spécimen parfait du «nouveau fantastique mystique» (il faudra bientôt écrire un livre sur le sujet !), rediffusée juste un an après sa première programmation (fin 1999), cette série très «tendance» rassemble tous les éléments nécessaires à un succès d'audience, en particulier auprès des jeunes : héros charismatique que sa condition tourmente, méchants lugubres ou pittoresques, décors urbains sinistres, intrigues proches des jeux vidéo, montage épileptique à la manière d'un clip survolté, musique pénétrante (Peter Gabriel) ; elle pourrait presque agacer, si sa forme visuelle et sa construction n'étaient réellement maîtrisées, définissant, au fil des épisodes, une ambiance glauque proche des univers d'Alex Proyas (on ne peut que songer à **The Crow** et **Dark City**). Derrière cette homogénéité réfléchie, le réalisateur-producteur Félix Enriquez Alcala, pilier de la télévision américaine actuelle (***Lois & Clark***, ***Urgences***, ***Earth 2***, ***Sliders***, ***Profiler***, ***NYPD Blue***), amateur d'action vitaminée (**Menace Toxique** avec Steven Seagal, **Les Pirates du Métro** deuxième version), dont la formation initiale (chef-opérateur) fait ici merveille : Zeke Stone traque ses proies au cœur d'un kaléidoscope de clairs-obscurs mouvants et de reflets scrutateurs, ombre parmi les ombres, égaré dans un espace-temps délétère.

C'est la lutte finale, Ezekiel, l'ange exterminateur, renvoie les damnés de la Terre !

John Glover (le Diable) et Peter Horton (flic de l'au-delà), signataires d'un pacte infernal.

A chaque tatouage un damné : encore pas mal de «tâches sanglantes» pour Ezekiel...

Quelques trouvailles originales (les tatouages sur le corps de Zeke qui s'effacent un à un pour signifier l'accomplissement de chaque «mission»), un humour noir plutôt réjouissant (les multiples apparitions du Diable, prétextes à des dialogues distanciés), et un casting de guest-stars haut de gamme (Lindsay Crouse, Louise Fletcher, etc.) contribuent à nous convaincre de suivre les errances millénaristes de cette énième figure néo-biblique, symbole d'un XXIème siècle décidément empreint de mythologie judéo-chrétienne.

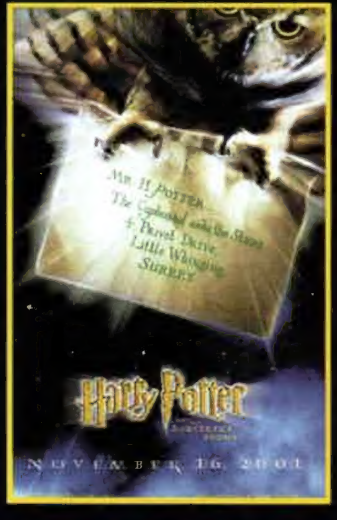
Marc BRUIMAUD

■ Réalisé par J.S. Cardone pour *Nu Image*, **Alien Hunter** nous emmène en Antarctique, où a été localisé un gros objet extraterrestre émettant un signal codé alarmant. Un ufologue est envoyé sur place pour décrypter le message, en fait une terrible menace pour l'humanité. On apprend ainsi qu'une race hostile s'apprête à propager une maladie atroce qui risque de décimer l'entière population de la planète, et que le gouvernement est dans le coup ! C'est dans un terrible blizzard soufflant sur une banquise que l'ufologue va devoir solutionner le problème (blizzard, vous avez dit blizzard ? gémit-il...) et faire face à des aliens enrhumés. Ça leur apprendra à atterrir n'importe où.

Gargoyles, gare à la gargouille...

■ Exerçant la profession palpitante de magicien pour les goûters d'enfants, un pauvre gars reçoit en héritage de son vieil oncle un mystérieux coffre renfermant plein d'objets bizarres. Parmi ceux-ci, une bague qu'il se hâte d'enfiler (qu'il se passe au doigt, donc). Un geste maladroit puisqu'il libère Diana et Gwendolyne, deux gargouilles moyenâgeuses (qu'il se hâte d'enf... non, boutade). La première veut se venger de ceux qui l'ont emprisonnée dans les limbes, tandis que l'autre ne rêve que d'une chose : connaître l'amour d'un mortel. Voilà notre illusionniste fourré dans une belle tambouille ! Comme quoi, avant d'enfiler, mieux vaut se méfier de la gargouille. Réalisé par Joe La Penna avec Michael D'Asaro, Sasha Graham (**Psycho Sisters 2**) et une nouvelle venue nommée Sonja Ray, **Gargoyle Girls** rappelle furieusement certains épisodes de la défunte série TV ***Vendredi 13***, diffusée en son temps sur *La Cinq*.

■ Trop occupé par **A.I.**, Spielberg déserte le tournage d'**Harry Potter and the Sorcerer's Stone**, et laisse sa place à Chris Columbus (**L'Homme Bicentenaire**), après qu'aient été pressentis Terry Gilliam, Brad Silberling et Tim Robbins. Pour ceux qui seraient passés à côté, *Harry Potter*, c'est avant tout un phénomène de librairie due à l'Anglaise J. K. Rowling. Une série de bouquins destinés a priori aux enfants, et consacrés aux aventures fantastiques d'un petit orphelin malheureux qu'on emmène un jour dans une école de sorcellerie. Il y découvre que le monde est scindé en deux races (les humains et les magiciens) et que son destin a été tracé par ses géniteurs, assassinés par un sorcier maléfique qu'il doit s'entraîner à combattre avant de l'affronter...
Si *Harry Potter* est un best-seller phénoménal (aux USA, la sortie du dernier tome fut carrément un événement national), c'est aussi de la littérature populaire de grande qualité, intelligente, bien écrite et fort distrayante. C'est dire si on attend avec autant d'impatience que de curiosité le film, qui s'honore d'un casting exclusivement British : le jeune Daniel Radcliffe dans le rôle-titre, Richard Harris, John Cleese, Robbie Coltrane et le grand Alan Rickman.



■ Un producteur télé rapace invente un nouveau reality-show dont le concept ferait saliver certaines de nos chaînes hertziennes. Un avion largue cinq candidats et deux cameramen dans une forêt touffue du nord de l'Amérique. Le premier à atteindre le camp de base remportera la coquette somme d'un million de dollars. En plus de devoir affronter la faune locale (ours, lapins, yétis ayant perdu le sens de l'orientation...), les volontaires se retrouvent bien dans la panouille lorsque les corps de deux d'entre eux sont découverts réduits en charpie. Et par un humain, à n'en point douter ! Est-ce l'acte d'un des participants au jeu qui tient à empocher le pactole coûte que coûte, ou celui de ce maniaque qui se terre dans les bois depuis dix ans ? Vous le saurez en allant voir **Unhinged**, un slasher heureusement plus proche de **Délivrance** que de **Blair Witch**, qui met en vedette Kyle, le «cousin perdu de Jason et de Freddy» !

■ Des deux nouvelles productions *Dreamworks*, l'une renifle à plein nez le produit commercial hypermarketé, tandis que l'autre est carrément prestigieuse. Commençons donc par le moins intéressant, **Evolution**, qui réunit David Duchovny et Julianne Moore dans le rôle d'un professeur et d'une scientifique enquêtant sur la croissance accélérée et inquiétante de cellules issues d'un météore échoué sur Terre. Finalement, on n'aura pas à attendre que Chris Carter tourne la suite de ***X-Files Le Film***, car c'est déjà fait ! Heureuse idée des producteurs, les effets spéciaux ont été confiés à Phil Tippett, responsable des insectes géants de **Starship Troopers**. Mais la mise en scène ayant échoué entre les mains d'Ivan Reitman, on attendra plutôt ***X-Files***.

David Duchovny, l'évolution...

Voguons vers d'autres sphères avec le second projet, en l'occurrence le nouvel opus de Steven Spielberg : **A.I. - Artificial Intelligence**, adapté par le réalisateur d'un synopsis de feu Stanley Kubrick, lui-même tiré d'une nouvelle de l'auteur Brian Aldiss. Au XXIe siècle, la plupart des continents ont été engloutis par les océans suite à la fonte des grands glaciers. L'humanité survit grâce à l'intelligence artificielle qu'elle a transmise aux ordinateurs. Instruments de liaison entre l'homme et l'informatique, des robots à forme humaine ont été conçus pour effectuer diverses tâches. Le film raconte l'histoire de l'un d'entre eux, un «petit garçon» qui finit par développer des émotions, lesquelles le transforment peu à peu en un être à l'image de ceux qui l'ont créé. Au casting, Haley Joel Osment, la jeune révélation de **Sixième Sens**, ainsi que William Hurt, Jude Law et Brendan Gleeson, les nombreux effets spéciaux ayant été quant à eux confiés à *ILM* et à Stan Winston. **A.I.** pourrait bien s'avérer une œuvre visionnaire : après nous avoir appris à aimer les extraterrestres, Spielberg aurait-il décidé de nous faire aimer les machines ?

ARACHNID

Après **Faust** et **La Secte Sans Nom** et en attendant **Dagon** de Stuart Gordon, **Beyond Reanimator** de Brian Yuzna et **Darkness** de Jaume Balaguero, voici venir la nouvelle production de la firme espagnole *Fantastic Factory*, filiale de *Filmax* dirigée par Julio Fernandez : **Arachnid**. Coproduit par Yuzna, le film est l'occasion pour Jack Sholder, réalisateur compétent à la cinquantaine bien sonnée mais un peu oublié, de refaire surface. Parce que si le très fun **Hidden** l'avait affirmé, ni le polar **Flic et Rebelle**, ni **Wishmaster 2** ne l'ont consacré ! Quoiqu'il en soit, Sholder rugit d'enthousiasme à la seule évocation d'**Arachnid** : *«Ce qui m'a attiré dans le projet, outre l'opportunité de tourner en Espagne et aux Canaries avec un casting international, c'est la possibilité de travailler avec Steve Johnson, à qui a été confiée la conception de la créature du film. Et je vous assure qu'elle est vraiment réussie !»*. C'est en effet grâce au responsable des effets spéciaux de **La Mutante** et d'**Abyss** que l'on pourra découvrir la monstrueuse araignée vedette du film, mère nourricière d'une horde d'insectes voraces que vont devoir affronter une équipe médicale et un commando sur une île du Pacifique. Sholder se retrouve bien loin des films à la James Ivory dont il comptait se faire une spécialité en démarrant dans le métier. Conçu comme un croisement entre **Starship Troopers** et **Predator** (deux chefs-d'œuvre, tout de même), **Arachnid** confirme *Fantastic Factory* comme une maison de production pour qui la série B est autant synonyme de prestige que de pur divertissement, et c'est bel et bien chez eux que pourrait résider l'avenir du film de genre en Europe. On attend donc avec impatience cette corrida dans la jungle.

Comme dit le militaire : araignée du matin... chagrin !

■ Après **Vampires**, sublime western carnassier, John Carpenter termine actuellement l'attendu **Ghost of Mars**, un autre western, mais dans l'espace cette fois. En 2175, une équipe de policiers doit transférer un dangereux criminel sur Mars pour qu'il y soit jugé et condamné. Dans la cité minière où ils débarquent, ils découvrent que les fouilles ont activé le système de défense d'une ancienne civilisation martienne. Tous les colons ont été massacrés et seuls les détenus du pénitencier local ont survécu. Quant à la planète, elle est désormais hantée par des fantômes prêts à éliminer tout être humain foulant leur sol... Nettement plus proche d'**Assaut** et de **Fog** que des pathétiques **Mission to Mars** et **Planète Rouge**, **Ghost of Mars** réunit Natasha Henstridge, Ice Cube, Pam Grier et Joanna Cassidy. Cerise sur le gâteau, les combats ont été réglés par le chorégraphe de **Fight Club** et des **Aventures de Jack Burton**. Autant dire que ça va voltiger et frapper dur dans ce **Fort Alamo** spatial !

Ghost of Mars. Sur le sol martien, l'ambiance «Kiss».

■ En attendant de tourner son remake de **L'Homme qui Rétrécit**, Eddie Murphy donne dans la SF avec **Pluto Nash**, dans lequel il incarne, non pas le toutou copain de Mickey, mais le propriétaire d'un night-club situé sur la Lune en 2087. Menacé par des racketteurs, il devient le leader d'un mouvement indépendantiste qui le mènera à affronter un clone maléfique de lui-même. Toujours aussi narcissique (qu'on se souvienne de ses rôles multiples dans **Les Professeur Foldingue**), Murphy est ici dirigé par Ron Underwood (**Tremors**, **Mon Ami Joe**) et accompagné par Pam Grier, Joe Pantoliano, Randy Quaid et Jay Mohr. La chose a été écrite par les scénaristes de **Mystery Men** et de **Rencontre avec Joe Black**. Connaissant l'humour subtil de Murphy, on s'attend bien sûr à ce qu'il pète dans son scaphandre (en plus ça lui fera un shampoing sec...).

DRACULA 2000

Produit par Wes Craven pour *Miramax*, **Dracula 2000** tente de remettre au goût du jour les exploits du célèbre Comte. Ecrite par Joel Soisson (**Highlander 4** et bientôt **Mimic 2**), l'histoire s'ouvre par un cambriolage. Celui d'une salle des coffres réputée inviolable, où une bande de voleurs jeunes et dans le coup espèrent dégoter des œuvres d'art de grande valeur. Une fois ouverte, la chambre forte révèle qu'elle dissimule une crypte close depuis un siècle. En surgit Dracula, dès lors précipité dans notre société moderne où il se sent parfaitement à son aise. Le vampire fait alors route vers New-York dont il compte faire son terrain de chasse, mais aussi pour retrouver sa promise, Mary Van Helsing, la descendante de celui qui le neutralisa cent ans plus tôt. Un jeune chasseur de vampires londonien se lance alors à ses trousses... Apparemment, rien de très neuf dans un script qui reprend l'argument du roman de Bram Stoker tout en piochant vite fait chez Anne Rice (une partie du film se déroule à la Nouvelle-Orléans, fief de Lestat). Pourtant, le film part d'une idée originale affirmant que Dracula serait en fait Judas, condamné aux ténèbres par Jésus pour l'avoir trahi, d'où son aversion pour la croix et la lumière du jour (quant au sujet de l'ail, on imagine qu'il en avait trop mangé lors du repas avec les apôtres). **Dracula 2000** a été réalisé par Patrick Lussier (**Prophecy 3**), monteur des trois **Scream**, de **Mimic** et d'**Halloween H20**, dont on retrouve aussi le compositeur Marco Beltrami. Niveau casting, on donne dans le branché avec la chanteuse Vitamin C, Jonny Lee Miller, Omar Epps et Jennifer Esposito. Quant à Dracula, il est incarné par un certain Gerard Butler inconnu au bataillon. Promis comme très sanglant et, malgré l'époque à laquelle il se déroule, dans la tradition des films de la *Hammer*, **Dracula 2000** a tout pour injecter un sang neuf au mythe du vampire pour peu qu'il ait été traité intelligemment. Sans vouloir être mauvaise langue, vu comme ça, c'est pas gagné.

Fidèles à Bram Stoker, les vampires vont par trois.

Dracula 2000 et la parité homme/femme.

VALENTINE

Bonne nouvelle : Jamie Blanks, réalisateur d'**Urban Legend**, qui compte parmi les récents slashers les mieux troussés de mémoire d'amateur, remet le couvert avec **Valentine**, pour la *Warner*. L'histoire démarre dans un collège où un adolescent timoré et socialement inadapté est martyrisé et humilié par quatre copines. Dix ans plus tard, le gamin a grandi et revient incognito, devenu un beau jeune homme ténébreux sous les traits du bellâtre David Boreanaz, l'Angel de la série *Buffy*. Sa réapparition n'a qu'un seul but : il veut se venger des brimades subies en séduisant tour à tour chacune de ses tortionnaires, avant de les assassiner le jour de la Saint Valentin. Une vengeance étalée sur quatre ans, donc, digne d'un Monte Cristo. Ecrit à la base d'après un bouquin par les scénaristes du **Peur Bleue** de Renny Harlin, le script a été retravaillé trois fois, notamment par Todd Alcott, auteur du scénar de **Fourmiz** et de l'attendu **13 Ghosts**, remake horrifique d'un film de William Castle produit par Joel Silver. La bande-annonce de **Valentine**, plutôt sympa, annonce le film comme une romance teenager tournant brusquement au slasher brutal. Un concept purement jouissif que fréquentent les belles pouliches que sont Denise Richards (**Le Monde ne Suffit Pas**) et Katherine Heigl (**La Fiancée de Chucky**). Sortie aux Etats-Unis le 2 février prochain, soit peu de temps avant la célèbre fête des amoureux. Ça paraissait évident.

Denise Richards attend son cadeau pour la Saint-Valentin.

David Boreanaz. Pour une fois, on connaît le coupable.

Scary Movie. Recherche bon goût pour parodie comique.

■ Conçu à l'origine pour se moquer des slashers et de leurs sempiternelles séquelles, **Scary Movie** tombe dans son propre piège puisque *Miramax*, via sa firme *Dimension*, en annonce la suite pour l'été prochain. *«Sans pitié, sans tabou, sans séquelle»*, clamait le slogan du premier. Une accroche désormais obsolète que les producteurs justifient en arguant que deux promesses tenues sur trois, c'est déjà pas si mal. Gros succès au box-office et fleuron de la parodie vulgos mais rigolote, **Scary Movie** se doit d'avoir une suite qui tape encore plus au-dessous de la ceinture, but avoué de la production. *Miramax* ayant décidé de brocarder leurs propres films (ils ont produit les **Scream**) en finançant eux-mêmes les parodies pour doubler la concurrence, on se dit qu'ils devraient faire de même avec **Shakespeare in Love**, le résultat serait sûrement meilleur que l'original !

Jack TEWKSBURY

À L'AUBE DU SIXIÈME JOUR

Arnold Schwarzenegger a décidément beaucoup de mal à relancer sa carrière. Pas découragé par l'échec de **La Fin des Temps**, l'Autrichien décide de prendre le taureau par les cornes et de produire un pseudo-remake d'un de ses plus gros succès : **Total Recall**. A la base, c'est plutôt excitant, le film de Paul Verhoeven restant un monument de carnage flingué du bulbe. Problème : c'est Roger Spottiswoode qui réalise. Un gars qui a bâti sa carrière sur une réputation forgée par un solide film d'aventure (**Under Fire**) et par son passé de monteur pour Sam Peckinpah, avant de devenir un fonctionnaire d'Hollywood aux aptitudes discutables. Si **Randonnée pour un Tueur** apparut, il y a douze ans, comme très sympathique, le film est aujourd'hui horriblement daté. Quant au **James Bond** réalisé par Spottiswoode, **Demain ne Meurt Jamais**, tout le monde s'accorde à dire qu'il s'agit d'un 007 bas de gamme.

Eh bien pourtant, **A l'Aube du Sixième Jour**, à défaut d'être aussi réussi que **Total Recall** qu'il pompe allégrement, est le meilleur Spottiswoode depuis **Under Fire** ! Sans doute grâce à la présence du producteur Jon Davison, avec qui Verhœven enfanta les deux étendards subversifs que sont **RoboCop** et **Starship Troopers**, mais aussi grâce à un script attrayant situé dans un futur proche. Sans trop entrer dans les détails, disons simplement qu'Arnold y incarne Adam Gibson, un pilote d'hélico qui, en rentrant chez lui pour fêter son anniversaire en famille, découvre avec stupeur qu'il a été cloné. Quelque peu estomaqué de se voir à travers la fenêtre du salon, il a à peine le temps de réagir qu'il est pris pour cible par des tueurs à la solde d'un industriel de la biologie. Devenu la preuve vivante qu'une grosse société se livre au clonage d'êtres humains, Adam va devoir à la fois éviter les balles et localiser celui qui les fournit...

Loin d'être un thriller cérébral comme annoncé, **A l'Aube du Sixième Jour** est en fait un véritable actioner bien troussé où ça cavale et ça canarde jusqu'à un retournement de situation final qui augmente le plaisir confortable pris à la vision du film. On regrettera simplement que l'affrontement d'Arnold contre son clone n'ait pas lieu, puisqu'une fois informé qu'il n'est qu'une copie de l'original, celui-ci accepte sans broncher d'aider le vrai Arnold à traquer le bad guy. Ce qui nous vaut un duo furieusement burlesque : si Ivan Reitman avait complètement raté la reconversion de Schwarzie dans la comédie avec **Jumeaux**, Spottiswoode, lui, y est parvenu ! Plus sérieusement, on lui saura gré d'enfoncer le dernier **Star Wars** avec une virée en hélico dans les montagnes à l'énergie bluffante et d'offrir une vision du futur particulièrement crédible. Tellement crédible qu'elle fait parfois trembler quant à l'avenir que les manips génétiques nous réservent. Ce n'est pas le moindre mérite d'un film qui permet en outre au généralement très cabotin Robert Duvall de tenir un rôle émouvant où il retrouve sa sobriété d'antan, ce qui pallie le sérieux manque de charisme du méchant.

Malgré tout, **A l'Aube du Sixième Jour** n'a pas fonctionné aux USA. Sans doute parce que le film donne l'impression d'avoir été tourné dans les années 80, et qu'il essaie simplement de raconter une bonne histoire plutôt que d'en mettre plein la vue avec des effets dans tous les sens. On ne souhaite maintenant qu'une chose à Arnold : que son prochain film, **Collateral Damage**, remake déguisé de **Commando** dans un décor à la **Predator** réalisé par Andrew Davis, sonne enfin l'heure de son comeback. En attendant, allez déguster celui-ci : c'est quand même le meilleur Arnold depuis **True Lies** !

Cédric DELELÉE

The Sixth Day. USA. 2000. Réal.: Roger Spottiswoode. Scén.: Cormac et Marianne Wibberley. Mus.: Trevor Rabin. Dir. Phot.: Pierre Mignot. Prod.: Mike Medavoy, Arnold Schwarzenegger et Jon Davison pour Phoenix Pictures et Columbia. Int.: Arnold Schwarzenegger, Tony Goldwyn, Michael Rapaport, Michael Rooker, Sarah Wynter, Robert Duvall... Dist.: Columbia. Dur.: 2 h 04. Sorti le 20 décembre 2000.

Interview ARNOLD SCHWARZENEGGER

Si l'on se fie au sujet du film, avez-vous parfois l'impression de n'être pas à votre place dans les rôles qu'on vous attribue ?

A l'**Aube du 6ème Jour**, c'est l'histoire d'un homme qui rentre chez lui, réalise qu'il a été cloné, et à qui l'on explique qu'on va devoir le faire disparaître. Donc, ce que vous croyez être le sujet du film, d'après votre question, ne l'est pas. Il s'agit d'un homme qui veut récupérer sa vie et son identité. Si je pensais que je n'étais pas à ma place dans ce rôle, j'aurais fait changer le personnage.

Recevez-vous des scripts originaux ou avez-vous l'impression que l'industrie tente de vous garder dans l'image qu'on est censé se faire d'Arnold Schwarzenegger ?

Je reçois toutes sortes de scripts, et je suis tombé amoureux de celui-ci. C'est ma femme qui l'a lu en premier et qui me l'a conseillé. Dès la première séquence, son ton très particulier m'a séduit. J'ai su immédiatement que je voulais le faire. Ce n'est pas un film qui respecte la tradition de ma filmographie. Il met en scène un monsieur tout le monde, pas un héros. Un type au boulot ordinaire, qui gagne 70.000 dollars par an *(40.000 francs par mois, tout de même ! NDLR)* et qui a sa famille, sa petite maison. Ce n'est pas du tout le type de personnage qui vous fait tout de suite comprendre qu'il va botter les fesses des méchants. On ne sait pas réellement comment il va réagir à cette situation. C'est dans son désir de reconstruire sa vie et sa famille, en se différenciant de son clone, qu'il devient en fait un héros. Son premier réflexe aurait été d'essayer de le détruire, mais il comprend bien vite qu'il a tout intérêt à travailler avec lui.

Aimeriez-vous avoir un clone ?

A vrai dire, d'une certaine manière, j'aime beaucoup l'idée. Je pourrais dans ce cas m'investir beaucoup plus intelligemment dans la production de mes films et mener ma vie familiale sans encombres. Je pourrais rentrer chaque soir à la maison, jouer au golf, voir mes enfants. Au moment où je vous parle, mon fils est en train de disputer un match de football. Peut-être devrais-je être à ses côtés ? J'aime le golf mais je ne le pratique quasiment pas parce que j'utilise mon temps libre à être près de ma famille. Il faut que je passe joueur professionnel pour en faire. A deux, on pourrait jouir du plaisir de faire des films, du plaisir d'être en famille, du plaisir du golf, et répondre aux questions des journalistes en même temps !

Que pensez-vous du clonage humain ?

Je crois qu'on y viendra tôt ou tard. Il serait urgent d'en accepter l'idée et d'y réfléchir, de soupeser le pour et le contre, de voir quel bénéfice la société pourrait en tirer, plutôt que de laisser partir le bateau à la dérive. L'Amérique est une terre extrêmement religieuse et à mon avis, elle va se braquer encore un bon moment, faire comme si cette possibilité n'existait pas. Entre-temps, les pays voisins tels le Canada ou le Mexique vont certainement l'autoriser, et alors que ferons-nous ? Durant cette campagne de promotion, les questions sur le sujet n'ont pas été les mêmes selon les pays.

Au même titre que votre personnage dans *A l'aube du 6ème Jour*, êtes-vous préoccupé par la vieillesse ?

Chaque jour, vous vous regardez dans la glace et vous repérez une nouvelle ride. En soi, ça n'a finalement pas trop d'importance, mais quand on travaille pour le cinéma, et qu'on est constamment sous le feu des projecteurs, ce genre de choses finit par vous préoccuper. Je ne suis pas autant concerné que mon personnage dans le film, mais j'observe la progression de l'âge, c'est vrai.

Mais en continuant à faire des films d'action, est-ce que vous y mettez la même énergie qu'il y a quinze ans ?

Le plaisir et l'enthousiasme sont les mêmes. Vous n'effectuez pas des cascades si vous n'aimez pas ça, et il y aura toujours quelqu'un pour le faire à votre place. Mais je crois qu'il est important que le public puisse voir votre visage au maximum, donc nous nous arrangeons souvent pour qu'il y ait un minimum de cascades que je puisse faire moi-même, afin de renforcer la crédibilité de l'ensemble. Il m'est souvent arrivé de connaître des situations critiques, et sur **A l'Aube du 6ème Jour**, ça m'a joué des tours. On a parfois tendance à ne pas porter à la cascade toute l'attention nécessaire. On se croit prêt. On se dit : «Facile. Je fais de la plongée sous-marine depuis longtemps, ça n'est rien de devoir traverser cette distance sous l'eau. Je suis dans un studio, entouré de gens». Vous faites votre truc et, soudain, vous voilà perdu. Vous êtes en train de nager dans la mauvaise direction, et lorsque vous vous apprêtez à sortir de l'eau, vous réalisez que le réservoir est scellé, que vous n'êtes pas du tout du bon côté. Dehors, caméras et lumières éclairent de l'autre côté. Tout est rendu flou par la très forte lumière. Et là vous réalisez que vous avez un problème ! A l'inverse, vous avez des séquences dangereuses pour lesquelles vous vous êtes tellement préparé que tout va sur des roulettes. Sur **True Lies**, dans la scène où je suis sur le toit à cheval, on avait construit une rampe en contre-bas au cas où le cheval ne se serait pas arrêté à temps. Tous nos efforts ont été concentrés sur ce cheval et sur le rebord du building. Personne n'avait prévu que la caméra, elle, irait trop loin, qu'il n'y avait plus de rail au bout pour la retenir, et que ce serait elle qui effraierait le cheval. Par chance, le dresseur a très vite réagi et calmé la bête. Mais on est tellement focalisé sur la cascade elle-même qu'on imagine pas que le problème puisse venir d'ailleurs.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

DONJONS ET DRAGONS

A l'instar de «Ping-Pong», le précurseur des «video-games», la publication du JdR *Donjons et Dragons* eut un impact colossal sur les sociétés de consommation et de divertissement. Fallait-il pour autant attendre de la version celluloïd du jeu, qui a corrigé notre perception de la fantasy, qu'elle révolutionne l'industrie cinématographique ? Oui ! D'où une «légère» déception à la vision du métrage. Au cours du duel opposant non pas le bien au mal, mais les qualités aux défauts imprimés sur la pellicule, l'intérêt de **Donjons et Dragons** *(1)* se résume à compter les points. Au titre des griefs, Courtney Solomon n'a pas su éviter les pièges tendus aux artistes dont la première oeuvre est simultanément un acte de foi et de passion (à sa décharge, le jeune cinéaste occupa conjointement les postes de producteur — bien, de scénariste — moyen, et de réalisateur — bof). Tenant sa promesse de projeter sur une toile les poncifs constitutifs des univers imaginaires des JdR (quête initiatique, sortilèges abondants, classes de personnages, complot politique et idéologique), Solomon est limité par son statut de réalisateur débutant, qui l'empêche de faire preuve d'une haute ambition. Aussi, il ne trouve pas les ressources artistiques et budgétaires nécessaires à un traitement satisfaisant et novateur de son sujet. D'autre part, Jeremy Irons (Profion), qui demeura sur le plateau trois jours seulement, sur-joue au point d'être crispant, et Zoe McLellan (Marina) se contente de poser (ok, elle le fait bien). Heureusement, les cabotinages de Marlon Wayans (Snails), bien qu'anachroniques, sont hilarants. En compagnie de Justin Whalin (Ridley), ici dans son meilleur rôle, et de Bruce Payne (Damodar), qui hérite d'un personnage séduisant, le Jim Carrey black monopolise l'attention.
Evidemment, cela ne suffit pas pour invoquer les utopies dont Solomon se proposait d'être le chantre «cathodique». Sur le plan graphique, des efforts furent donc consentis. Bénéficiant de l'abnégation de rôlistes convertis infographistes chez *Station X*, Courtney Solomon soigne ses plans virtuels (les dragons notamment). Associés aux majestueux décors des palais baltiques, ces derniers confèrent au film une partie de la féerie dont on craignait qu'il soit démuni. Cependant, malgré leur beauté, ces artifices ne parviennent pas à occulter le talon d'Achille de Solomon : la gestion de grands espaces non amovibles. Lors des combats et des séquences filmés en extérieur, la caméra est rarement placée au bon endroit.
Très supérieur à ***Xena***, mais parfois rigolo comme **Lancelot** (guetter les costumes «d'époque»), **D&D** est sauvé par quelques coups d'éclat (une poignée de superbes séquences, dont certaines vraiment cruelles), ainsi que par la générosité et la sincérité de son créateur. Au final, un sentiment de nostalgie étreint les rôlistes voyant leurs rêves prendre vie, tandis que les petits enfants sont bien divertis. Pour les autres, il est conseillé de ne pas avoir le vertige, car les contrastes creusés par Solomon dans le relief de sa bande sont des abîmes et des zéniths dont l'amplitude est franchement déraisonnable.

Bertrand ROUGIER

1/ Lire article et interview dans le précédent numéro.

Dungeons & Dragons. *USA. 2000. Réal.: Courtney Solomon. Scén.: Topper Lien & Carroll Cartwright d'après le jeu «Donjons et Dragons». Dir. Phot.: Douglas Milsome. Mus.: Justin Caine Burnett. SPFX : Digital Firepower, Flat Earth Productions, Icestorm Digital Studio, Pacific Titles Digital... Prod.: Courtney Solomon, Thomas M. Hammel et Kia Jam pour Silver Pictures, Station X Studios, Stillking et Sweetpea Entertainment. Int.: Jeremy Irons, Justin Whalin, Marlon Wayans, Zoe McLellan, Thora Birch, Kristen Wilson... Dist.: SND. Dur.: 1 h 47. Sorti le 27 décembre 2000.*

PLANÈTE ROUGE

Nous sommes en l'an 2050 et des bananes. La Terre se porte écologiquement très mal et il est devenu impératif pour la survie de la race humaine de trouver une nouvelle planète d'accueil. Lorsqu'un benêt lance l'idée de coloniser la planète rouge, tous les gouvernements de la planète se réunissent dans un grand projet en vue d'oxygéner l'atmosphère de Mars. Il faut toutefois envoyer une tripotée de scientifiques pour tâter le terrain afin de convaincre le moindre terrien réticent à l'idée de déménager ses pénates. Evidemment, la mission est un foirage complet. La navette du commandant Bowman (Carrie-Anne Moss) croise un champ magnétique et se pose en catastrophe sur la belle rouge. Impossible pour son équipage de survivre à moins de retrouver la base construite quelques années auparavant par quelques machines habiles. Il faut donc faire vite, d'autant plus que, suite au crash, le robot éclaireur A.M.E.E se prend pour un ninja et que, vous savez quoi ?, il y a une vie sur Mars...
De leurs propres aveux, les exécutifs de la *Warner* n'avaient rien entravé à la lecture du script de **Matrix**. Comme pour se rassurer, ils ont donc sorti leur gros chéquier pour produire ce **Planète Rouge** qui ne risque pas de les laisser sur le carreau par sa complexité scénaristique (on vous rappelle que ce sont les auteurs de **L'Arme Fatale 4** qui mènent la danse). En dehors de ce léger handicap qui n'aura pas empêché l'ami De Palma de s'éclater sur **Mission to Mars** (la comparaison est malheureusement inévitable), **Planète Rouge** souffre d'un statisme d'autant plus regrettable que le jeunot Anthony Hoffman, qui signe ici son premier long, n'arrange rien par sa mise en forme. Issu de l'école pub (*Budweiser*, *Nike*), il demeure donc le candidat idéal pour nous vendre du vent et y parvient très bien tout au long du film à coups de flash-backs crétins et de travellings sur le néant. A ce petit jeu, la scène de douche de la poumonée Carrie-Anne Moss vaut carrément le détour. Un grand moment de science-fiction ! Malgré ses quelques effets spéciaux réussis et ses deux scènes d'action et demi, **Planète Rouge** s'apparente plus à un «Sphère dans l'espace» qu'à un vrai film de SF. Ce qui veut dire que ce n'est pas un bon film !

Stéphane MOÏSSAKIS

Red Planet. *USA. 2000. Real.: Anthony Hoffman. Scén.: Jonathan Lemkin et Channing Gibson. Dir. Phot.: Peter Suschitzky. Mus.: Graeme Revell. SPFX: Jeffrey A. Okun. Prod.: Mark Canton, Bruce Berman et Jorge Saralegui pour Village Roadshow/NPV Entertainment. Int.: Val Kilmer, Tom Sizemore, Carrie-Anne Moss, Benjamin Bratt, Simon Baker, Terence Stamp... Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 50. Sorti le 29 novembre 2000.*

LITTLE NICKY

Adam Sandler est Dieu ! Stagnant jusque là dans d'agréables comédies (**The Wedding Singer**, **Happy Gilmore**) comme dans d'innommables bouses (**Waterboy**, **Billy Madison**) qui auront fait son immense succès outre-Atlantique, le bonhomme, un transfuge du *Saturday Night Live*, livre ici son meilleur film. Non pas que **Little Nicky** atteigne le statut d'un classique instantané de la comédie fantastique type **Un Jour Sans Fin**, mais un certain cumul de conneries non-sensiques allié à une «zèderie» volontaire et assumée en font l'un des films les plus jouissifs de l'année (passée, snif...).
En fait, dans **Little Nicky**, Adam Sandler joue le diable. Ou plutôt Nicky, le fils du diable (Harvey Keitel, dans son meilleur rôle depuis **Mon Ami Dodger** !), un gentil nigaud incapable du moindre mal et donc de succéder à son papa. Lorsque ses deux frères aînés décident de prendre le contrôle de l'enfer en partant foutre le boxon sur Terre, Nicky va devoir monter à la surface pour sauver la race humaine mais aussi la vie de son papa. Sur place, il découvrira l'amour, le respect, la dignité et le poulet frit...
Little Nicky est donc un grand beau film qui traite de plusieurs thèmes universels comme l'amour, le combat du bien contre le mal, le dépassement de soi, la foi, la religion et j'en passe. Ah si ! Le tout dans une enveloppe de comédie «à la Sandler» avec une différence majeure toutefois : le traitement habituel du comédien est ici poussé à l'extrême de sa débilité, donc de son efficacité. Plus que dans n'importe lequel de ses films, la mégastar ne repousse aucun gag facile, ne s'aplatit jamais devant la dictature du bon goût et surtout, ne se pose aucun problème quant à la compréhension de son humour. Le résultat relève donc du jamais vu, surtout dans le cadre d'une grosse prod'. Le temps de quelques bobines, le spectateur va croiser un gigantesque oiseau montypythonesque besognant vigoureusement un voyeur (!), assister à la vision d'un chien doué de parole en pleine séance de murge dans un go-go bar (!!), et écarquiller des yeux lorsqu'une créature de l'enfer, cousine de Chewbacca, s'en va peloter les nibards ornant le crâne d'un démon (!!!). Pour tous les amoureux d'une forme de cinéma joyeusement branque, **Little Nicky** prend la forme d'un cadeau venu du ciel. Assurément le dernier chef-d'œuvre du millénaire!

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Steven Brill. Scén.: Adam Sandler, Tim Herlihy et Steven Brill. Dir. Phot.: Theo Van De Sande. Mus.: Teddy Castellucci. SPFX : Rythm and Hues. Prod.: Jack Giarraputo et Robert Simonds pour New Line Pictures. Int.: Adam Sandler, Harvey Keitel, Patricia Arquette, Rhys Ifans, Allen Covert, Tiny Lister, Quentin Tarantino, Jon Lovitz, Rodney Dandgerfield... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 1 h 30. Sorti le 22 novembre 2000.

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

ENDIABLÉ

Elliot Richards (Brendan Fraser) est un gars gentil et serviable, mais socialement inadapté. Entendez par là que tous ses collègues de bureau l'évitent comme la peste tant il les gonfle avec son humour pas drôle et son art de l'incrust. Sous des dehors joviaux, Elliot est en fait très malheureux dans un monde où sa naïveté n'a plus cours. Sans compter que la jeune femme qu'il aime ne le remarque même pas... Désespéré, il conclut un pacte avec le Diable (Liz Hurley) : en échange de son âme, elle lui promet d'exaucer sept voeux. Elliot va donc demander à être mis dans la peau d'un homme riche et puissant, puis à devenir l'être le plus sensible du monde, puis à se voir doté d'un membre viril chevalin tout en étant quelqu'un de cultivé et de séduisant, etc. Mais comme c'est le Diable qui mène la danse et qu'Elliot accumule les gaffes, à chaque fois, ça foire. Et ses chances de se voir aimé diminuent au fur à mesure que les voeux s'enchaînent...

Endiablé n'est pas le meilleur film d'Harold Ramis (**Un Jour sans Fin**, **Mafia Blues**), mais c'est sans aucun doute le plus drôle, et ce grâce à la présence de Brendan Fraser. On savait déjà qu'il était très bon comédien : **Darkly Noon**, **Gods and Monsters** et **La Momie** sont là pour le prouver. Mais son tempérament comique n'a jamais été mieux mis en valeur que dans Endiablé, qu'il porte littéralement sur ses épaules. Qu'il soit grimé en narco-trafiquant colombien, en ado poète boutonneux, en star du basket décérébrée de trois mètres de haut, en dandy mondain ou en Président des Etats-Unis, il est inénarrable. Cabotinage ? C'est vrai qu'il en fait des tonnes, apparemment très motivé par un script qui tape en-dessous de la ceinture et un personnage d'imbécile heureux qu'il parvient à rendre, l'espace d'une scène, réellement touchant. Tout ça grâce à un charisme et une candeur qui n'appartiennent qu'à lui. A la limite, que le film soit bon ou pas n'a guère d'importance, puisque c'est d'un one-man show qu'il s'agit. Et si, comme dans tout «spectacle», les sketches sont forcément inégaux, ils sont tous, à un moment ou à un autre, à hurler de rire. Sans aller jusqu'à parler de régression, on peut dire sans hésiter que Ramis revient à ce qui fit son succès en premier lieu : à l'humour un peu lourd mais imparable de **Bonjour Les Vacances**, en se reposant un maximum sur les acteurs, comme l'avait récemment montré **Mafia Blues**. Quant à Liz Hurley, la voir en institut en jupette munie d'une cravache, ou en sous-vêtements noirs menant deux cerbères en laisse, est un plaisir difficile à négliger. On ne regrettera qu'une chose, c'est la coupe au montage d'un sketch montrant Fraser dans la peau d'une rock-star au look heavy-metal gothique. Alors vivement le DVD, et surtout vivement **La Momie 2** !

Cédric DELELÉE

Bedazzled. *USA. 2000. Réal.: Harold Ramis. Scén.: Harold Ramis, Peter Tolan et Larry Gelbart. Dir. Phot.: Bill Pope. Mus.: David Newman. Prod.: Trevor Albert pour Twentieth Century Fox et Regency Enterprises. Int.: Brendan Fraser, Elizabeth Hurley, Frances O' Connor, Orlando Jones, Paul Adelstein, Toby Huss, Miriam Shor, Gabriel Casseus... Dist.: UFD. Dur: 1 h 33. Sortie le 21 février 2001.*

LES ÂMES PERDUES

Ça n'est pas si fréquent, mais on peut dire que **Les Âmes Perdues** répond exactement aux attentes qu'il suscite. Or, que savons-nous du film avant même d'entrer en salle ? Primo, qu'il s'agit de la première réalisation de Janusz Kaminski, chef-opérateur incontournable des derniers grands classiques de Spielberg, et réalisateur très officieux des derniers grands navets du maître (une partie du **Monde Perdu**, et surtout le calamiteux **Amistad**. Allez ! Ça va ! Faites pas les surpris !). Secundo, le film traîne ses guêtres depuis 1998 dans l'attente d'une période de sortie favorable, un signe d'embarras qualifié du studio qui l'a produit. Tertio, on y va le cœur vaillant, tout guillerets à l'idée de contempler les dessous de soutane, puisqu'il faut le dire, l'équipe de *Mad Movies* aime beaucoup voir au cinéma tout ce qu'elle n'apprécie que très partiellement dans la vraie vie (militaires, gangsters, assassins, rednecks, curés et bonnes sœurs). Sachant que Stigmata a déjà explosé les limites de la décence cinématographique, il n'y a pas de crainte à avoir, **Les Âmes Perdues** sera forcément moins pénible.

Or donc, nous voici en présence de Maya (petit minois craquant et grimace perpétuellement constipée de Winona Ryder). Elle a été, par le passé, sauvée des griffes du malin par le bienveillant Père Lareaux (John Hurt) et l'assiste à l'occasion dans des séances d'exorcisme musclées. Lors d'une session particulièrement agitée, Maya croit déchiffrer un message qui annonce l'arrivée prochaine de l'Antéchrist. Elle devine alors d'instinct (la foi, que voulez-vous) que le démon s'incarnera sous les traits du très médiatisé psychologue Peter Kelson (Ben Chaplin). Mais allez expliquer à cette tête de mule d'agnostique psychorigide que le diable va s'emparer de son âme...

L'occasion pour une équipe manifestement frappée de l'orthodoxie slave (Kaminski, Sadowsky, Kaczmarek, Kwiatkowski... mais que fait le sénateur McCarthy ?) de régler ses comptes religieux avec l'ennemi séculaire, dont le nom commence toujours par «psy...». Pas de problème. La mauvaise foi n'est pas faite pour nous déplaire, surtout la foi catholique (pouf ! pouf !). Mais on aurait bien aimé que cette parano démoniaque transpirât un peu plus. A l'exception d'une détonante entrevue avec la statue du Christ (on vous laisse la surprise), **Lost Souls** évite avec une belle constance d'effrayer son public, qui est pourtant là pour ça. Amateurs de gros mots, de vomi et de salissures, concentrez-vous plutôt sur la réédition de L'Exorciste, ceci n'est qu'un petit en-cas, certes sympathiquement convaincu de son bon droit, mais pas offensant pour un sou.

Rafik DJOUMI

Lost Souls. *USA. 2000. Réal.: Janusz Kaminski. Scén.: Pierce Gardner. Mus.: Jan A.P. Kaczmarek. Dir. Phot.: Mauro Fiore. Prod.: Meg Ryan, Nina R. Sadowsky, Donna Langley, Michael De Luca, Pierce Gardner pour Prufrock Pictures et New Line. Int.: Winona Ryder, Ben Chaplin, John Hurt, Philip Baker Hall, Elias Koteas... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 1 h 34. Sorti le 10 janvier 2001.*

INCASSABLE

Si **Sixième Sens** et son fantastique consensuel avaient terrifié un public de non-initiés, au point de devenir l'un des plus gros succès de l'année 2000, ce sont surtout ses scènes intimistes qui avaient marqué les esprits ici. Débarrassé de ses oripeaux de film de genre, **Sixième Sens** racontait une double histoire : celle d'un enfant sans père trouvant dans sa névrose (la peur des fantômes) un papa de substitution, et celle de ce papa de substitution, un pédopsychiatre essayant d'apaiser la souffrance de l'enfant, ce qu'il n'avait pas su faire avec un précédent jeune patient suicidé. Beaucoup plus mâture, complexe et surprenant dans sa construction dramatique, **Incassable** travaille exactement les mêmes thèmes que **Sixième Sens**. En choisissant l'univers du comic book et en proposant une analogie somme toute évidente (pourquoi sommes-nous donc tant fascinés par les super-héros, si ce n'est parce qu'ils incarnent le super-papa qu'on n'a pas eu ?), M. Night Shyamalan fait fondre dans le même moule Fantastique et Mélodrame, **X-Men** et **Kramer contre Kramer**. La plupart des séquences d'**Incassable** s'appliquent ainsi à superposer les différentes couches d'émotion et à équilibrer les différents niveaux de lecture, si bien que si l'on est sensible au prodigieux travail du réalisateur, ce n'est pas un, mais deux voire trois films que l'on regarde en même temps *(1)*. Il y a d'abord cette rencontre entre ce vilain fan de BD et ce super-héros qui s'ignore, et ce premier film est en lui-même une étourdissante leçon de cinéma : avec trois fois rien (un imperméable, une canne en verre, des haltères, une couverture de comics...), Shyamalan crée du mythe là où d'autres, avec tout sous la main (effets spéciaux, designers, team de scénaristes...), brassent de l'air. Il y a ensuite cette famille au bord de l'implosion qui va progressivement se reconstruire autour du père, et ce second film, bouleversant, confirme les penchants de Shyamalan pour les drames teintés de psychanalyse : en se confrontant à son passé et aux épisodes douloureux qu'il avait jusqu'alors refoulés, le père s'extraie du no man's land mental dans lequel il s'était enfermé et se découvre une raison d'être. Il y a enfin cette quête éperdue d'un orphelin de père, né les os brisés dans la remise d'un grand magasin, et ce troisième film, rien d'autre qu'un interminable cri de douleur, fait entrer **Incassable** dans la dimension des œuvres bénies des dieux : après avoir tant et tant cherché dans les super-héros de papier un remède à sa souffrance, le fan de comics commettra l'impensable pour trouver le super-papa bien réel qu'il n'a jamais eu. Une telle audace, scénaristique, cinématographique, thématique, n'a pas de prix. On le sait depuis longtemps, le talent ne s'achète pas.

Vincent GUIGNEBERT

1/ Contrairement à ce que nous avions annoncé dans le numéro 89 d'*Impact*, **Incassable** n'est pas le premier volet d'une trilogie, Shyamalan s'étant sans doute aperçu qu'il avait tout dit sur le sujet dans ce seul film.

Unbreakable. *USA. 2000. Réal. & scén. M. Night Shyamalan. Dir. Phot.: Eduardo Serra. Mus.: James Newton Howard. Prod.: Barry Mendel, Sam Mercer et M. Night Shyamalan pour Blinding Edge Pictures/ Touchstone Pictures. Int.: Bruce Willis, Samuel L. Jackson, Robin Wright Penn, Spencer Treat Clarck, Charlayne Woodward, James Handy, Leslie Stefanson... Dur.: 1 h 46. Dist. Gaumont Buena Vista International. Sorti le 27 décembre 2000.*

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

102 DALMATIENS

Suite à l'échec de ses plans «machiavéliques» dans l'épisode précédent, Cruella d'Enfer (Glenn Close) a logiquement séjourné en prison, à l'asile pour être précis. Là, le bon docteur Pavlov a entrepris de guérir ses phobies. Expérimentant sur sa patiente récalcitrante un traitement révolutionnaire, il parvient à la psychanalyser, transformant son aversion pour la race canine en amour immodéré. Mais la petite souris et son idéologie de bazar guettent... Patatras ! La sorcière redevient une vilaine mégère dont le capital sympathie s'évanouit au premier son de cloche. Se couvrant alors de ridicule en tentant vainement de réaliser quelques tours pendables en compagnie de Jean-Pierre Le Pelt (Gérard Depardieu), Cruella est humiliée par des chiots en furie.

Pour vendre **102 Dalmatiens** (c'est beaucoup trop), les experts comptables de *Disney* ont communiqué sur la performance du réalisateur Kevin Lima qui, après une glorieuse carrière dans l'animation (**Tarzan**), a «osé» mettre en scène un film «live». Cependant, et pour ne citer que des exemples récents, à la vision du merveilleux **Avalon** de Mamoru Oshii (**Ghost in the Shell**), voire même à celle de **Stuart Little** (Rob **Le Roi Lion** Minkoff), on doit réfuter cet argument publicitaire et ne pas pardonner à Lima d'avoir commis une ânerie commanditée pour raisons financières. Certes, on peut se laisser divertir par quelques plans numériques (le délire psychédélique où Londres est entièrement repeinte en blanc et noir), mais ils sont trop rares pour repaître l'appétit des cinéphiles âgés de plus de 7 ans. Dénué des prouesses graphiques auxquelles *Disney* nous avait habitués, oscillant entre spectacle gentillet et révisionnisme social répugnant, **102 Dalmatiens** assume donc péniblement son statut de long métrage. Reste au film une vertu : permettre aux gosses d'exorciser leurs peurs primaires. En effet, le diable (Cruella) se faisant botter le cul par une bande de cabots, il devient inoffensif aux yeux des enfants. Moralité : après **Le Grinch et Family Man**, force est de constater que l'esprit de Noël (faire de beaux cadeaux, de belles surprises) a définitivement quitté le cœur des producteurs américains.

Bertrand ROUGIER

__102 Dalmatians__. USA. 2000. Réal.: Kevin Lima. Scén.: Kristen Buckley, Brian Regan, Bob Tzudiker et Noni White. Dir. Phot.: Adrian Biddle et Roger Pratt. Mus.: David Newman. SPFX : Neal Scanlan Studio, The Secret Lab. Prod.: Edward S. Feldman pour Cruella Productions et Walt Disney Pictures. Int.: Glenn Close, Gérard Depardieu, Ioan Gruffudd, Alice Evans, Tim McInnerny, Eric Idle... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 40.

FAMILY MAN

Il s'appelle Jake (Nicolas Cage) et il aimait Kate (Téa Leoni, c'est des choses qui arrivent). Il partit un jour en Angleterre en lui promettant de revenir vite. Treize ans plus tard, il croule sous la thune et vit sans problème son célibat prolongé dans un appart new-yorkais classieux. Mais, comble de la misère, il s'apprête à passer Noël tout seul et ça lui en bouge une sans réveiller l'autre. Ah !, s'il n'avait pas pris cet avion pour Londres, peut-être serait-il aujourd'hui père de famille bedonnant et chéri. Par l'entremise d'un génie de Noël (Don Cheadle) clodo et braqueur d'épicerie (c'est des choses qui arrivent), il va vivre malgré lui cette réalité parallèle, riche d'enseignements et tout le bazar…

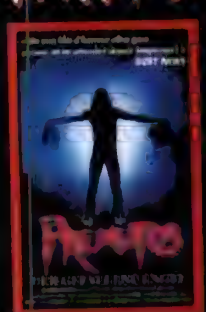
Mais quand est-ce qu'on va foutre la paix à ce pauvre Frank Capra, évoqué tous les quinze jours dans les notes d'intention et les plumes éditoriales ? Sous prétexte que le réalisateur Brett Ratner a su éviter le manichéisme lacrymal des productions de fin d'année, une partie de la critique brandit fièrement l'héritage forcé de l'immigrant italien. On ne conteste pas la capacité d'évitement de Ratner (il a parfaitement su éviter l'humour et l'action dans **Rush Hour**), mais on croit se souvenir que Capra, en partisan zélé du New Deal de Franklin Roosevelt, faisait des films ouvertement partisans, militants. Ratner, lui, milite dans la catégorie du centriste mou, option «faut relativiser ma bonne dame». Que Cage se prenne d'une passion soudaine pour les valeurs familiales de la middle-class, passe encore. On oubliera volontiers son cachet mastodonte. Car c'est aussi ça, la magie du cinéma. Croire ! Or, on croit sans la moindre réserve au discours final de son héros, lorsqu'il évoque la merveille des «petites choses du quotidien», ces détails qui forment une vie sans éclats mais riche de substance, mais on aurait bien aimé les entr'apercevoir dans les 2 h 10 de métrage qui précèdent. Car durant tout ce temps, Ratner n'aura réussi à ne faire cohabiter que deux cauchemars à peine opposés : un immeuble huppé qui pue la mort versus une banlieue enneigée qui pue la beauferie. Si l'on se trouvait à la place du héros, on aurait tôt fait de piquer l'argent de la caisse, prendre ses jambes à son cou, et se barrer au Mexique, non sans avoir au passage cassé la gueule au génie Don Cheadle (comme d'habitude, à la fois nul et parfait). A ce stade, l'identification en prend un coup. Et ce n'est pas les lalala de Danny «qu'est-ce que je fous là» Elfman, ni la photo sublime de Dante Spinotti (les étourdis se croiront occasionnellement dans un Michael Mann) qui suffisent à instaurer ce fameux «suspension of disbelief» qui conditionne l'exercice des comédies fantastiques pour dindes de réveillon. Repose en paix Frankie. On t'as encore réveillé pour rien...

Rafik DJOUMI

USA. 2000. Réal.: Brett Ratner. Scén.: David Diamon et David Weissman. Mus.: Danny Elfman. Dir. Phot.: Dante Spinotti. Prod.: Marc Abraham, Zvi Howard Rosenman, Tony Ludwig, Andrew Z. Davis pour Saturn Films, Beacon Pictures et Universal. Int.: Nicolas Cage, Téa Léoni, Don Cheadle, Jeremy Piven, Saul Rubinek, Josef Sommer, Makenzie Vega... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 2 h 10. Sorti le 20 décembre 2000.

UNCUT MOVIES présente

SITE INTERNET http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

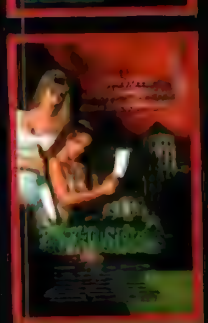


LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

"Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "tromatisera" à tout jamais !"

"THE BURNING MOON est un véritable chef-d'œuvre et l'un des plus grands films gore de ces dernières années." Sueurs Froides

"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chairs en putréfaction !" L'Ecran Fantastique



Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES ❑ PSYCHO SISTERS
❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD ❑ PREMUTOS ❑ THE BURNING MOON

Ci-joint mon règlement de ____ FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ____ Prénom : ____

Adresse : ____

Code Postal : ____ Ville : ____

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en collissimo suivi.

PALMARES 2000

DIDIER ALLOUCH

1 - Sleepy Hollow
2 - Toy Story 2
3 - X-Men
4 - Sixième Sens
5 - Pitch Black

5 - L'Elue
4 - Le Grinch
3 - Little Nicky
2 - Mission to Mars
1 - Apparences

RAFIK DJOUMI

1 - Princesse Mononoké
2 - Mission to Mars
3 - Toy Story 2
4 - Sleepy Hollow
5 - Pitch Black
Mention spéciale :
Forgotten Silver

5 - Battlefield Earth
4 - Les Aventures de Rocky et Bullwinckle
3 - Peur Bleue
2 - Stigmata
1 - Promenons-nous dans les Bois

DAMIEN GRANGER

1 - X-Men
2 - The Cell
3 - Pitch Black
4 - Sixième Sens
5 - Gemini

5 - L'Homme sans Ombre
4 - Promenons-nous dans les Bois
3 - Supernova
2 - L'Ombre du Vampire
1 - L'Homme Bicentenaire

VINCENT GUIGNEBERT

1 - Incassable
2 - Toy Story 2
3 - X-Men
4 - L'Homme sans Ombre
5 - La Nuit des Chauves-Souris
Hors concours :
Resident Evil Code Veronica

3 - La Ligne Verte
2 - Red Planet
1 - Peur Bleue

STÉPHANE MOÏSSAKIS

1 - Princesse Mononoké
Incassable
3 - Scary Movie
4 - Pitch Black
5 - Sleepy Hollow

5 - Promenons-nous dans les Bois
4 - Possessed
3 - Stigmata
Les Aventures de Rocky et Bullwinckle
1 - Fortress 2

VERDICT : C'est serré pour le meilleur film de l'année. X-MEN et TOY STORY 2 sont premier ex-aequo avec 11 points, mais PRINCESSE MONONOKÉ et INCASSABLE les talonnent avec 10 points. Notons enfin que PITCH BLACK apparaît dans 4 listes sur 5.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moïssakis. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	DA	RD	DG	VG	SM	JPP
A l'Aube du 6ème Jour	2		1		1	
Blair Witch 2 - Le Livre des Ombres	3	1			1	2
Chicken Run		5		5	4	
Donjons et Dragons		1		0	0	
Gemini	4	5	5			
Le Grinch	2			1	1	
L'Homme sans Ombre	3	4	1	4	4	4
Incassable	3	5	0	6	6	4
L'Ombre du Vampire		0	1			
Le Pacte des Loups		4	2	4	3	
Planète Rouge	1			0	0	1
Scary Movie	4	4	5	4	5	4
The Cell	4	4	6	4	3	
X-Men	5	4	6	5	5	3

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

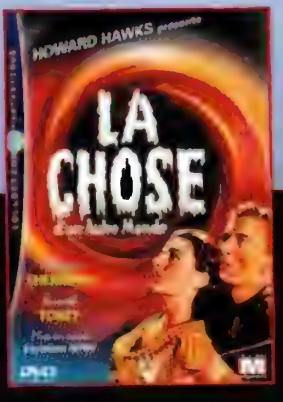
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

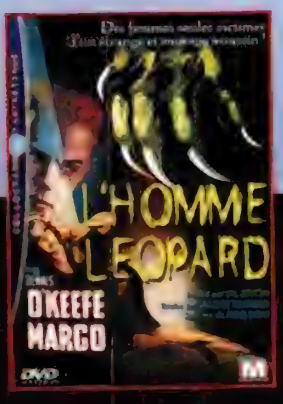
Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

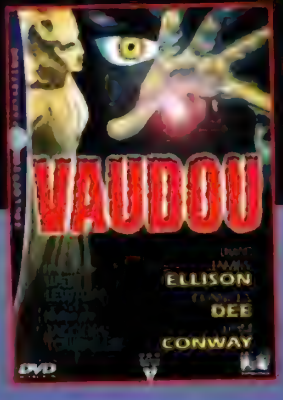
photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

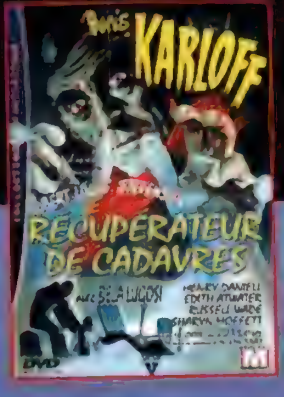
Catalogue Video = 6,70 F en timbres / Catalogue 1.000 photos couleurs 21x30 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 30 F en timbres

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !









Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez :

- un DVD à choisir parmi les titres suivants : **KING KONG, LA CHOSE D'UN AUTRE MONDE, ANGOISSE, L'HOMME LÉOPARD, L'INVASION DES PROFANATEURS DE SÉPULTURES, LA FÉLINE, LA MALÉDICTION DES HOMMES-CHATS, VAUDOU, LE RÉCUPÉRATEUR DE CADAVRES, ANGEL HEART.**

(Les quantités étant limitées, merci de choisir un ou plusieurs titres de remplacement).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

CADEAUX

Si je suis dans les 150 premiers, je désire recevoir le DVD (ou le CD) de :
1
2
3
4
5

Si je ne suis pas dans les 150 premiers, je désire recevoir le numéro____ de MAD MOVIES ou le numéro ____ d'IMPACT.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

EXCLUSIF ! : le premier visuel officiel du Spiderman de Sam Raimi. Yahou ! Yargla ! Youpi !

SPIDERMAN

On avait fini par ne plus y croire et pourtant... SPIDERMAN va bientôt débarquer sur les écrans du monde entier sous la forme d'un blockbuster non et plus sous celle d'un téléfilm joyeusement ringard... L'un des plus grands noms du cinéma fantastique, Sam EVIL DEAD Raimi himself, se colle à l'adaptation et ça risque de faire très mal. Plus que 16 mois d'attente, les amis !

The Spidey Team : Kirsten Dunst, Tobey Maguire, Sam Raimi, Willem Dafoe et James Franco.

Pour tous ceux qui ont attendu ce moment, le 4 janvier 2001 est une date à retenir dans l'histoire du cinéma. En effet, c'est ce jour-là que le réalisateur Sam Raimi a lancé le tournage de son nouveau film, l'adaptation super-méga-giga-ultra-attendue du comics «Spiderman». Créé par Stan Lee sous le giron *Marvel*, le personnage n'a connu jusqu'ici qu'une série d'infortunes concernant son passage sur grand écran. Comme l'explique Avi Arad, le président des studios *Marvel* : «*Je peux vous dire qu'on va faire la fête aujourd'hui ! La* Marvel *attend cet événement depuis tellement longtemps... Il y a d'abord eu une faillite, nous avons ensuite engagé des poursuites judiciaires puisque les droits d'adaptation se sont éparpillés dans la nature. La route fut longue et ardue mais aujourd'hui, tout est réglé. Les droits sont réunis et le film est entre de bonnes mains, celles de Sam. Un choix évident car le projet avait besoin de quelqu'un qui se donne à fond*». Bien sûr, l'attente prend maintenant une autre tournure, peut-être encore plus insupportable, puisque les fans du tisseur vont devoir attendre mai 2002 avant de pouvoir admirer les pirouettes de leur héros en live.

Pour la torture mentale, *Mad Movies* s'est donc mis en tête d'offrir aux fanboys un petit récapitulatif des infos circulant sur le film, agrémenté de plusieurs propos tenus par les principaux intervenants de **Spiderman** juste quelques minutes avant le début du tournage (merci qui ?). Bon, ça peut paraître évident, mais le script principalement rédigé par David Koepp (**Jurassic Park**, **Hypnose**, **Mission : Impossible**) reste basé sur le traitement écrit par James Cameron à l'époque où ce dernier envisageait encore de mettre en place le projet. Ce traitement raconte les origines du super-héros et la raison pour laquelle il est devenu Spiderman aux yeux du monde entier. De son vrai nom Peter Parker, un jeune photographe, Spidey s'est fait piquer par une araignée radioactive et se découvre ainsi de nouvelles facultés, comme celles d'adhérer aux parois et de voir venir le danger en étant prévenu par une sorte de sixième sens. Utilisant au départ ses pouvoirs pour se faire un peu de blé, notamment lors d'un combat de catch où il acquiert son costume de super-héros, Peter va vite se ranger du côté de la loi lorsque son oncle Ben se fait assassiner par un truand qu'il aurait facilement pu appréhender. Voilà pour le pitch, fidèle au comics à quelques détails près. En ce qui concerne le casting, bouclé juste quelques jours avant le début du tournage, il est composé de Tobey Maguire (**Pleasantville**) dans le rôle titre, Kirsten Dunst (**Small Soldiers**) dans celui de Mary Jane Watson, l'amour de Spidey (pas de panique, elle sera rousse, comme dans le comics) et de Willem Dafoe (**L'Ombre du Vampire**) dans celui de Harry Osborn, alias Le Bouffon Vert, l'un des premiers grands nemesis du tisseur. Cliff Robertson (**Los Angeles 2013**) sera l'oncle Ben, J.K. Simmons (*Oz*) incarnera Jonah Jameson, le patron de Peter et Randy Savage (le Macho Man de la WWF !) prêtera son physique à Bone Saw McGraw, le catcheur qui affronte le super-héros lors de sa première apparition télévisée. N'oublions les participations de Bruce Campbell et Ted Raimi en guests obligatoires...

Comme il faut bien créer une controverse, les fans du comics n'ont rien trouvé de mieux à faire que de se plaindre d'une des rares libertés que Sam Raimi va prendre vis-à-vis du personnage. A savoir que dans SON film, Spiderman n'utilisera pas de chargeurs pour tisser ses toiles, celles-ci sortiront directement des ses poignets. Voyons ce que le réalisateur peut bien répondre pour sa défense : «*Nous ne suivons pas le comics à la lettre, c'est sûr. Mais j'ai toujours pensé que sa grande qualité provenait tout d'abord du fait que Peter est un simple être humain comme nous tous, mais obligé par la force des choses de gérer ses pouvoirs comme s'ils représentaient un problème. Qu'il se fabrique ses propres toiles du fait de son génie pour la science me paraissait donc amoindrir les possibilités d'identification du spectateur au personnage. Le film ne peut pas se permettre cette distance*». Imparable, tout simplement. Le costume suit la même logique et sera sensiblement modifié : «*Nous allons utiliser le costume en rouge et bleu mais James Acheson, le costumier du film, va légèrement le réactualiser afin qu'il ne paraisse pas daté. Nous essayons de donner à Tobey un costume fonctionnel, qui ne l'empêche pas d'évoluer à sa guise. Après tout, Spiderman est un personnage loin d'être rigide. Ce serait même une sorte de danseur très gracieux*». Justement, le film se sacrifiera-t-il à la récente mode relancée notamment par **Matrix** et le cinéma de Hong Kong : à savoir, Spidey pratiquera-t-il le kung-fu ? «*Non, je ne pense pas que Spiderman soit un artiste martial*» précise le principal intéressé Tobey Maguire, «*il possède son propre style de combat et nous devons rester fidèle au comics*».

L'histoire du film, comme celle du comics, se déroule à New York. C'est ainsi que la production va partager le tournage en deux temps. D'une part, les intérieurs seront tournés à Los Angeles, avec une plus grande facilité de manœuvre pour l'équipe du film. D'autre part, les extérieurs seront bien évidemment tournés dans la Grande Pomme et notamment à Brooklyn, quartier natal du tisseur. Il faut savoir que pour toutes les scènes d'action nécessitant des plans larges ou complexes, l'équipe de John Dykstra (**Stuart Little**) a déjà entrepris de numériser des pans entiers de la ville sur ordinateur afin de permettre à Sam Raimi d'exprimer son habituelle folie visuelle. A ce titre, le réalisateur promet une mise en forme encore plus viscérale que celle de Darkman, son précédant coup d'éclat «comic-book» : «*Je vais tout de même éviter de me mettre en avant, il n'est pas question de sortir le public du film en le faisant admirer les habituels plans tordus dont je suis capable !*». Dans le même ordre d'idée, les effets spéciaux, principalement des images de synthèse, se doivent de passer inaperçus. Comme l'affirme Dykstra lui-même : «*La base de ce film, c'est d'avoir un pied dans la réalité. Notre travail est d'étendre cette réalité et de l'adapter aux pouvoirs de Spiderman. Nous devons donc faire la part des choses entre ce qui est réalisable sur le plateau et ce qui ne l'est pas, et ensuite nous devons créer le lien, invisible bien entendu, entre nos différentes techniques. Nous allons donc repousser les limites du possible mais le public ne pourra pas savoir à quel moment nous l'avons fait*».

Reste maintenant qu'une petite menace plane sur le tournage de **Spiderman**. En mai 2001, Hollywood la grande risque d'être ébranlée par une grève des acteurs, une grève tellement puissante et redoutée que plusieurs gros projets, à l'image de **Terminator 3**, risquent d'être mis en veilleuse pour une durée indéterminée. Il est donc impératif pour la production de terminer les prises de vues avant que ce mini-séisme ne vienne troubler l'ordre des choses. Après toutes ces années d'attente, il ne manquerait vraiment plus que ça ! Mais la productrice de **Spiderman** elle-même, Laura Ziskin, assure que quatre mois de tournage et un an de post-production suffisent amplement pour compléter ce qui sera probablement le plus grand rêve de gosse jamais vu sur un écran de cinéma. Ce qui veut dire qu'en mai 2002, on va enfin pouvoir se faire une toile !

Stéphane MOÏSSAKIS

TOMB RAIDER

Lâchez vos manettes et préparez-vous au plus grand choc psychologique de votre existence de hard-core gamers. Lara Croft, la Lara Croft de Tomb Raider, existe en chair et en os ! Nooooon ? Siiii ! D'ailleurs, elle ressemble fortement à Angelina Jolie et elle vous donne rendez-vous dans toutes les salles de cinéma du monde entier à partir de cet été... La coquine !

L'origine de l'adaptation cinéma du jeu vidéo **Tomb Raider** remonte aussi loin que l'arrivée du premier volet des aventures de son héroïne sur toutes les *PlayStation* du monde entier. Blockbuster immédiat du monde ludique, **Tomb Raider** place le joueur dans la peau d'une Indiana Jones au féminin, aux pixels bien roulés et aux capacités physiques à faire pâlir le moindre des super-héros de la *Marvel*. Son nom ? Lara Croft. En moins de quatre ans (le premier volet de *Tomb Raider* date de Noël 1996), ce personnage est devenu une icône incontournable pour le mâle moyen avide de jolies moumounes aux formes «bombastic» ! On peut d'ailleurs raisonnablement affirmer que sans ce personnage hautement imagé, le jeu vidéo, dont l'intérêt reste limité, n'aurait jamais connu pareil succès. Pour ce qu'il vaut, le concept du jeu se prête néanmoins plus facilement à une adaptation cinématographique que n'importe quel *Streetfighter* ou *Super Mario Bros*. La richissime Lara Croft parcourt ainsi les sites archéologiques du monde entier dans le but de trouver divers objets mythologiques. Evidemment, plusieurs vilains mal rasés se dressent sur son chemin et c'est avec l'aide de ses deux grosses pétoires qu'elle doit s'en débarrasser tout en se frayant un chemin dans des labyrinthes bourrés de passages secrets et de bestioles agressives en tous genres. Admirative devant un concept aussi profond, la *Paramount* pose rapidement une option sur **Tomb Raider** dans le but d'en faire un actioner bourrin qu'elle budgète dès le départ à 80 millions de dollars.

Premier obstacle : trouver l'actrice qui possède les qualités physiques (des gros poumons quoi !) et les capacités acrobatiques de Lara. Après avoir envisagé la participation de Liz Hurley, Catherine Zeta-Jones et Heather Graham, le studio jette tardivement son dévolu sur Angelina Jolie, récemment starisée par son Oscar pour **Une Vie Volée**. Ne reste plus qu'à concasser un script et à trouver un réalisateur docile mais suffisamment habitué à la grosse machinerie pour mener le tournage à bien et hop, le tour est joué ! Pas si simple que ça en fait. Le premier scénario, commandé à ce vieux routier de Steven DeSouza, ne semble pas convaincre la major, ce qui n'étonnera que ceux qui auraient volontairement oublié son adaptation «VanDammage» du jeu *Streetfighter*. Quant au réalisateur Stephen Herek (**Les 101 Dalmatiens** !), il ne semblait pas tellement faire l'affaire, mais au vu de sa filmographie précédente, on le savait déjà. La firme *Eidos*, qui distribue le jeu vidéo, se réserve un droit de regard et se sent plus à l'aise à la lecture du script des nouveaux venus Patrick Masset et John Zinman. Leur scénario prend directement le relais du troisième opus ludique de *Tomb Raider* et envoie Lara Croft à la recherche du fameux bouclier d'Achille qui se trouverait quelque part entre l'Antarctique et l'Asie. Cette relique possédant

Angelina Jolie est Lara Croft, une aventurière aussi sexy qu'intrépide...

des pouvoirs maléfiques que Théo Rooker, le super-vilain mal rasé du moment, aimerait utiliser pour soumettre le monde à sa merci, il est impératif pour la survie du monde libre que Lara la retrouve au plus tôt. Le nouveau réalisateur choisi par la major, Simon West, abonde d'ailleurs dans le sens voulu par tous les financiers du projet : «*Le script original comportait plusieurs scènes où des gens visitaient la Reine d'Angleterre et buvaient du thé en sa compagnie. C'était horrible... J'ai rendu un grand service à tout le monde en le jetant à la poubelle !*». La terre entière doit donc lui en être reconnaissante.

Jeune cinéaste issu de la pub, Simon West signe avec **Tomb Raider** son troisième long métrage. Cet esthète de la coupure commerciale a auparavant commis **Les Ailes de L'Enfer**, une production Bruckheimer où Nicolas Cage jouait les filles de l'air, et **Le Déshonneur d'Elizabeth Campbell**, un thriller poussif avec un Travolta autant empâté qu'empoté. Deux productions mainstream cependant traversées par un soupçon d'images branques à la limite de la déviance. Quand on le questionne d'ailleurs sur son approche du jeu vidéo, le réalisateur répond très simplement : «*Je vais faire un **James Bond** sous acide. Tout ce qu'un **James Bond** devrait être : un poil sadique, super-cool et avec quelques éléments surréalistes*». Un poil sadique ? De là à espérer voir Lara Croft se faire arracher la culotte, il n'y a qu'un pas à faire. Un pas que nous ne franchirons évidemment pas puisque ce n'est pas notre genre, vous le

Destination Antarctique pour une Lara Croft sur les traces du bouclier d'Achille...

savez bien... Quoi qu'il en soit, avec un «shooting script», une superstar d'envergure et un réalisateur à la barre du projet, la *Paramount* lance le tournage de **Tomb Raider** le 2 août 2000 dans les fameux studios Pinewood en Angleterre où le temple des mille ombres est recréé minutieusement. La production s'envole ensuite pour le Cambodge où une partie du film se déroule. Sur le plateau, Angelina Jolie confirme qu'elle reste vraiment le bon choix pour incarner Lara Croft. Simon West en est bien sûr le premier convaincu : «*Elle s'est entraînée très dur et endosse si bien le personnage qu'on en vient à oublier qu'elle n'est pas vraiment Lara Croft. Même son accent anglais et ses maniérismes sont parfaits. Je n'ai jamais vu ça !*». L'actrice ira même jusqu'à effectuer la plupart de ses cascades, au grand dam de son père, l'acteur Jon Voight, qui joue ici le rôle de Lord Croft, le père de Lara : «*Elle a effectué des cascades que je ne pourrais pas, ou même ne voudrais pas faire, et j'aurais aimé qu'elle ne les réalise pas non plus*». Un tel don de soi s'explique au travers d'une déclaration cocasse de l'intéressée elle-même : «*J'ai accepté ce rôle car mon ex-mari, l'acteur Jonny Lee Miller, passait son temps devant la console à jouer à* Tomb Raider, *et d'une certaine manière, j'étais en compétition avec Lara Croft. L'incarner aujourd'hui m'apparaît comme une belle revanche, n'est-ce pas ?*». Euh... oui, sûrement. On ira tous vérifier ça le 20 juin prochain, date de la sortie française du film, pas vrai les gars ?

Stéphane MOÏSSAKIS

FINAL FANTASY THE SPIRIT WITHIN

Aki, une scientifique rêvant d'un monde meilleur...

On attendait le super projet de James Cameron, AVATAR, comme le premier film en images de synthèse photo-réaliste, et voilà que déboule sans prévenir ce FINAL FANTASY qui s'annonce carrément monstrueux. Encore une adaptation ciné d'un jeu vidéo, me direz-vous ? Du calme, ça sera probablement la plus spectaculaire d'entre toutes...

De toutes les adaptations cinématographiques de jeux vidéo, on pourrait penser que celle de *Final Fantasy* serait la plus fidèle et ce pour plusieurs raisons. D'abord, **Final Fantasy**, le film, est réalisé par Hinonobu Sakaguchi, qui a produit et développé les neufs aventures sur le support ludique. Ensuite, le film sera entièrement conçu en images de synthèse photo-réalistes. Des images de synthèse censées recréer un environnement crédible, tant au niveau des décors qu'au niveau des personnages, ce qui permet d'envisager un résultat incroyable, du jamais-vu au cinéma. D'ailleurs, les premières images, aperçues dans la bande annonce, laissent bouche bée. Et pourtant, **Final Fantasy** le film ne sera pas une exacte réplique de *Final Fantasy* le jeu. Les jeux vidéo proposaient un monde évoluant étrangement entre la science-fiction pure et l'héroïc-fantasy. Ici, le film ne garde finalement que la SF et propose un pitch autrement moins complexe. Nous sommes en l'an 2065. Une énorme partie de la population mondiale a été décimée par une invasion extraterrestre. Le script se concentre sur Aki, une jeune scientifique qui travaille pour le Dr. Sid et se retrouve obligée de suivre le guerrier Grey dans son combat contre la race extraterrestre. On n'en sait pas beaucoup plus sur ce scénario écrit par Al Reinert (**Apollo 13**) et Jeff Vintar, et grandement supervisé par Hironobu Sakaguchi lui-même. Le casting a cependant été communiqué à la presse mondiale via Internet et se compose principalement d'acteurs américains. Ming-Na Wen (**Mulan**) sera la voix de Aki, Alec Baldwin celle de Grey tandis que Donald Sutherland prêtera la sienne au Dr. Sid. A leurs côtés, Ving Rhames, James Woods, Steve Buscemi, Dwight Schultz (le Looping de ***L'Agence tout Risque*** !) et Annie Wu (**Contre-attaque**) pousseront aussi leurs vocalises.

A la vision des premières images diffusées il y a plus de deux ans lors de la convention Showest en Californie, la *Columbia* s'est portée acquéreur des droits de distribution du film sur tout le globe, excepté le continent asiatique. Avec les progrès techniques effectués depuis, la major aurait même signé un contrat de trois films avec *Square Pictures*, la société de production de **Final Fantasy**. A l'image du **Dinosaure** de *Disney*, *Square Pictures* a fait construire un studio d'animation pour accueillir les 165 animateurs ayant collaboré au film qui, selon les rumeurs, coûterait la bagatelle de 115 millions de dollars. Et une suite est déjà prévue au programme. En attendant, la *Columbia* a eu un mal fou à trouver une date de sortie adéquate pour Final Fantasy. A l'origine prévue pour le 20 juillet prochain aux Etats-Unis, la sortie a dû être avancée d'une semaine lorsque le studio *Universal* s'est mis en tête de sortir **Jurassic Park 3** le même jour. Comme chacun sait, on ne se bat contre les gros poulets de Michael Crichton, on s'écrase. Ce qui ne veut pas dire pour autant que le spectacle ne sera pas au rendez-vous. De ce côté-là, on ira plus volontiers jeter un oeil sur **Final Fantasy**...

Stéphane MOÏSSAKIS

Grey, un guerrier en lutte contre les extraterrestres..

previews

ROLLERB

Après THOMAS CROWN, John Mac Tiernan se colle au remake de ROLLERBALL, l'un des films qu'il fallait voir quand on était gamin parce qu'il était interdit aux moins de 18 ans pour cause d'ultra-violence ! «Ce projet m'intéresse parce qu'après tout, je suis un bourrin» lançait Mac Tiernan en mai 2000. Sacré John !

«*J'ai dit à Norman Jewison : je suis votre fils illégitime et je fais ces remakes pour attirer votre attention*». John MacTiernan a beau conjurer le destin par l'humour, il ne trompe personne. Ce cinéaste d'une envergure exceptionnelle n'a jamais vraiment hérité aux Etats-Unis d'une renommée à la mesure de son importance. Le fait était déjà patent. Mais voilà que, coup sur coup, la *MGM* lui confie le soin de remaker **L'Affaire Thomas Crown** puis **Rollerball**, deux films de Norman Jewison. La filiation est donc inévitable mais elle ne lasse pas d'humilier. Jewison a été, et reste, un simple faiseur consciencieux, rendu sympathique par ses penchants démocrates. Mais tout de même ! MacTiernan est fait d'une toute autre étoffe, celle des géants, apparemment bien trop imposants pour que les chefaillons bornés des studios ne remarquent leur éclat. «*Vous savez, je travaille dans l'étroite marge de manœuvre que m'octroie Hollywood. Comme, de plus, je ne m'intéresse pas tant aux deals qui font et défont la politique de cette ville, je me contente d'attendre le projet qui justifiera mon investissement personnel. J'ai une histoire assez compliquée avec les studios* (cf. **Last Action Hero**, **Le 13ème Guerrier**), *et j'ai des amis qui travaillaient auparavant chez* Paramount *et qui sont aujourd'hui chez* MGM. *Nous avons fait ensemble* ***A La Poursuite d'Octobre Rouge****. Ils ont un respect pour les réalisateurs qu'on ne trouve pas si souvent, et, grâce à eux, j'ai beaucoup moins d'interlocuteurs, ce qui me permet d'éviter la lourde bureaucratie des studios*».

Suite à des démêlées politico-juridico-mafioso-financières qui ont failli lui coûter la vie (mais si, voyons ! Le Crédit Lyonnais, Giancarlo Paretti, Kirk Kerkorian !), le studio au lion a vu s'éparpiller dans la nature une grande partie de son catalogue. Il lui faut donc capitaliser au maximum sur le peu qui lui reste. Du coup, le **Rollerball** de 1975, avec son concept de blockbuster précurseur, s'impose comme un choix stratégique des plus judicieux. Rappelons, pour les plus jeunes, de quoi il en retourne : le Rollerball est un sport du futur qui conjugue le hockey au football américain. Spectacle télévisuel extrêmement suivi, il privilégie l'affrontement physique à la tactique, et, d'année en année, a fini par devenir un sport d'une violence inouïe, réminiscence à peine voilée des jeux du cirque romain. Cette barbarie spectaculaire a le don d'anesthésier son public et d'assurer à ceux qui en détiennent les droits une totale mainmise sur les institutions du pays. Le joueur Jonathan Cross (James Caan), adulé des foules, prend peu à peu conscience du rôle macabre qu'il joue dans cette mascarade politico-affairiste et décide d'utiliser sa propre notoriété pour la retourner contre ses employeurs.

S'il n'avait pas vraiment traumatisé le box-office en son temps, le film de Jewison s'était néanmoins garanti une bonne santé télévisuelle, assurée majoritairement par les plus jeunes adolescents, avides de sensations purement comic-book en ces temps de bonne conscience libérale. MacTiernan n'est pas toujours tendre vis-à-vis de son aîné. «*Le* ***Rollerball*** *original exprimait profondément la conscience de son époque, ce qui en faisait tout sauf un brûlot politique. Les gosses allaient le voir parce qu'il était vendu comme un film immoral et ultra-violent, et cela même s'avérait faux puisqu'en fait on y parlait plus souvent qu'on ne cognait*». Pourquoi alors en tirer un remake ? serait-on tenté de demander. «*Hollywood remake ses films à peu près tous les vingt ans. Les années 30/50/70 sont presque entièrement faites de remakes. Seulement, ils sont rarement déclarés et les titres sont modifiés. Même Hitchcock a pu refaire trois fois le même film durant sa carrière. Disons que c'est une ancienne tradition, et je ne pense pas d'ailleurs qu'elle soit forcément mauvaise, car au-delà du concept, elle permet d'exprimer des choses à chaque fois contemporaines. Le script de l'ancien film et le traitement du nouveau reposaient tous deux sur la même idée : dans un futur lointain, des gens souffriront pour que d'autres puissent s'enrichir. Je me suis permis de dire à l'équipe de production : «Franchement, les gars ! Vous trouvez vraiment que c'est de la science-fiction ? Pas besoin de «Il était une fois» pour parler d'un tel sujet. Vous le savez autant que moi». Du coup, de nombreuses modifications ont été amenées*».

Jonathan Cross (Chris Klein), star d'un sport-spectacle hyper-violent.

Alexi Petrovich (Jean Reno) : la violence du Rollerball lui rapporte beaucoup d'argent.

Marcus Ridley (LL Cool J.), partenaire dans la vie comme dans l'arène de Jonathan Cross.

Ainsi, le script de David Wilson (**Supernova**) basé sur la nouvelle originale de William Harrison, «The Roller Ball Murders», allait-il transiter sous les plumes correctrices de Larry Ferguson (**Highlander**, **Octobre Rouge**, **Alien 3**), John Pogue (**U.S. Marshals**) et du nouveau-venu Howard Rodman, et leurs efforts ont à ce point modifié le projet que le nom de David Wilson a fini par disparaître des plaquettes de promotion. «*Notre* ***Rollerball*** *est presque un film contemporain. Il se situe en Asie Centrale et présente un jeu télévisé à l'échelle mondiale, une sorte de WWF au Kazakhstan. Le Rollerball est géré par un homme d'affaire de l'Est, Alexi Petrovich* (Jean Reno) *qui impose des règles de plus en plus barbares au fil des retransmissions. Ainsi, contrairement à Norman Jewison, mon film ne traitera pas seulement de la société américaine, car son sujet même le propulse dans un univers mondialisé, globalisant. Certes, le prémisse est le même, mais le projet prend du coup une tournure nettement plus politique. Mais ce discours politique sera, par contre, beaucoup moins flagrant,*

ALL

moins évident, ce qui est à mon sens la meilleure manière de faire de la politique au cinéma». On peut lui faire confiance ! L'homme qui s'exprime est celui qui est parvenu à faire gober deux heures de pure stratégie diplomatique au public du samedi soir (**Octobre Rouge**) et à faire surgir l'idée du devoir social en plein produit glamour (**Thomas Crown**). Ce faisant, on ne s'étonnera pas vraiment de ses choix de casting, puisqu'au bagout citadin de James Caan il substitue le visage naïf du jeune Chris Klein (**American Pie**). «*Il vient du mid-west, et il a cette qualité diffuse à la James Stewart, quelqu'un de simple, droit, de bon cœur. Il est parfait pour le rôle particulier que je veux lui faire jouer. Le choix de Jean Reno est quant à lui beaucoup plus pragmatique. Il me fallait de toute façon un acteur non-américain, mais il n'existe en fait pas tant de vedettes étrangères qui possèdent à la fois cette carrure physique et cette présence internationale*». A leurs côtés, c'est une Rebecca Romijn-Stamos transformée, balafrée qui, avec **X-Men**, **Le Seigneur des Anneaux** et **Rollerball**, est en train d'accéder au plus vite au firmament de la renommée. Enfin, le rappeur LL Cool J, fervent amateur de mêlées viriles (**L'Enfer du Dimanche**) se joint à tous ceux-là qui, dans la grande tradition McTiernanesque, vont se faire refaire le portrait, entendez par-là que vous pouvez compter sur John pour nous les réinventer à l'écran, comme il l'a déjà prouvé avec Schwarzie, Bruce Willis, Sean Connery, Antonio Banderas ou Alec Baldwin, autant de vedettes transmutées par sa caméra iconisante. D'avance, on vous l'affirme sans trop prendre de risques, le **Rollerball** original, déjà salement amoché par les années, risque bien d'être balayé par ce fils, certes illégitime, mais tellement plus talentueux.

Rafik DJOUMI
(Propos de John MacTiernan recueillis par **Didier ALLOUCH**)

Aurora (Rebecca Romijn-Stamos), un personnage qui n'apparaissait pas le film original.

PLANET OF THE APES

Test de maquillage et costume sur deux guerriers gorilles.

De l'atmosphère gothique de SLEEPY HOLLOW à l'oppression de la race humaine par une forme évoluée de primates, il n'y a a priori qu'un pas que le réalisateur-génie Tim Burton franchit sans trop de peine. Mark Wahlberg remplace Charlton Heston dans ce PLANET OF THE APES new-wave qui sera, on peut déjà prendre les paris, un des gros chefs-d'œuvre de l'année 2001.

En gestation depuis quelques années maintenant, le projet de remake de **La Planète des Singes** est passé entre les mains de plusieurs réalisateurs potentiels avant de tomber entre celles de Tim Burton. Citons ne serait-ce que James «king of the world» Cameron, Michael Bay et Oliver Stone, trois personnalités différentes, pour appuyer le fait que la toute puissante *Fox* ne semblait jusque là pas savoir comment utiliser le potentiel de sa franchise. Maintenant que le génie de Burbank est aux commandes, on en sait un peu plus sur le projet actuellement en tournage. Il ne s'agit ni d'un remake du film de Franklin J. Schaffner, ni d'une suite aux cinq précédents épisodes de la saga. Le **Planet of the Apes** de Tim Burton serait plutôt une réinterprétation de l'idée originale voulant que, dans un lointain futur, les singes ont pris le contrôle de la Terre en soumettant la race humaine à l'esclavagisme. Comme le précise le maître lui-même : «***La Planète des Singes*** *est un film qui a eu un énorme impact sur moi lors de mon enfance. Je le voyais comme un conte de fées plutôt folklorique. Je pense cependant qu'on peut maintenant explorer ses thèmes d'une manière différente. C'est une histoire qui peut être revisitée et repensée pour une nouvelle génération qui se retrouverait davantage dans certains aspects que l'original éludait*». La *Fox* rejette ainsi les scripts de Sam Hamm (**Batman**) et de Terry Hayes (**From Hell**) pour se concentrer sur celui écrit par William Broyles (**Apollo 13**), Larry Konner et Mark Rosenthal (**Mon Ami Joe**). Le scénario raconte l'histoire d'un groupe de scientifiques voyageant à travers l'inconnu (dans le futur ?) pour trouver l'origine d'un virus biologique causant une vague de morts subites auprès des nouveaux nés. Ce voyage les amène à découvrir que c'est, évidemment, une race de singes évolués qui cultive ce virus dans l'idée d'anéantir l'humanité toute entière. A noter que le titre original de ce script, **The Visitor**, a été rejeté par la major.

Ce pitch reste cependant à prendre au conditionnel tant le big studio tente par tous les moyens de retenir le plus d'infos possible afin de créer la surprise lors de la sortie du film, prévue le 27 juillet prochain aux Etats-Unis. La rumeur voudrait aussi que le budget alloué évolue entre les 100 et les 140 millions de dollars. La major ne donne évidemment aucun commentaire. On sait néanmoins que le rôle principal, celui d'un pilote d'avion, est tenu par le génial Mark Wahlberg, après que Matt Damon ait un temps été envisagé. Concernant son réalisateur, la superstar redouble de compliments : «*Tim fait partie de ces gens pour lesquels je suis prêt à accepter n'importe quoi. Je lui ai même demandé quel genre de singe il voulait que j'interprète et il m'a répondu : un humain !*». A ses côtés, Tim Roth, Michael Clarke Duncan (le géant de **La Ligne Verte**), Helena Bonham Carter, Glenn Shadix (Otto dans **Beetlejuice**) et Paul Giamatti enfilent la défroque des macaques et, pour l'occasion, suivent parallèlement au tournage des cours de gestuelle pour se fondre dans la peau de leurs personnages. Ils seront grandement aidés par le maquilleur Rick Baker (**King Kong**, **Gorilles dans la Brume**), dont l'équipe est chargée de grimer plus de 400 figurants sur le plateau. Enfin, pour la petite anecdote, la *Fox* et Tim Burton auraient demandé à Mark Wahlberg de se muscler davantage pour le rôle. Ce dernier, prenant cette requête au pied de la lettre, serait alors revenu avec le double de son poids habituel. De peur qu'il explose, le réalisateur lui aurait ordonné de calmer le jeu. Comme dirait le petit gros : «Beefcake !!!»

Stéphane MOÏSSAKIS

Essai de maquillage sur une femelle chimpanzé par le spécialiste ès-singes Rick Baker.

LA MOM

L'année 1999 aura été marquée par un film d'aventure monumental : LE 13ÈME GUERRIER de John MacTiernan. Mais il est hors de question d'omettre le plaisir intense que nous offrit LA MOMIE, qui s'est imposé comme un digne héritier des deux premiers INDIANA JONES. Deux ans après, le légionnaire baroudeur maladroit Rick O'Connell et la bibliothécaire chasseuse de trésors en herbe Evelyn Dandridge sont de retour pour des péripéties promises comme encore plus délirantes que dans l'original. Et la bonne nouvelle, c'est que l'excellent réalisateur Stephen Sommers a décidé de s'en charger lui-même et de respecter l'attente du public. LA MOMIE 2, meilleur que LA MOMIE ? Pourquoi pas ?

Imhotep (Arnold Vosloo) : une momie qui se la joue «la fureur du dragon»...

C'est quelques mois avant le nouveau millénaire que nous découvrîmes ébahis un spectacle renversant, parfaite synthèse entre un certain type de cinéma américain à l'ancienne et les progrès numériques qui ont récemment révolutionné Hollywood, une tentative brillamment amorcée avec **L'Ombre et la Proie**. **La Momie**, avec ses 400 millions de dollars de recette à travers la planète, prouva que le cocktail aventure/épouvante/humour pouvait fonctionner de façon admirable, à condition d'être intelligemment dosé. Un travail d'équilibriste et d'orfèvre accompli par le réalisateur/scénariste Stephen Sommers, un amoureux de Michael Curtiz qui n'en revint pas lui-même qu'on porte son film vers des cimes vierges depuis **Indiana Jones et le Temple Maudit**. Il faut dire qu'une telle qualité avait de quoi surprendre et, par-là même, créer l'enthousiasme. Parce que ledit Sommers, si on excepte quelques très belles scènes dans **Le Livre de la Jungle** et le rythme indéniablement forcené d'**Un Cri dans l'Océan**, n'apparaissait jusqu'alors que comme un technicien doué mais sans le moindre relief personnel, même si on imagine aisément que ses ambitions aient pu être bridées par le studio pour lequel il œuvrait consciencieusement (*Disney*, en l'occurrence).

La Momie, l'air de rien, se retrouve donc classé trentième au box-office mondial de tous les temps. Il n'en fallait pas plus pour qu'*Universal*, après avoir édité un somptueux DVD collector, lance la production d'une séquelle, alors qu'elle ne fut qu'envisagée lors du tournage par un Sommers quelque peu devin, qui eut subitement l'idée judicieuse de tourner un final faisant réapparaître inopinément le personnage très héroïque d'Ardeth Bay. Lorsque le studio annonce le projet, Sommers se prépare à tourner un remake du **Tour du Monde en 80 Jours**, passionné qu'il est par les écrits de Jules Verne. Il est rappelé illico par les producteurs Jim Jacks et Sean Daniel pour remettre le couvert et torcher le plus vite possible un script qui tienne la route. C'était avoir mal jugé le garçon qui, conscient de vouloir éviter une surenchère pas forcément synonyme de qualité au final, annonce clairement ses intentions : «*Mon objectif est d'essayer de faire aussi bien que* ***La Momie*** *et si possible mieux. Pas nécessairement plus impressionnant, mais surtout meilleur. J'ai le sentiment que si* ***La Momie*** *a fonctionné, c'est grâce à ses personnages, sans oublier des effets spéciaux fabuleux. En terme d'écriture, j'ai essayé avec* ***La Momie 2*** *de ne pas me borner à recycler les bonnes idées du premier, mais à en injecter de nouvelles*». Un louable effort qu'on souhaiterait voir accompli plus fréquemment sur ce genre de projet.

Le Roi Scorpion, un adversaire de taille pour les aventuriers du bracelet perdu...

Et c'est vrai qu'à vue de nez, l'histoire promet d'être aussi foisonnante que celle du premier opus. Nous sommes en 1935, soit dix ans après que l'aventurier Rick O'Connell et l'archéologue Evelyn Dandridge aient vaincu le terrible Imhotep dans la Cité des Morts égyptienne d'Hamunaptra. Installés à Londres, ils se sont mariés et ont eu un petit garçon nommé Alex. Quant à Jonathan, le frère d'Evelyn, il a ouvert un casino maquillé en pyramide. Alors que Rick et «Evy» sont partis dans le désert à la recherche d'un bracelet ancien de grande valeur, le British Museum fait rapatrier les momies d'Imhotep et de sa fiancée Anck-Su-Namun pour les présenter lors d'une exposition. Revenus au bercail munis de leur précieuse relique, nos deux héros découvrent que les momies sont revenues d'entre les morts afin de capturer leur fils Alex, dont le sacrifice pourrait assurer la résurrection du dieu Isis. Comme s'il n'y avait pas assez de problèmes comme ça, le bracelet qu'ils ont ramené appartient au Roi Scorpion, une figure légendaire de l'Egypte ancienne enfouie par le dieu de la guerre pour avoir provoqué son courroux il y a trois mille ans. Réveillée par le vol de son bijou, la créature les traque jusqu'à Londres pour récupérer son bien, que convoite également Imhotep. Celui-ci envoie alors ses guerriers attaquer le casino de Jonathan, tandis qu'Anck-Su-Namun kidnappe le fils des O'Connell avant de le ramener en Egypte pour l'emprisonner dans une pyramide inviolable. Pendant que le Roi Scorpion et Imhotep se livrent à un duel de titans sur les bords de la Tamise, Rick, Evelyn et Jonathan repartent en Egypte afin de délivrer Alex. Là-bas, ils retrouvent leur vieil ami Ardeth Bay et sa troupe de soldats du désert, qui ne seront pas de trop pour leur prêter main-forte face aux monstres ancestraux qu'ils doivent affronter...

Second élément capital dans la réussite du film, son casting. Moyennant des salaires revus à la hausse, *Universal* parvient à convaincre Brendan Fraser (Rick O'Connell), Rachel Weisz (Evelyn Dandridge), John Hannah (son frère Jonathan), Arnold Vosloo (Imhotep), Oded Fehr (Ardeth Bay) et Patricia Velasquez (Anck-Su-Namun) de reprendre leurs rôles. Fraser passe ainsi de cinq millions à douze millions de dollars de cachet, Hannah empochant quant à lui

...E 2

la jolie bagatelle d'un petit million, somme astronomique pour ce qui n'est après tout qu'un second rôle. Rayon newcomers, sont engagés le petit Freddie Boath dans le rôle d'Alex, et surtout Dwayne «The Rock» Johnson pour incarner le Roi Scorpion, un personnage mi-homme mi-animal. Star du catch jusqu'au Maroc où a été en grande partie tourné le film (le reste ayant été emballé aux studios anglais de Shepperton), aperçu dans un épisode de la série ***Star Trek Voyager***, Johnson a tellement impressionné les producteurs qu'ils lui ont d'ores et déjà proposé cinq millions de dollars pour tenir le rôle principal de la préquelle de **La Momie**, que Sommers se contentera de produire, laissant Chuck Russell (**Mask**, **L'Effaceur**, **L'Elue**) se charger de la réaliser sur un script de son scénariste attitré Jonathan Hale, par ailleurs auteur du prochain **Star Wars**.

Troisième et dernier facteur essentiel, les effets spéciaux. *ILM* est de retour, au grand bonheur de Stephen Sommers : «*Les effets se doivent d'être encore plus spectaculaires et surtout, totalement inédits. Vous verrez que les squelettes pygmées créés par* ILM *valent à eux seuls le prix du ticket !*». La bande-annonce du film, carrément hallucinante, promet une débauche épique démentielle, avec des armées de guerriers égyptiens chargeant férocement l'épée au poing et de fracassantes cascades en bus en plein Londres. On sait en outre que la princesse Anck-Su-Namun tiendra dans **La Momie 2** un rôle aussi important que vindicatif, son agressivité naturelle étant décuplée par des siècles d'un sommeil qui ne fut que brièvement interrompu lors du premier volet. Toutes les pierres de la pyramide sont donc en place pour que la jouissance orgasmique éprouvée à la vue de **La Momie** soit une fois encore de mise avec cette séquelle terriblement attendue. Brendan Fraser, en tout cas, semble comblé : «*C'est vraiment meilleur que le premier. Il ne s'agit pas d'un remake. Le film reprend ce qui fonctionnait dans l'original, mais en l'améliorant*». Prévu le 11 mai aux USA, **La Momie 2** devrait débouler en France dans les semaines qui suivent. De quoi nous faire presque oublier que le quatrième volet d'**Indiana Jones** se fait toujours attendre.

Cédric DELELÉE

Rick O'Connell (Brendan Fraser) : une grande facilité pour se fourrer dans les pires difficultés !

STAR WARS EPISODE 2

Anakin Skywalker (Hayden Christensen) : en attente de «darthvadorisation»...

R2-D2 et C3PO : les acteurs les plus réguliers de la saga...

Il était une fois dans une galaxie lointaine, très lointaine, un réalisateur-Jedi tombé du côté obscur de la force du dollar et de la niaiserie. Pour le contrer dans sa gigantesque entreprise de démolition de son propre mythe, une rébellion s'est formée au sein même de la rédaction de MAD MOVIES. Son but, aussi futile soit-il : éliminer tous les Jar-Jar de la surface de la planète...

Dans l'art et la manière de flinguer une saga mythique et vieille de vingt ans en seulement 132 malheureuses minutes de métrage, George Lucas et sa **Menace Fantôme** se posaient carrément là ! Avec son surplus d'ILM-eries, ses gags débilo-pouêt pouêt, ses créatures monotesticulaires (oui ! on a vérifié !) et désarticulées à la Jar-Jar et son manque flagrant de sens dramatique, **La Menace Fantôme** (le film le plus attendu du millénaire précédent, rappelez-vous) avait réussi à nous faire oublier que, tout petits, on rêvait tous de ressembler à Luke Skywalker ou à Han Solo. Reste donc à savoir si cet **Episode 2** visible en mai 2002 va racheter les fautes de l'opus précédent. A priori, c'est mal parti puisqu'à la question fatidique : «*Jar-Jar apparaîtra-t-il dans* ***Episode 2*** *?*», George Lucas, à nouveau réalisateur, répond par une autre question, encore plus fatidique : «*Bien sûr, qui n'aime pas Jar-Jar ?*». De deux choses l'une, soit le bonhomme est devenu complètement gâteux, soit il se fout royalement de notre gueule !

Mais, restons positifs et évitons le procès d'intention, après tout la magie peut encore fonctionner... D'abord parce que **Episode 2** sera le premier long métrage tourné en caméra digitale et méritera donc une vision rien que pour découvrir cette technologie. Ensuite parce que l'action d'**Episode 2** se situe 10 ans après celle de **La Menace Fantôme** et donc 22 ans avant celle de **La Guerre des Etoiles**. Anakin Skywalker a bien grandi mais n'est pas encore tombé sous le joug du coté obscur de la Force. En ce moment, il tomberait plutôt amoureux de la reine Amidala, la future mère de Luke et de Leïa. Pendant ce temps, la guerre des clones commence à faire rage et le vilain Darth Sidious continue de vouloir dominer la galaxie. Comme on peut donc le constater, les enjeux du film commencent sérieusement à nous rapprocher de la trilogie d'origine, ce que l'**Episode 1** ne faisait qu'effleurer, malgré ses intentions. George Lucas assure cependant que cet opus sera le plus romantique de la série tout en se refusant de porter un commentaire sur le sous-titre, **Dark Romance**, que la rumeur annonce depuis quelques mois maintenant. On apprendra par contre de sa bouche que les Stormtroopers sont en fait des clones. Une chose est sûre, la recherche d'un acteur capable d'incarner Anakin durant sa période adolescente a mis la moitié des jeunes acteurs hollywoodiens sur le branle-bas de combat jusqu'à ce qu'un inconnu de 19 ans du nom de Hayden Christensen ne leur souffle le rôle. Une autre chose est certaine aussi, les Jedis seront plus présents que dans l'épisode précédent. Ainsi, Samuel L. Jackson reprendra le rôle de Mace Windu et verra son temps à l'écran considérablement augmenter. Si le casting des rôles principaux reste inchangé, les fans seront heureux d'apprendre que Temuera Morrison (**L'Âme des Guerriers**) a été engagé par Lucas pour incarner Jango Fett, le père du chasseur de primes Boba Fett. Un personnage qui aura son importance dans les films à venir. Par contre, on ne sait encore rien sur les morceaux de bravoure d'**Episode 2**. Reste que la rumeur la plus persistante, à savoir la possibilité que le film fasse trois heures de long, risque d'enchanter tous les amoureux d'une forme de cinéma épique à la David Lean. A tous ceux-là, nous rappelons juste que ça pourrait très bien être trois heures de Jar-Jar !

Stéphane MOÏSSAKIS

C3PO : apparemment, l'androïde fait une escale à Tatooine.

Dans le combat entre l'obscurantisme et le rationalisme, l'Indien d'Amérique Mani (Mark Dacascos) reste fidèle à une culture empreinte de mysticisme.

LE PACTE DES LOUPS

à la recherche du pur cinoche

CHRISTOPHE GANS

On s'arrache tellement la «bête médiatique» Christophe Gans qu'il faut lui tendre le micro dans la voiture qui l'emmène de l'hôtel Crillon, où il enchaîne les interviews, aux plateaux télé de Boulogne, où il va parler devant la caméra. Attendu par beaucoup comme le Messie capable de révolutionner le cinéma français, Gans continue pourtant vaille que vaille de se raccrocher aux pelloches qu'il aime. Mais ça ne trompe pas : avec son deuxième film, le cinéphile timide de CRYING FREEMAN a endossé la défroque de cinéaste. Pour les admirateurs comme pour les déçus du PACTE DES LOUPS, c'est une bonne nouvelle : le meilleur reste à venir.

Le fait qu'il y ait deux parties bien distinctes dans *Le Pacte des Loups* était-il voulu ?

Oui, parce que le reproche que l'on fait tout le temps aux films de genre en France, c'est qu'ils sont mal écrits, mal développés, avec de mauvais personnages. L'exemple le plus récent, c'est **Les Rivières Pourpres**, qui est effectivement très mal écrit. A mon avis, ça tue complètement le film. En France, on a une espèce de poids sur les épaules : on ne peut pas faire un film de genre qui ne soit pas en même temps représentatif d'une conception du cinéma bien écrit, bien dialogué, et développé en termes de personnages. Par exemple, si demain un Français faisait un film à la Jerry Bruckheimer, il se prendrait dix fois plus de mauvaises critiques. Il y a une forme d'arrogance culturelle chez nous qui veut que l'on trouve normal qu'un film américain soit un peu con-con s'il est «fun», mais la même chose en français, ça ne plaît pas. Notre cinéma est complètement vrillé à ce problème. C'est pour ça que les films de genre en France procèdent soit d'un complexe de «nerd», soit sont détournés. Moi j'ai essayé de prendre **Le Pacte des Loups** comme un challenge. Je me suis dit : on va avoir le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémière. On va avoir une première partie qui développe les personnages, l'ambiance, l'atmosphère, et qui constitue en soi une sorte de film. Puis c'est la deuxième partie, qui fait culminer les enjeux dont on a eu une idée seulement dans la première, sous une forme beaucoup plus populaire, qui passe par les affrontements directs d'homme à monstre, et puis d'homme à homme. C'est comme ça qu'on a bâti le projet. Quand j'écoute les réactions des gens, je m'aperçois qu'il y en a qui pensent que le film est réussi à cause de la première partie, et d'autres qui pensent que le film est réussi à cause de la deuxième. Personnellement, je voulais imposer trois points de vue sur le **Pacte des Loups**. Il fallait que ça fonctionne sur un plan romanesque, comme une évocation mélancolique de la chevalerie, et comme un film d'aventure pur, iconique.

On sent que la première partie du *Pacte des Loups* aurait dû reposer sur l'histoire d'amour entre Fronsac et Marianne, ce qui n'est pas tout à fait le cas...

Oui, en l'état c'est plus la description d'un milieu, avec quand même quelques scènes d'action. C'est vrai que ça a été pensé comme ça, comme un entrecroisement de personnages dont les relations vont nourrir le mystère tel qu'il sera affronté dans la deuxième partie.

Est-ce que, à un moment ou un autre, il y a eu conflit entre le film que tu avais envie de faire et les exigences du scénario ?

Grégoire de Fronsac (Samuel Le Bihan) : chevalier, naturaliste et libertin.

Non, il y a juste eu un conflit sur la durée. Le montage, à l'origine, était plus long.

Il faisait, quoi... trois heures ?

Non, curieusement il n'était pas si long. Mais normalement, il y a dix minutes de plus. Dix minutes importantes. Simplement, alors que le montage était terminé, il a fallu ramener le film à quatre séances par jour au lieu de trois. Je n'avais pas d'autre solution que de faire des coupes claires, sans dénaturer la logique du récit. Le scénario comportant beaucoup d'éléments qui se répondent, je ne pouvais pas couper n'importe quoi, et c'est donc l'histoire d'amour entre Fronsac et Marianne qui a été amputée.

Ça concerne la première partie, alors ?

Oui. Enfin, c'était exactement à l'embranchement entre les deux parties. Ces dix minutes étaient montées, étalonnées et mixées. Elles seront d'ailleurs présentes lorsque **Le Pacte des Loups** sortira en vidéo et sera diffusé à la télé. Mais pour l'exploitation en salles, il fallait impérativement faire quatre séances par jour.

Comment as-tu vécu ce remontage imposé ?

J'ai essayé de résister. **Le Pacte des Loups** est un film attendu par les exploitants, le public et apparemment la critique. Mais c'est aussi un projet pour lequel beaucoup d'argent a été investi. Financièrement, il y a eu une prise de risque importante, c'est-à-dire que potentiellement, des gens risquent leur place. Je ne voulais donc pas jouer au réalisateur capricieux qui ne veut pas qu'on dénature son «chef-d'œuvre», même si, bien sûr, j'aurais préféré que les coupes se voient moins.

Les enjeux de la deuxième partie concernent surtout la relation entre Fronsac et son frère Mani. Il y a des choses magnifiques, et j'ai eu le sentiment que tu avais brisé le mur de la référence pour traiter de thèmes plus personnels. Quand Mani meurt, je me suis souvenu que *Crying Freeman* était dédié à ton frère... ■■■

LE PACTE DES LOUPS

Sylvia (Monica Bellucci) : une mystérieuse prostituée qui s'attire les faveurs de Fronsac.

■■■ C'est vrai qu'il y a eu ça dans ma vie, mais pour moi, **Le Pacte des Loups** devient dans la deuxième partie **La Rage du Tigre**, c'est-à-dire l'histoire de deux frères d'arme. L'un meurt martyrisé et l'autre va prendre sa place. C'est pour cette raison qu'à la fin Fronsac utilise des lames jumelles et a le visage peint comme Mani. Il devient une partie de lui. Mon problème, c'était d'arriver à ramener le film de genre en France, sans subir le dédain habituel, ou pire : l'indifférence. En vérité, je pense que la première partie du **Pacte des Loups** est plus personnelle que la seconde, où là je suis en roue libre. C'est comme **Crying Freeman**, une accumulation empirique de scènes à faire, qui sont toutes des versions fantasmatiques de trucs que j'ai découverts ici et là. Ça va de «Rahan» à **La Rage du Tigre** en passant par les jeux vidéo genre *Turok*. Moi, je préfère la scène du bordel avec Monica Bellucci par exemple. L'atmosphère, le rendu, la façon dont ça bouge, ça j'en suis vraiment fier. Je veux aller dans cette direction pour mon prochain film. Dans **Nécronomicon**, j'aimais la scène dans la chambre entre Belinda Bauer et Bruce Payne. Dans **Crying Freeman**, les séquences avec Lady Hanada me plaisaient beaucoup. Finalement, c'est toujours pareil. En tout cas, c'est visiblement ce que je préfère de moi quand je regarde mon travail, et c'est cette direction que je veux prendre pour mon prochain film.

Même si tu utilises de nouveau après *Crying Freeman* un système de références, *Le Pacte des Loups* semble plus ouvert, plus libre...

J'ai plus d'expérience et donc plus d'aisance. C'est mon deuxième film, l'histoire se passe en France. Ça parle de mon pays, de choses que je connais de manière plus intime. J'ai toujours dit que dans **Crying Freeman**, j'ai transformé le personnage d'Ému en occidentale pour avoir justement un point de vue distancié par rapport à un univers que je ne me donnais pas le droit de pénétrer. Dans **Le Pacte**, c'est pareil, le personnage de l'Indien reste finalement très mystérieux parce que je ne me donne pas le droit d'aller dire : les Iroquois sont comme ça. J'ai fait de Mani une espèce de borne électrique, et d'après moi, il ne doit pas être autre chose que ça. Maintenant, **Le Pacte des Loups** se déroule en France, et me permet de parler de choses qui me touchent. La scène des Totems, les combats d'arène avec les chiens, le discours de certains nobles vis-à-vis de l'Indien sont des choses qui sont très ancrées dans la France. Du coup, ça me donne une aisance supplémentaire, qui va bien au-delà du système de référence. Ça devient plus facile.

C'est aussi le signe qu'en tant que réalisateur, tu commences à digérer tes influences de cinéphile...

Bien sûr. Il y a eu une période dans l'histoire du cinéma où les réalisateurs avaient fait la guerre, avaient été cow-boys. Moi je suis né dans les années soixante. Je n'ai rien connu. Qu'est-ce que je peux raconter, à part les expériences intérieures que j'ai pu avoir vis-à-vis du cinéma ? Je n'ai rien d'autre dans ma vie. Par contre, tout ce qui se passe dehors m'intéresse, et je cherche à l'inviter d'une façon ou d'une autre à venir à l'intérieur de mon cinéma. Je pense que **Le Pacte des Loups** parle de choses plus concrètes que **Crying Freeman**, qui était davantage une sorte de rêverie. Un système de références, cela sous-entend qu'il y a une ambition. Or je ne pense pas que **Crying Freeman** soit un film ambitieux. Je l'ai fait plutôt avec l'idée de m'exercer, pour savoir si j'étais capable de faire du cinéma, en tout cas d'une manière formelle. J'aime beaucoup le cinéma des autres, je crois que tout le monde le sait, et ça m'impose une certaine forme de réserve, ou en tout cas de modestie. Je n'ai pas l'intention de marquer mon temps. Vraiment pas. J'ai plus l'intention de donner un bon moment à des gosses de treize ans qui n'ont jamais vu les films que moi j'ai pu voir. Je pense qu'un gamin de treize ans est vraiment apte à se mettre devant **Le Pacte des Loups** et à se prendre une dose. Maintenant, je ne veux pas non plus me protéger derrière l'idée que je fais uniquement des films pour les gosses. En parlant de la France, j'affirme quand même avec **Le Pacte** une ambition qu'il n'y avait pas dans **Freeman**. Et peut-être qu'avec le temps, je ferai des films de plus en plus ambitieux.

La première victime (Karin Kristrôm) : la bête du Gévaudan a beaucoup de goût en matière de bergères !

Grégoire de Fronsac adopte les peintures de guerre des Iroquois pour se mesurer à la bête.

La question qui fâche maintenant : qu'est-ce qui s'est passé avec la bête ?

Pourquoi ?

Elle n'est quand même pas très convaincante...

Non, je ne crois pas. Moi j'en suis très content.

Tu es content de la bête ?

Oui, très très content. En termes d'effets digitaux, c'est mieux que les monstres qu'on peut voir dans la moyenne des productions américaines, du genre **Anaconda** ou **Un Cri dans l'Océan**.

Vous n'avez pas manqué de temps ?

Non. Simplement on a avancé sur un terrain totalement vierge en France, et j'avais d'autre part des exigences particulières pour les plans avec la bête. Je voulais qu'il y ait des éléments dynamiques avec la bête, une maison qui s'écroule, des pièges en mouvement, des interactions avec des animaux vivants. Toi, elle t'a semblé problématique en termes d'animation ou d'incrustation ?

Les deux.

Parce que l'incrustation, je la trouve nickel, supérieure à **Un Cri dans l'Océan**, dont le monstre était pourtant très bien designé. L'erreur que j'ai pu commettre, c'est de jouer davantage sur le côté graphique que sur le côté réaliste. C'est vrai que j'aime bien le côté graphique, de même que j'aime bien qu'elle ait une texture particulière. Mais j'en suis content. D'ailleurs, j'ai montré les séquences avec la bête à des copains qui sont fans de films fantastiques et détestent le numérique. Je sais qu'ils pensent qu'il ne faut pas aller vers le tout digital, et qu'il faut plutôt garder les animatroniques, dans la mesure où ça a toujours été pour eux l'idée intègre du cinéma fantastique. Ils ont trouvé que ça marchait bien. Et ils sont pas du genre complaisant.

Jim Henson et son atelier, le *Creature Shop*, étaient censés fournir à la fois l'animatronic et les images de synthèse ?

Oui. Ce qui s'est passé dans la conception de la bête, c'est qu'on a essayé d'équilibrer en fonction des impératifs des plans. On se demandait s'il valait mieux utiliser de l'animatronic ou du digital et on a nuancé en fonction. Je pense que ça a été important pour nous dans la mesure où on avait le même et unique interlocuteur pour les deux types d'effets. Parce que sinon, si on annule un plan en animatronic, il faut aller le commander ailleurs en digital, et si le budget n'est pas prévu, ça peut devenir un cauchemar.

On n'est pas habitué ici à avoir une supervision des effets spéciaux. Le poste n'existe même pas en France et on n'a d'ailleurs pas eu de superviseur sur **Le Pacte**. Comme le film était assez limité en termes d'effets spéciaux — il n'y a que deux véritables séquences avec la bête plus quelques apparitions —, on s'est dit qu'on allait relever le défi et qu'on verrait bien.

Tu es un fan de films de monstre et on ne va donc pas t'apprendre que les monstres sont symboliques. Godzilla existe en tant que monstre et en même temps il raconte quelque chose sur l'histoire du pays. King Kong, c'est pareil. ■ ■ ■

Un traquenard imaginé par Fronsac et Mani pour capturer le monstre.

LE PACTE DES LOUPS

■■■ Oui, tout à fait. C'est le monstre et son époque.

Alors pourquoi ne pas avoir choisi cette optique, c'est-à-dire de créer une véritable bête du Gévaudan qui soit représentative des bouleversements de l'époque ?

Pour moi, la créature représente les forces de la superstition telles qu'un esprit malade peut les concevoir. Il y a donc un côté fabriqué dans le monstre. D'autre part, je pense que la bête du Gévaudan est représentative de la monstruosité de l'époque, où on a basculé d'une période d'obscurité vers une période de lumière. Mais comme la bête fait partie du patrimoine folklorique de la France, je ne voulais pas m'en emparer au point de la dépuceler définitivement, c'est-à-dire de lui enlever tout mystère. J'ai donc essayé, au moment où on va comprendre ce que c'est, de la respecter dans son côté légendaire. Le final s'inscrit dans cette logique : j'essaie de trouver ce qui reste d'animal, comme on dirait d'humanité, dans cette créature. Je ne voulais pas la faire mourir avec un bâton de dynamite dans le cul comme dans les mauvais films américains. Je pense que si on veut refaire du bon cinéma de genre en France, il ne faut surtout pas essayer de copier les Américains. Ce n'est pas en faisant des films avec des serial-killers et des mecs qui braquent leur flingue sur la caméra qu'à mon avis on va y arriver. Il faut reconstruire le côté folklorique du genre et j'ai essayé d'œuvrer en ce sens.

Comment s'est passé le travail avec les comédiens ?

C'était agréable. J'étais entouré de bons acteurs et les scènes de dialogues devenaient aussi intéressantes à faire que les scènes de sabre. C'était l'émulation. J'ai essayé de respecter le théorème français qui est d'avoir des seconds rôles très forts, joués par de grands noms. Ça, c'est grâce au budget que j'ai pu me le permettre, parce que ça représente beaucoup de cachets. On dit souvent que le cinéma français a perdu cet esprit là. La vérité, c'est que les producteurs ne veulent plus dépenser de l'argent pour des seconds rôles. La reconquête de notre cinéma sera aussi une reconquête en termes industriels. Il y a des idées reçues qu'il faut toujours mettre en balance. C'est facile de dire que ce qui était fait hier est meilleur qu'aujourd'hui. C'est une idée très réac. On dit que les gens faisaient mieux les choses, mais en fait, c'est juste que l'argent était mis sur des paris différents. À une époque, le cinéma français préférait plutôt mettre l'argent dans le casting qu'ailleurs. À part peut-être dans la poche du producteur ! Je pense qu'il faut retrouver le sens des priorités. Où est-ce que l'argent doit être mis : sur les décors, dans les acteurs ? Dans le cas du **Pacte**, j'ai pu le mettre un peu partout. Mais c'est vrai que je tenais à retrouver cette idée des seconds rôles.

Mani s'engage dans un repère souterrain : ses adversaires vont découvrir le charme du tomahawk.

Et tu tenais aussi à retrouver Mark Dacascos, non ?

Oui, parce qu'il incarne idéalement mon cinéma. Il sera probablement dans mon prochain film. Je pense qu'il est encore mieux dans **Le Pacte des Loups** que dans **Crying Freeman**. On achète l'idée d'Indien totalement. Aussi objectif que je puisse être, on y croit. Pour moi, il est à la fois Rahan, Zambla... Un dessin de Frank Miller en vrai...

Plus un frère de sang.

Je crois que tous les garçons de ma génération rêvaient d'avoir un Indien comme copain. Maintenant, ils rêvent tous d'avoir E.T. Mais cet Indien dont on rêvait, ça correspond à ce personnage. C'est comme ça que je l'ai pensé. Une espèce de E.T. ethnique.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Transcription : **Alexandre NAHON**)

Lire également interview de Christophe Gans sur la genèse du **Pacte des Loups** dans le numéro 126 de *Mad Movies*.

Un Indien fait du kung-fu contre des paysans du Gévaudan dans un film de monstre français : tout le métissage du ***Pacte des Loups****.*

LE LOUP FILE LA TRIQUE

Le voici enfin, ce fameux **Pacte des Loups**, en qui se sont fondés tant d'espoirs. Un film non pas important mais capital, puisque l'avenir de la production française dépend de son succès : s'il marche, la porte est ouverte à toute une nouvelle génération de cinéastes dont les projets ont été jusqu'ici ignorés par les financiers. S'il se plante, c'en est fini de leurs ambitions.
C'est donc avec fébrilité qu'on découvre la chose. Dire qu'on en ressort comblé serait un euphémisme. Christophe Gans dépasse de très loin les espérances mises en lui. Sa curiosité vorace pour les cinématographies «autres» lui a permis non seulement de leur rendre hommage, mais aussi d'accomplir un exploit a priori inaccessible dans notre beau pays : celui de réaliser un spectacle flamboyant qui n'appartient qu'à lui et ressuscite des splendeurs que l'on croyait enterrées, pour peu qu'on ait pu y goûter. Le **Pacte des Loups** revendique toutes bannières brandies l'ardeur militante de son créateur, et s'impose comme un étendard révolutionnaire qui claque au vent de l'amour profond que son metteur en scène voue à l'image et à toutes les mythologies qu'elle peut véhiculer. Là où Gans bluffe tous ceux qui l'attendaient au virage, c'est que son film raconte avant tout une histoire. L'image, elle, se contente de lui donner corps, sans jamais se positionner autrement que comme un instrument dont les stylisations nourrissent l'intrigue de sensations destinées à nous y plonger la tête la première.

Or donc, sous le règne de Louis XV, le pays du Gévaudan vit dans la terreur : une bête monstrueuse dévore femmes et enfants. Le chevalier Grégoire de Fronsac (Samuel Le Bihan), naturaliste de métier et libertin de corps et d'esprit, est envoyé sur les lieux afin de dresser le portrait de l'animal et l'empailler après capture. Accompagné par Mani (Mark Dacascos), un Indien dont il est devenu le frère de sang lors de ses aventures outre-Atlantique, De Fronsac se heurte à l'hostilité des nobles de la région. Parmi eux, Jean-François de Morangias (Vincent Cassel), chasseur de fauves, dont la sœur Marianne (Emilie Dequenne) n'est pas sans émouvoir le beau chevalier...
S'ensuivent des péripéties feuilletonnesques tout droit sorties des romans historiques d'Arturo Perez Reverte, de Valerio Evangelisti et des contes fantastiques d'Alexandre Dumas. Tous les films emblématiques des genres qu'affectionne Gans y sont abondamment cités : **La Rage du Tigre** de Chang Cheh et **The Blade** de Tsui Hark, **Le Château des Amants Maudits** de Riccardo Freda, **Le Masque du Démon** et **Le Corps et le Fouet** de Mario Bava, **Le Chien des Baskerville** de Terence Fisher, la série des **Angélique**, **Le Grand Silence** et **Django** de Sergio Corbucci... Kung-fu, films de sabre et de cape et d'épée, horreur gothique et baroque, western-spaghetti, ce qui pourrait n'être qu'une succession d'hommages gratuits acquiert en fait une réelle cohérence, et ce pour une raison bien précise : ce sont tous, chacun dans leur genre, des films de chevalerie. Un art de vivre et de combattre qui se répercute jusque dans des joutes physiques fracassantes, conçues comme de véritables morceaux de bravoure narratifs dont les implications nourrissent à la fois l'intrigue et la perception des personnages.

Naviguant sans cesse entre son attirance pour la pureté et la transgression, se parant du vernis raffiné sous lequel rampent forcément le Mal et la dépravation, **Le Pacte** se paie en outre le luxe de n'être pas qu'un film, mais deux. Le premier adopte une approche presque maniérée, avec des scènes plastiquement somptueuses qui donnent la part belle au romantisme baroque, passée une ouverture d'une brutalité inouïe. Le second bascule brusquement vers une sauvagerie tribale où l'emphase héroïque est décuplée par une totale immersion dans le gothique malsain, avant un duel final délirant où les armes employées sont à l'image de la viscéralité et de la duplicité qui animent les adversaires. **Le Pacte des Loups** met donc le cap sur un domaine inexploré, celui du rêve et de l'aventure vécus à bride abattue. Et Gans de conclure son acte de foi sur un plan magnifique qui explose comme une sublime envolée romanesque, après deux heures vingt de carnage et de poésie chevaleresques où la gestuelle et la position des personnages dans le cadre font de chacun d'entre eux des figures de légende.
Allez voir **Le Pacte des Loups**. Refuser de s'y rendre serait de la haute trahison, un affront qui se règle la lame hors du fourreau.

Cédric DELELÉE

Marianne de Morangias (Emilie Dequenne)

Thomas D'Apcher (Jérémie Rénier)

Le Comte de Morangias (Jean Yanne)

Fiche technique : Réal. : Christophe Gans. Scén. : Stéphane Cabel et Christophe Gans. Dir. Phot. : Dan Laustsen. Mont. : Denise Vila et Sébastien Prangère. Costumes créés par Philip Knell. Mus. : Joseph Loduca. SFX : Jim Henson's Creature Shop. Prod. : Samuel Hadida et Richard Grandpierre pour Studio Canal et Davis Films. Int. : Samuel Le Bihan, Mark Dacascos, Emilie Dequenne, Vincent Cassel, Monica Bellucci, Jérémie Rénier, Jean Yanne, Jean-Claude Dreyfus, Jacques Perrin, Hans Meyer, Philippe Nahon, Bernard Dhéran, Françoise Hadji-Lazaro. Dist. : Metropolitan Film Export. Durée : 2 h 22. Sortie le 11 janvier 2001.

LE LOUP SE MORD LA QUEUE

Alors comme ça, LE film français le plus important qu'on ait vu débouler depuis un bail sort enfin sur les écrans et on fait la fine bouche, mon petit Stéphane ? Ben euh, non Tonton Mad, mais... Bon, on aurait tous aimé être unanimes à la rédaction. On aurait tous aimé adorer **Le Pacte des Loups** pour sa différence au sein d'une production locale salement constipée, pour ses partis pris radicaux qu'on savait déjà anachroniques avec le mythe du Gévaudan et puis, après tout, parce que nous aussi on aime bien les films de coups de latte et de monstres ! Seulement voilà, sans être une purge innommable, loin s'en faut, **Le Pacte des Loups** présente une quantité de défauts que personne n'épargnerait dans une grosse prod' américaine.
Puisque l'anachronisme s'imposait comme une composante du projet dès sa mise en chantier, il ne restait plus qu'à espérer un traitement de la part de Christophe Gans, à la fois filmique et global, qui imposerait une cohérence, une unité à son film, énorme réceptacle de tous ses fantasmes cinématographiques. Ici, il était donc question que le réalisateur fasse office de point commun, voire de lien direct, entre les John Woo, Mario Bava, Stanley Kubrick et autres Chang Cheh qu'il cite constamment avec admiration. Cette matière, cette touche personnelle se devait donc d'animer **Le Pacte des Loups**, d'en faire une œuvre viscérale et ce n'est malheureusement pas le cas.

En théorisant sans cesse sur le cinéma de ses idoles et en tentant de les impliquer dans sa propre idée de cinéma (car il en a évidemment une), Gans oublie une composante essentielle qui fait la force des genres qu'il affectionne : l'efficacité. Bien sûr, ça et là, son film propose son lot de scènes (spectaculaires ou non), bien découpées et bien pensées, mais impose surtout au spectateur un rythme anarchique qui passe d'un extrême à l'autre, d'une lenteur fatigante à une rapidité fulgurante. La faute en incombe d'abord à un scénario fourmillant d'intrigues secondaires inutiles qui tente de donner un caractère épique au métrage mais qui contraste sérieusement avec les inspirations «bis» du cinéaste. En élaguant dans ce script trop touffu, le film aurait sans doute gagné une constance dans le rythme. On peut penser qu'il sera plus facile de revoir **Le Pacte des Loups** chez soi, en DVD, avec la possibilité de zapper les scènes jugées anecdotiques, plutôt qu'en salle, en sachant qu'on risque de passer d'une scène de romance à l'eau de rose (sans terme péjoratif) à une scène de baston à la *Soul Calibur*, pour atterrir ensuite en plein Manga, et repartir sur une séquence onirique. Une éprouvante gymnastique pour le spectateur qui se retrouve souvent le cul entre deux chaises, avec des enjeux dont l'importance varie suivant le spectacle auquel il assiste...

Reste que l'énorme déception provient de Miss Gévaudan en personne (1). La bête, puisque c'est d'elle qu'on parle, n'a pas obtenu les faveurs de son réalisateur. Passons sur le travail du *Creature Workshop*, qui semble avoir salopé le boulot, pour évoquer son design très Jules Verne, proprement incompatible avec la façon dont la bête est censée mener ses attaques (voir la première séquence). D'une laideur repoussante, elle souffre également d'un manque de mise en scène, inexplicable de la part d'un amoureux du film de monstre. Admettons cependant que pour sa première incursion dans les effets numériques, le cinéaste ait été bouffé par une logistique encore balbutiante dans nos contrées. A force de sincérité, il aura quand même réussi à transmettre son idée du cinéma à travers son deuxième long métrage et rien que pour ça, **Le Pacte des Loups** reste le film français le plus important qu'on ait vu débouler depuis un bail...

Stéphane MOÏSSAKIS

1/ La production a décidé de ne pas diffuser de photos de la bête. Pour préserver l'effet de surprise, vraiment ?

LE PACTE DES LOUPS

le chevalier fantastique

SAMUEL LE BIHAN

Le nouveau Bébel, le nouveau Gabin, le nouveau Depardieu... Toute la presse française s'enflamme pour Samuel Le Bihan au point de ne plus trop savoir de quelle manière le cataloguer. Et c'est bien là le problème : peut-on vraiment cataloguer un acteur-star qui débute dans l'univers de Catherine Breillat et éclate au grand jour à travers une poignée de films populaires (VENUS BEAUTÉ, JET SET) ? Qu'importe, c'est bien LE PACTE qu'il vient de signer avec Christophe Gans qui va imposer ce comédien de 35 ans comme l'action-héro le plus populaire de notre beau pays. Ça tombe bien, ça faisait longtemps qu'on en cherchait un bon...

Le Pacte des Loups est un film très visuel. Un pur film de mise en scène. Ça se sentait déjà dans le scénario, ou bien c'est Christophe Gans qui l'a rendu comme ça ?

C'était déjà un film d'aventure. Et c'était évident à 95 % que Christophe allait y injecter tout son délire visuel dans sa mise en scène et dans sa façon de narrer l'histoire. Le connaissant, je savais qu'il y aurait un aspect manga, un côté mystique aussi. Et là, j'étais content parce qu'il a en plus rajouté une dimension poétique, qui existait dans le scénario, mais qui est beaucoup plus forte à l'image, notamment dans toute la dernière partie empreinte de nostalgie et de romantisme. Malgré **Crying Freeman**, ce n'était pas évident chez lui. On le connaît surtout pour son sens esthétique et ses scènes d'action. Il y a eu une bonne adéquation. Le scénario est inspiré d'une histoire vraie, avec une recherche historique qui a été très fouillée. D'ailleurs chaque personnage a existé. Et les dialogues sont bien construits, à la fois pour alimenter le récit, et en même temps créer des situations sur l'histoire d'amour, les antagonismes. La partition était belle. Là-dessus, Christophe a plaqué son univers visuel. Ici, le romantisme est plus occidental que dans **Crying Freeman**. Et j'aime bien le fait que le film soit un lien entre ces deux univers.

Vous n'avez pas eu peur que le mélange des genres puisse rendre le film incohérent ?

Si, bien sûr. On pouvait se demander si ce mélange allait fonctionner, si les personnages et l'histoire allaient rester crédibles. Est-ce qu'on n'était pas parti dans quelque chose de trop...

...exacerbé peut-être ?

Oui, sur la bête, sur tout ça. Et au rendu, je trouve que Christophe orchestre ça de façon très subtile. J'ai aimé, en tant que spectateur, être surpris et être ballotté d'un genre à un autre. Et je pense que tout fonctionne sans qu'on se pose de question. Alors évidemment, il y aura toujours des critiques ou des détracteurs qui ne vont pas aimer. Soit des spécialistes du manga qui vont se sentir trahis, soit les autres qui ne vont pas adhérer à l'aspect super-héros du film. Mais moi, mon plaisir est venu de là. C'est ce qui m'a le plus touché.

Le personnage de Fronsac change du tout au tout pendant le film. Au début, il est très posé, observateur et séducteur. Après il est inquiet puis déboussolé. On a l'impression qu'il sort de son monde. Et dans la dernière partie, il devient carrément barbare, colérique et hyper-violent. Le tournage a duré plus de six mois...

Sept mois. Six et demi pour ma part.

Comment c'était de vivre tout ce temps-là avec toutes ces émotions divergentes ?

Souvent, je me posais la question. Effectivement, le travail le plus délicat, c'est d'arriver à se situer d'une scène à l'autre. Il faut parfois ne pas trop en faire parce qu'on sait que dans la scène d'après, il y a une espèce de conclusion, ou de paroxysme, qu'il faut préserver. Il faut parfois arriver à être effacé, sachant que la violence de

De Fronsac et ses lames jumelles : le chevalier libertin se fâche !

Fronsac doit éclater sans que le spectateur ne la voie arriver. Sur un plateau, les questions se posent au jour le jour. Dans le fond, c'est assez artisanal à chaque fois. C'est un peu incohérent, mais en même temps, je n'étais pas tout seul. Christophe était là pour m'aider à aller dans le sens du film.

En France, il n'y a pas beaucoup de star dans le cinéma d'action. Pour moi, vous êtes la dernière qui nous arrive en date depuis Jean Reno.

Il y en a quand même quelques-unes. Vous voulez dire dans des rôles plus physiques ?

Oui. Je pense notamment à *Total Western* qui est sorti l'année dernière. Avec *Le Pacte des Loups*, ça fait deux films très physiques. *Total Western* n'a pas marché d'ailleurs. Pourquoi selon vous ?

La façon de présenter le film compte beaucoup pour le public. **Total Western** est sorti au mois de juillet avec très peu de pub et quasiment pas de presse, c'est donc dur d'espérer quoi que ce soit. En plus, le film a été renié par *UGC* qui le trouvait trop violent. On ne peut pas taxer **Total Western** de très violent. On peut lui reprocher son mélange de styles, un peu comme pour **Le Pacte des Loups**, mais en moins défini. Alors moi, je me disais que les critiques allaient peut-être taper là-dessus, en se demandant où Rochant voulait en venir, s'il voulait faire un film de genre ou un film social. Mais au pire, ça pouvait être considéré comme de petites erreurs. Je trouve le scénario bon, l'histoire cohérente. Il y a beaucoup d'humour. C'est vrai que le méchant est très méchant et que le gentil est très gentil. Mais bon, on est dans un film de genre qui n'a aucune prétention. Un film qui se veut distrayant et qui veut aussi procurer des sensations physiques au spectateur. Ce qui est le but du film de genre, voire du cinéma tout court. L'acharnement autour du film vient de plusieurs choses : la promo qui a été très mal faite, l'absence de la presse, l'affiche qui est complètement incohérente, qui se veut très film d'action, un peu série B comme on en a vu beaucoup.

C'en est une, pourtant...

Oui, mais à ce moment-là, on aurait dû en parler, prendre la parole vis-à-vis de ça en promo. On aurait dû prévenir les gens que **Total Western** était un film de genre, qui se voulait léger et qu'il ne fallait pas chercher plus loin.

Peut-être que ça ne s'est pas fait parce qu'Eric Rochant représente une idée des auteurs, et que ça aurait choqué qu'il passe d'un bord à l'autre ?

Effectivement, ça aurait mérité une explication de la part du producteur ou d'Eric Rochant. La bande annonce donne une image très active du film alors qu'en réalité, il est plus posé que ça. J'ai entendu dire que les gens avaient été vexés par le côté : «Venez voir, il y a du sang et de l'action, ça va vous plaire». Il y a une façon de vendre les choses. Sur **Le Pacte des Loups**, la promo est très bien faite. La façon dont on apporte le film au spectateur est très intelligente. On lui donne exactement la compréhension du film qu'il doit en avoir. C'est-à-dire qu'on en parle beaucoup, comme pour la bête, mais qu'en même temps on n'en sait rien. C'est vraiment dans le ton du film.

On peut dire que vous êtes le Bruce Willis français, non ? Comme lui, vous passez de l'action à la comédie sans problème...

Mais Bruce Willis est un putain de bon acteur ! C'est le meilleur acteur de sa génération. Il a prouvé qu'il était capable de tenir tête à tout le monde. Il aligne des blockbusters de qualité régulièrement. Je pense notamment aux **Piège de Cristal** qui sont pour moi de véritables petits bijoux. Le premier en tout cas est un chef-d'œuvre. Et après il fait **Sixième Sens**, un film plus axé sur le jeu des comédiens. Non, Bruce Willis est incomparable. Il est en train de faire une carrière hors normes, à la fois grand public et en même temps parsemée de réalisateurs incroyables.

Samuel Le Bihan, un acteur qui redoute pas le défi physique...

Vous aimeriez travailler avec ce type de réalisateurs ?

Il y en a plein oui, mais c'est souvent les histoires qui sont plus fortes que le réalisateur lui-même.

Il y a la manière de la raconter, quand même. *Le Pacte des Loups* réalisé par Rochant, par exemple...

Oui, ça n'aurait pas du tout donné la même chose. Mais Rochant a aussi des domaines où il excelle. Il est extrêmement directif, par exemple. Avec lui, c'est quasiment au regard près. Et c'est bien, parce qu'il vous bouscule, emmène dans des zones que vous ne soupçonniez même pas. Avec Christophe, il y a plus de liberté. Il pousse à ce qu'on le surprenne. Sur ses précédents films, il avait un manque de connaissance par rapport à l'acteur. Il le reconnaît d'ailleurs et c'est pour ça qu'on a répété trois mois avant le tournage. Et je trouvais que c'était vraiment honnête de sa part de vouloir aller à la rencontre des acteurs, de vouloir comprendre comment ils travaillent. D'ailleurs, il a vraiment évolué au cours du tournage, entre le début où il était très peu directif, et la fin où il donnait beaucoup plus de conseils. Et c'était touchant de voir cette évolution. On était en train de trouver une espèce de dialogue à travers l'image et le mouvement. Un dialogue essentiel par rapport à la nature du jeu.

On dit que la direction d'acteur consiste à magnifier l'acteur. Peut-être que lui y parvient mieux au travers de sa caméra...

Exactement. Il vaut mieux parfois ne pas être dirigé plutôt que d'être mal dirigé. Je me suis retrouvé avec des réalisateurs qui vous obligent à faire des choses. Alors vous les faites, mais ça ne marche pas. Dans d'autres cas, les réalisateurs poussent à en faire moins. Mais à force de ne rien montrer, on finit par ne rien dire. Minimiser ne rend pas forcément le jeu plus subtil. Et le spectateur n'y trouve pas toujours son compte. Christophe magnifie les acteurs, il les héroïse. Chaque personnage dans son film est beau et dense. Et je voyais aussi ça comme une direction d'acteur, une preuve qu'il prenait soin de ce qu'on lui donnait. En conclusion, je dirais que c'est une direction mystérieuse mais très efficace.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS
(Transcription : Alexandre NAHON)

LE PACTE DES LOUPS

le noble cause

VINCENT CASSEL

Fils de Jean-Pierre Cassel, Vincent Cassel part étudier la comédie à l'Actor's Institute de New York avant de revenir à Paris, où il intègre la troupe de Jean-Louis Barrault. Après des débuts au théâtre, notamment dans deux pièces de Xavier Durringer, il démarre sa collaboration avec Matthieu Kassovitz avec MÉTISSE, qui sera suivi par LA HAINE et dernièrement LES RIVIÈRES POURPRES. On peut également le voir dans L'APPARTEMENT de Gilles Mimouni, DOBERMANN de Jan Kounen, où il rencontre sa femme Monica Bellucci, LE PLAISIR ET SES PETITS TRACAS de Nicolas Boukhrief, ou encore JEANNE D'ARC de Luc Besson. A 35 ans, il crève l'écran dans LE PACTE DES LOUPS dans le rôle de Jean-François de Morangias, un noble qui cultive une certaine passion pour la chasse.

Tourner dans un film comme *Le Pacte des Loups* représente-t-il quelque chose de nouveau pour vous ?

Indéniablement, oui. Je l'ai déjà vu à deux reprises. La première fois, j'ai trouvé le film très bien, mais j'ai passé la journée suivante angoissé sans trop savoir pourquoi. Là, je viens juste de le revoir, et je comprends maintenant mieux pourquoi je l'aime. Il y a quelque chose de vraiment particulier dans **Le Pacte**. Au début, je pensais qu'il s'agissait d'un film réservé aux enfants. Et en fait, ça n'est pas le cas. C'est un film qui s'adresse à eux, mais aussi à leurs parents, leurs grands-parents. Le spectre est très large. Non pas que ce soit un produit volontairement commercial, mais je crois qu'en utilisant des archétypes et avec son côté fantasmagorique, **Le Pacte** réveille une part d'enfance qu'on a tous en nous. Un loup, déjà, c'est un truc qui fait flipper. C'est un peu comme les histoires terrifiantes qu'on aimait quand on était petit. On redevient vraiment un môme quand on regarde **Le Pacte des Loups**. C'est un film qui s'empare d'une mythologie et s'oriente vers le conte horrifique. En soi, le concept n'a rien de nouveau. Par contre, ce qui est nouveau, tout du moins pour la France, c'est de faire un film de cette envergure. Ces derniers temps, au niveau de la dimension des projets, on gravit des échelons. Et j'en suis ravi.

Surtout qu'il s'agit d'un film de genre...

J'ai un petit problème avec la terminologie «film de genre», parce que dans l'esprit français, c'est devenu péjoratif : ça veut dire que ce n'est pas un film d'auteur. Or **Le Pacte des Loups** est aussi un film d'auteur.

Vous travaillez régulièrement avec de jeunes auteurs, comme Matthieu Kassovitz et Jan Kounen, qui œuvrent aux aussi dans le cinéma de genre...

J'ai pas fait exprès ! Je me souviens d'une réflexion que m'a faite mon père quand j'étais plus jeune. En voyant que je tournais avec Mathieu et d'autres réalisateurs de ma génération, il m'avait lancé : «un de ces jours, il faudra que tu ailles dans la cour des grands». Et je lui avais répondu : «Papa, t'as pas compris : la cour, elle reste, mais les grands, ils passent». Une des raisons qui font que je me sens proche de Christophe Gans, tout comme de Matthieu et Jan, c'est qu'il fait du cinéma en partie pour l'enfant qu'il était. Il y a des choses qui l'ont marqué quand il était môme, et il respecte beaucoup cette partie de lui-même. C'est un truc qui m'a manqué dans le cinéma français. À tort ou à raison, il y avait dans le cinéma français quelque chose qui ne me faisait pas rêver. Après, avec le temps, avec l'éducation, j'ai appris à apprécier des films qui sont pratiquement devenus mes films de chevet. Mais petit, ça me manquait. Et ce sont des choses qui te marquent, puisque c'est ce qui va influencer ta manière de voir le monde par la suite. Ça peut passer au travers de la littérature, mais comme aujourd'hui les gens lisent moins qu'avant, ça passe beaucoup par le cinéma et l'image. À mon avis, le mieux, c'est de faire des films qui marquent l'imaginaire des gens, qui deviennent des références dont ils peuvent se servir dans la vie. Comme ces films m'ont manqué, j'ai été les chercher ailleurs qu'en France. Et voilà que j'ai maintenant accès à ce type de rôle ou de cinéma. C'est un cadeau énorme. Et ça fait même partie de mon identité d'acteur.

Le chasseur manchot participe à une grande battue pour débusquer la bête.

Jean-François De Morangias (Vincent Cassel) : un noble ayant perdu un bras lors d'une chasse en Afrique.

Il y a un débat un peu hypocrite qui resurgit presque tous les ans à l'époque des Césars, avec la «profession» qui se plaint de l'hégémonie du cinéma américain...

Je peux presque dire que je suis anti-César. Finalement, quand on prend les palmarès, on se rappelle de quoi ?

De rien du tout...

Ben ouais, voilà. Des jeunes espoirs nominés ou primés, les 3/4 ont depuis disparu. Les Césars sont dictés par les frustrations d'un métier qui est finalement tout petit, par des gens qui se regardent le nombril, et qui tout à coup votent pour ou contre. C'est quelque chose qui est à mon avis complètement faussé. Donc, l'hégémonie du cinéma américain correspond à un complexe français qui est en train de disparaître. Et ce n'est pas tellement une question de génération. C'est pour ça que je ne veux pas aller m'installer aux États-Unis pour faire des films. Je suis un Gaulois et je le revendique ! J'ai envie de faire des films français, qu'ils s'exportent et qu'ils soient reconnus, qu'ailleurs on puisse dire qu'ici aussi

ont fait des choses bien. Parce qu'il y a des talents chez nous. Mais le système veut que les gens restent un peu complexés. On préfère être un peu chiant, mais profond, rester dans une sorte de flou artistique qui justifie le manque d'imagination. Alors que le but ultime quand on fait du cinéma, c'est de réaliser un film personnel qui soit accessible à tous.

En plus, le succès d'un film comme *Les Rivières Pourpres* et l'engouement autour du *Pacte des Loups* prouvent que le public a envie de voir des films de genre français.

Oui, mais tout le monde ne sait pas le faire. Certains de ces films sont juste nuls. Je ne veux pas citer de titres parce qu'ils ont au moins le mérite d'exister. Déjà, il y a une énorme différence entre vouloir faire ce genre de film et avoir le courage de ses ambitions. Surtout quand toute la production est sur le dos du réalisateur à lui dire que ça ne sert à rien de faire ce joli mouvement de caméra, qu'en la plaçant à un endroit précis sans la bouger, ça ne changera pas le nombre d'entrées. C'est une remarque qu'on entend souvent sur les plateaux. Certains producteurs pensent que ça ne sert à rien d'en faire trop. Mais ce n'est pas en faire trop, c'est le choix du réalisateur ! Ce qui manque parfois, c'est peut-être le respect du film, de ceux qui le font et de ceux qui le verront.

Comment vous êtes-vous retrouvé au générique du *Pacte des Loups* ?

J'ai commencé par refuser **Le Pacte** à cause de **Dobermann**, où je ne m'étais pas surpris en tant qu'acteur. Dans **Dobermann**, je n'étais pas mis en valeur en tant qu'acteur, mais mis en place en tant qu'icone. Je savais que Christophe était un mec qui avait une esthétique sur laquelle je pouvais parier sans problème. Mais la faiblesse de **Crying Freeman** résidait justement dans les personnages, et ça me rappelait **Dobermann**. Christophe m'a expliqué qu'il en était conscient, qu'il s'agissait de son premier film et qu'il n'avait eu que quatre semaines pour le tourner. Il n'avait tout bonnement pas pris le temps de travailler avec les acteurs, et il s'était concentré sur l'esthétique. Moi je ne voulais pas me retrouver à nouveau dans une situation douloureuse en tant qu'acteur. J'ai donc refusé la mort dans l'âme. Monica, elle, était dans le film. Et j'avais franchement les boules ! À chaque fois que je l'entendais parler du film, c'est-à-dire presque tout le temps, c'était horrible. Je n'ai jamais regretté d'avoir refusé un film, mais là, c'était dur. Je résistais en me disant qu'il fallait que je reste fidèle à mon sentiment premier. Je pensais que si je m'embarquais sur **Le Pacte**, je finirais par mal le vivre. En plus, je n'avais pas eu le temps de m'entretenir longuement avec Christophe car je travaillais déjà sur **Les Rivières Pourpres**. Et puis un jour, Monica me dit que je devrais relire le scénario, auquel des modifications avaient été apportées. Tout à coup, Morangias prenait une toute autre épaisseur. Je vois le rôle, mortel ! Franchement, en cinq minutes, j'avais passé huit coups de fil ! Heureusement, Christophe n'avait pas encore signé avec un autre acteur. J'ai immédiatement pris rendez-vous avec lui et je lui ai dit : «Ecoute, j'ai complètement déconné. Ce rôle, c'est moi. Il faut absolument que je fasse le film». J'ai pratiquement déserté le tournage des **Rivières Pourpres**. Je me suis même mis hors-la-loi par rapport à la production, qui ne voulait plus me laisser partir. Mais je m'en foutais. Il fallait que je tourne au moins deux ou trois scènes dans **Le Pacte des Loups**, comme ça, ils ne pouvaient plus me remplacer !

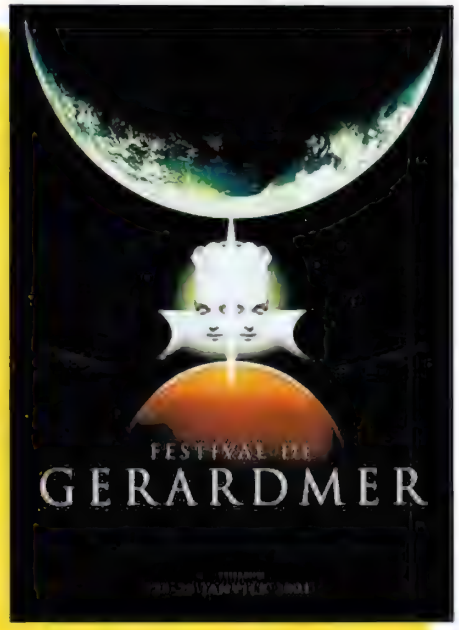
Comment situez-vous Christophe Gans par rapport aux autres réalisateurs français avec lesquels vous avez travaillé ?

Pour moi, Christophe, c'est le chaînon manquant du cinéma français. C'est le mec qui a le potentiel de rabibocher le cinéma de genre avec les critiques de gauche. Il a quelque chose de fondamentalement esthétique, mais avec une telle culture du cinéma qu'il surprend finalement les spectateurs rejetant d'habitude ce genre de films. En revanche, il a du mal à communiquer avec les êtres humains. La matière vivante, c'est le seul truc qui peut lui claquer entre les doigts sur un plateau. Il est tellement ancré dans son univers de cinéma, de jeu vidéo... Personnellement, j'ai eu l'impression de devoir brusquer les choses pour communiquer avec lui. Nous avons eu un moment très dur, qui n'était pas prévu, mais un concours de circonstances nous en a fait arriver là. Je n'ai en fait compris que plus tard ce qui s'était passé. De mon point de vue : j'arrive sur le plateau et il ne dit rien. Nous devions tourner avec Emilie Dequenne une scène difficile, longue, où le jeu se devait d'être vraiment intense. Et il ne nous parlait pas, il restait figé derrière son moniteur à attendre qu'on y aille. Je ne le sentais pas, et j'avais besoin qu'il soit là. Alors j'ai commencé à dire du mal de lui à voix haute avec des personnes de l'équipe, qu'il n'était qu'un technicien ne s'intéressant à rien à part l'esthétisme. Or il a besoin d'être aimé par ses acteurs, je m'en suis rendu compte, car il a du respect pour eux. Il est donc venu vers moi. C'était la panique. Comme il fallait que je sois dans cet état pour la scène, je continuais à lui rentrer dans le lard. J'en n'avais rien à foutre. «De toute façon, on ne comprend jamais où il fout sa caméra. Il va encore me filmer de dos, ce con !». Nous avons eu une petite discussion, tout s'est arrangé, et depuis, les rapports sont géniaux. Aujourd'hui, c'est un mec avec qui je repartirais sur n'importe quel film les yeux fermés, parce que je sais que j'ai trouvé le biais pour communiquer avec lui.

Vincent Cassel, aussi convaincant en noble du XVIIIème siècle qu'en caïllera des banlieues

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Transcription : **Alexandre NAHON**)

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS



*Du 24 au 28 janvier prochain se tiendra la huitième édition de Fantastic'arts, unique et dernier festival de cinéma fantastique en France. Après Avoriaz (récupéré par Daniel Toscan Du Plantier pour devenir une manifestation orientée films d'auteurs français et disparaître aussitôt), les festivités se déroulent désormais dans les Vosges, à Gérardmer. Pendant cinq jours, les restaurants et les pistes de ski de la ville sont investis de stars et le public se rue dans les salles de projection. Certainement confortés par le succès en salles des deux derniers Grand Prix (**Cube** et **Hypnose** ont tous les deux frôlé le million d'entrées), les organisateurs du Public Système ont inclus dans la programmation 2001 les derniers films de deux auteurs incontournables du genre. Sont ainsi à l'honneur George Romero (**La Nuit des Morts-vivants**) à l'occasion de l'existentiel **Bruiser** qui fait la clôture, et Sam Raimi (**Evil Dead**) dont le thriller surnaturel **The Gift** est en compétition.*

*Cette année encore, l'accent est mis sur la diversité des films sélectionnés. Que ça soit l'allemand **Seven Days to Live**, le franco-belge **Thomas est Amoureux**, le canadien **Ginger Snaps** ou le néo-zélandais **The Irrefutable Truth About Demons**, tous ont un point de vue différent sur le genre. Sans oublier le cinéma asiatique, qui avec ses sept représentants, se retrouve à égalité avec les films américains. Quant à **L'Exorciste - Version Intégrale**, contenant les onze minutes coupées à l'époque par William Friedkin, il risque déjà de créer l'événement dès le premier jour (1). Une très bonne cuvée donc, à laquelle les fans de fantastique ne manqueront pas de goûter sur les écrans dans les mois qui viennent...*

Damien GRANGER

*(1) **L'Exorciste - Version Intégrale** sortant en salles le 14 mars prochain, nous y reviendrons dans le prochain numéro.*

COMPÉTITION

THE GIFT (USA - page 34)

GINGER SNAPS (Canada - page 36)

INSOMNIES (USA - page 37)

SEVEN DAYS TO LIVE (Allemagne - page 37)

TALES OF THE UNUSUAL (Japon - page 35)

TERROR TRACT (USA - page 37)

THOMAS EST AMOUREUX (Belgique / France - page 35)

SÉANCES SPÉCIALES

AUDITION (Japon - page 39)

MEMENTO MORI (Corée du Sud - page 39)

AVANT-PREMIÈRES

BRUISER (USA - page 36) Film de clôture

CHERRY FALLS (USA - page 39)

LES MORSURES DE L'AUBE (France - page 33)

NUIT RING

RING (Japon - page 38)

RING 2 (Japon - page 38)

RING 0 (Japon - page 38)

NUIT TRASH

THE IRREFUTABLE TRUTH ABOUT DEMONS (Nouvelle-Zélande - page 33)

THE CONVENT (USA - page 34)

VERSUS (Japon - page 35)

COMPÉTITION VIDÉO

BEYOND (Danemark, Ake Sandgreen)

ECLOSION (USA, Ellory Elkayem)

JASON ET LES ARGONAUTES (USA, Don Chaffey)

ROBOCOP 2001 (USA, Julian Grant)

JURY CINÉMA

Roland Joffé (Président) - Juliette Lewis - Mathilda May - Frederic Bezian - Alain Chamfort - Ticky Holgado - Jean-Pierre Kalfon - Serge Lama - Marc Levy - Bill Pullman - Frederik Tristan

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

LES MORSURES DE L'AUBE

Film français fantastique réalisé par Antoine de Caunes, une ex-star du petit écran et de l'impertinence (union suffisamment rare pour être saluée), LES MORSURES DE L'AUBE ne manque pas d'attraits pour attiser la curiosité. Libre adaptation du roman éponyme de Tonino Benacquista, la bande délite l'univers des nuits parisiennes en plusieurs tableaux sauvages, et pas forcément suaves.

Antoine (Guillaume Canet), un jeune parasite noctambule, a subi de nombreux revers de fortune. Pour cette raison, il a cessé de se battre dans le jeu social, mais il continue de respecter les règles de la mascarade parisienne. Dandy sagement décadent au charme raphaélique, il va rapidement outrepasser les droits échus à son médiocre rang. Convaincu de crime de lèse-majesté pour avoir invoqué le nom du mystérieux Jordan (Gilbert Melki) comme garantie afin de perpétrer ses forfaits de pique-assiette en toute impunité, il est mêlé à une histoire dont il ne saisit pas l'envergure. Dès lors, pour payer sa dette (à laquelle s'ajoute une prime d'un million de francs), on le contraint à retrouver la trace de son ami imaginaire et celle de sa sœur, la vénéneuse Violaine (Asia Argento). Mais le couple perverti demeure insaisissable. Et à mesure que la situation s'éclaircit, l'horizon d'Antoine s'assombrit car, au-delà des intrigues respirant un violent parfum d'inceste et de meurtre, il se révèle que les amants maudits appartiennent à une très ancienne fratrie de prédateurs.

© C. CABROL

Violaine (Asia Argento) et Antoine : une romance sur fond de canines aiguisées.

Variation sur le thème du vampire new-age, **Les Morsures de l'Aube** intéressera forcément les rôlistes (gâtés ces derniers temps), les mystiques et dans une moindre mesure les fétichistes, car ils y discerneront d'intéressantes sources d'inspiration. Pour les autres, signalons que l'ambiance du roman original est en grande partie résumée dans le nom de son héroïne, Violaine (viol, haine). Thriller gothique et branché auquel Antoine de Caunes apporte son humour décalé, **Les Morsures de l'Aube** revendique également un esprit dilettante, les protagonistes du film et du volume refusant la notion même de responsabilité ainsi que tout lien social. D'autre part, la bande se transforme aussi en kaléidoscope, le monde de la nuit abritant un vertigineux univers de ténèbres. Canevas simple mais riche, espérons que la transcription du livre de Benacquista sur grand écran aura permis à De Caunes d'illustrer en images sa passion sincère pour les polars. Et comme il s'agit d'un premier film, souhaitons que derrière le brillant de la vitrine, il y ait autre chose que l'ombre et le vide.

Bertrand ROUGIER

THE IRREFUTABLE TRUTH ABOUT DEMONS

Un film d'horreur schizophrène en provenance de Nouvelle-Zélande, et sous la double influence des plus grands écrivains du surnaturel et des tubercules hallucinogènes !

Des films fantastiques, le cinéma néo-zélandais en produit régulièrement. Derniers exemples : une poignée de Peter Jackson, un **The Ugly** très perturbant... Et **The Irrefutable Truth about Demons**, les premiers pas dans le long métrage d'un amoureux du genre, passionné de fictions en image, mais aussi de littérature. Lecteur vorace, Glenn Standring dévore Lovecraft, Stephen King, Edgar Allan Poe et même Gabriel Garcia Marquez. Fort de la connaissance des écrivains les plus illustres du surnaturel et de la fréquentation assidue des salles obscures, le jeune homme ne reste pas passif très longtemps. Du fantastique, il veut en produire lui aussi. D'abord en torchant le court métrage **Lenny Minute One** présenté en compétition au Festival de Cannes. Puis avec **The Irrefutable Truth about Demons**. C'est en promenant son chien dans la campagne derrière la maison familiale de Wellington que quelques-unes des idées les plus marquantes du projet s'imposent à lui. Mais la chlorophylle et les battements de queue du plus fidèle ami de l'homme, ça ne suffit pas à stimuler l'imaginaire. «*Une bonne part de l'inspiration dans l'écriture du scénario vient d'expériences vécues à l'Université de Dunedin. Là, avec un ami, je me suis essayé aux champignons hallucinogènes. Nous en avons tellement avalé que, parfois, nous avions l'impression d'avoir grillé nos cellules grises pour trois bons mois. L'effet était terrible*». Standring se défend toutefois de donner non-stop dans la défonce. «*Je me suis arrêté à temps. Cette drogue aurait très bien pu me conduire à la folie. Elle vous donne une idée précise de ce que peut être la schizophrénie, vous plonge dans une perception radicalement différente du monde*».

Et c'est justement cette perception du monde qui bouleverse l'existence de Harry Ballard, un universitaire spécialisé dans l'étude des religions et des cultes. Encore peiné par la mort de son frère, Harry est victime d'un kidnapping. Qui sont ses ravisseurs ? Après s'être évadé, il se rend à l'évidence : ce sont les membres d'une secte adorant Satan, un groupuscule de fanatiques azimutés menés par un chauve à barbichette répondant au nom de Le Valliant. Le Valliant et ses suppôts s'acharnent contre lui, éliminant au passage un ami étudiant, puis sa copine. Aux abois, Harry bénéficie toutefois de l'aide d'une jeune femme, Benny, combinaison de Nina Hagen et d'une sorcière. Plutôt inquiétante la Benny : elle soutient mordicus que des démons et créatures infernales rôdent dans les parages. Evidemment, le rationnel Harry n'y croit pas. Au début du moins... «*Ce récit répond à la logique des certains cauchemars*» continue Glenn Strandring. «*Imaginez que, dans un rêve, vous tuiez quelqu'un. Imaginez aussi qu'à votre réveil, vous vous aperceviez que vous avez réellement tué quelqu'un. Vous sentez-vous vraiment coupable ? Quelles sont les implications morales de ce crime ? Ce sont les thèmes que je traite, entre autres, dans* ***The Irrefutable Truth about Demons***». Souvenir d'un méchant trip aux champignons hallucinogènes ?

Cyrille GIRAUD

Le méchant Le Valliant et l'un de ses hommes de main : z'ont fumé ou quoi ?

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

THE GIFT

Annie Wilson (Cate Blanchett) : des dons de voyance qui lui attirent des ennuis...

A chaque nouveau film, le spectaculaire changement de ton et de style du réalisateur Sam Raimi prend du sens. Celui que l'on avait pris l'habitude de considérer comme un pur inventeur de formes, une sorte de guitariste virtuose aux solos percutants, dévoile peu à peu sa véritable nature en même temps qu'il nous éclaire sur ses films passés. UN PLAN SIMPLE nous en disait déjà long sur ses rapports avec la renommée, la concurrence avec ses «frères» (les Coen) ou bien même sa femme. THE GIFT, derrière ses atours de simple whodunit baigné de voyance, est tout aussi éloquent.

Depuis la mort de son mari, qu'elle avait su prévoir mais pas prévenir, Annie Wilson (Cate Blanchett) fait profiter ceux qui le veulent bien de ses dons de voyance. Ses clients : tous ceux à qui la petite ville de Brixton a imposé tacitement le silence, telle cette femme battue (Hilary Swank) ou ce garagiste détruit par un père incestueux (Giovanni Ribisi). Le jour où disparaît Jessica King (Katie Holmes), une jeune fille gâtée et passablement nymphomane, Annie parvient à convaincre un shérif sceptique de fouiller un marais où s'avère reposer le corps de Jessica. Déjà perçue comme une sorcière, elle devient alors la cible de multiples soupçons.

Le script, que l'on doit une nouvelle fois après **Un Plan Simple** à Billy Bob Thornton, aurait pu aisément verser dans le post-**Sixième Sens**, comme le souhaitait *Paramount*. Mais Raimi ne cherche pas à mettre à plat les mécanismes d'un genre donné. S'il s'amuse à cumuler les fausses pistes (notamment au travers de son découpage), il relègue vite l'enquête à l'arrière-plan, préférant s'attarder sur des rapports humains délicatement évoqués par son scénariste. Sa caméra faussement discrète use d'effets de style aussi percutants qu'ils sont quasiment invisibles. Très vite, et c'est là le point le plus surprenant, sa vision des rapports sociaux nous fait plonger dans le cauchemar, bien au-delà de son intrigue. En effet, chacun des personnages de **The Gift**, sans la moindre exception, nous apparaît prisonnier d'une infinie solitude. Le film a beau être lent, presque silencieux, c'est un véritable concert de cris étouffés, de détresse cachée, que nous traversons, stupéfaits par tant de violence contenue (voir à ce titre le visage exceptionnellement expressif de Cate Blanchett qui ne cesse de nous interpeller). Il faudra noter aussi l'incroyable composition de Keanu Reeves, en mari cogneur, pas épargné lui non plus par l'infinie détresse. Son «entrevue» avec l'un des fils d'Annie le voit se métamorphoser en ogre, l'espace de quelques mots, aidé il est vrai par des cadrages dont la simplicité et l'efficacité tiennent du génie. Le monde, tel que le perçoit Raimi, est un enfer de dangers, de secrets, de non-dits et de trahisons. Impossible de ne pas penser au cinéaste, derrière les yeux de ce gosse terrorisé. Hélas, ainsi happés par cette oppressante proposition, on en vient très vite à se désintéresser de l'intrigue elle-même. Il faut pourtant bien conclure l'enquête, sur une note forcément médiocre au regard de ce qui a précédé, et Raimi s'y emploie, n'y croyant pas plus que nous. La véritable histoire de **The Gift** est ailleurs. Elle ne tient pas sur un simple synopsis. Et l'on découvre que son auteur nous l'a déjà contée dès le premier **Evil Dead** : il n'y a qu'à travers le sommeil ou la mort que les âmes se parlent enfin. Ça fait froid dans le dos.

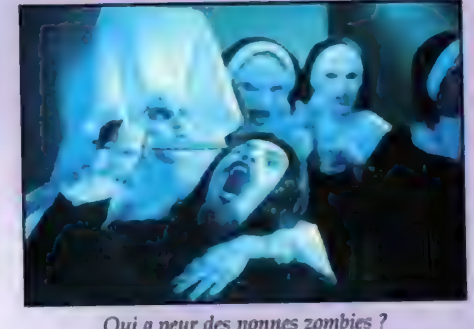
Rafik DJOUMI

THE CONVENT

Quand un fou furieux de films d'horreur qui aurait volontiers troqué son biberon contre la version intégrale de RE-ANIMATOR se met à faire du cinéma, ça donne THE CONVENT, une série B déjantée, très colorée et joyeusement gore où les superstars sont des nonnes revenues de l'au-delà.

Une bande de potes décident d'aller passer la nuit au calme (c'est-à-dire pour fumer des joints et se bécoter) dans un couvent abandonné qui a mauvaise réputation. Pour cause, 40 ans plus tôt, la jeune Catherine a mis le feu au bâtiment, ne laissant aucun survivant derrière elle. Pas très discret, le groupe se fait remarquer par une patrouille de police qui les chasse, à l'exception de la gothique Mo, qui s'est cachée. En explorant les lieux, elle rencontre des satanistes aristocrates qui la sacrifient au nom de Satan. Lorsque ses amis reviennent la chercher, ils retrouvent Mo dans un sale état, entourée de nonnes zombifiées qui crient famine... *«L'idée de **The Convent** est née de mon expérience dans l'enseignement catholique. Douze ans d'oppression pendant lesquels j'ai reçu une éducation très stricte par des professeurs en soutane. Il fallait que je prenne ma revanche ! J'ai donc trouvé hilarant le concept de nonnes dégénérées qui se font dégommer au fusil à pompe par une de leurs anciennes pensionnaires. Le résultat est à mon avis un mélange détonnant d'humour débridé et de scènes gore cartoonesques. **The Convent** est une version moderne des films d'horreur d'exploitation des années 70»* déclare le réalisateur Mike Mendez, un militant de la génération **Evil Dead** qui n'en est pas à son premier essai. Son précédent film, **Serial Killers (Desperate Hours** rencontre **Massacre à la Tronçonneuse** et **Le Sous-Sol de la Peur**), affichait déjà ouvertement son amour pour le fantastique saignant et la série B qui déconne à fond les manettes, ainsi que son aversion pour les grosses machines hollywoodiennes familiales du style **Sauvez Willy**.

Avec **The Convent**, Mike Mendez s'amuse comme un petit fou et optimise au mieux les quelques dollars qu'il a en poche pour réaliser le film d'horreur le plus hystérique depuis Braindead, à la fois drôle et vulgaire, et tout aussi généreux en hémoglobine. Une tête qui vole par-ci, un bras qui tombe à terre par-là et une fellation douloureuse constituent le menu de cette grosse farce dont la principale originalité réside dans la touche personnelle apportée aux zombies. Pas de morts-vivants livides à la George Romero dans **The Convent**, mais des ghoules dont le visage est bariolé de couleurs fluorescentes, du bleu, du rose, du vert, qui tranchent avec l'obscurité ambiante et déteignent sur l'ensemble du casting. Un casting composé d'illustres inconnus auxquels viennent se greffer le rappeur Coolio et Adrienne Barbeau, ex-épouse de John Carpenter célèbre dans les années 80 pour avoir joué dans **Fog**, **New York 1997** et **Creepshow**. *«J'ai toujours adoré Adrienne Barbeau, qui est à mes yeux la véritable star du cinéma fantastique, plus encore que Jamie Lee Curtis et Sigourney Weaver. Même si nous avions eu les moyens de nous offrir une actrice plus connue, je me serais battu auprès des producteurs pour l'imposer. Elle a un charisme incroyable, presque masculin»*. Pas étonnant qu'il lui offre le rôle de Catherine, une macho woman qui fume tranquillement le cigare tout en zigouillant les nonnes démoniaques depuis sa grosse Harley.



Qui a peur des nonnes zombies ?

Damien GRANGER

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

VERSUS

Un Reservoir Dogs à la japonaise, avec zombies et kung-fu en prime !

La nouvelle mode du cinéma japonais serait de balancer le maximum d'idées branques en un minimum de temps. Sur le modèle de l'illustre Takashi Miike (DEAD OR ALIVE, THE AUDITION), le jeunot Ryuhei Kitamura livre une pelloche dérangée du nom de VERSUS. Versus quoi au juste ? Versus des zombies qui font du kung-fu et qui gunfightent sévère !

On ne sait qu'une chose à propos de lui, c'est que le prisonnier KSC2-303 n'a pas de nom. Avec l'aide de quelques-uns de ses camarades de cellule, KSC2-303 parvient à s'échapper de prison et doit retrouver un groupe de personnes inconnues qui s'occuperont de sa protection et l'amèneront à un endroit précis. L'affaire prend une tournure malheureuse lorsque l'un des hommes présents au rendez vous n'est autre que le sbire du mystérieux criminel que l'on nomme Leader. Tombé dans un piège, le prisonnier KSC2-303 se retrouve à nouveau captif, en compagnie d'une énigmatique jeune fille qu'il est persuadé d'avoir déjà rencontrée. Alors que la tension grimpe dans l'attente de la venue de Leader, KSC2-303 parvient à neutraliser l'un des ses bourreaux et prend la jeune fille sous son aile pour s'échapper dans les profondeurs de la forêt. Une forêt pas aussi paisible qu'elle en a l'air. Et pour cause, le bourreau éliminé par KSC2-303 revient à la vie et s'attaque à ses anciens complices. C'est au plus profond de la forêt que le combat ultime sera livré et que les plus grands mystères seront révélés...

Versus est le quatrième film du jeune Ryuhei Kitamura. Sur un scénario on ne peut plus linéaire, le réalisateur étale son amour du cinéma de genre le plus total. **Versus** est ainsi bourré à craquer de gunfights ravageurs, de kung-fu câblé, de combats de sabre et de zombies crades et dégénérés. Toutes ces bonnes raisons pour lesquelles les frères Lumière ont inventé le cinématographe en 1895 ! Formé à l'école de la débrouille, Kitamura a atteint son statut dans la profession en réalisant **Down to Hell** en 1995 avec une équipe de six personnes et un budget de 3.000 dollars ! Sa «production value» fortement prononcée lui a alors permis de s'attaquer à son premier film professionnel, **Heat After Dark**, en 1998. A noter que la promotion de Versus dans son pays d'origine tourne autour d'un procédé qui a été mis en place sur le tournage du film et qui se nomme, tenez vous bien, «Non-Stop Freefall Ultra-Violence Action Entertainment». Alléchant, non ?

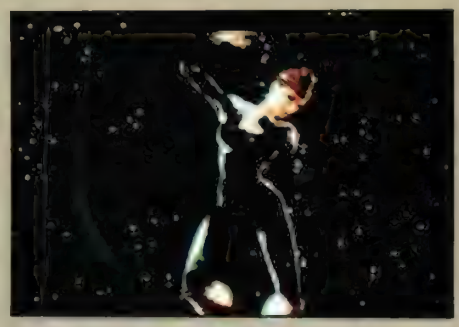
Stéphane MOÏSSAKIS

THOMAS EST AMOUREUX

Un film de science-fiction belge, ça ne court pas les rues... N'allez cependant pas croire que THOMAS EST AMOUREUX comporte son lot de batailles dans l'espace, d'aliens en pagaille et de mythologies revisitées. Le réalisateur Pierre-Paul Renders vise plutôt du coté de la fable à caractère humain. Avec une touche de poésie, peut-être ?

Thomas est un jeune homme de 32 ans qui souffre d'agoraphobie, un mal qui le pousse à rester cloîtré chez lui. Cela fait quelques années maintenant qu'il ne communique plus avec les gens qu'à travers l'écran de son ordinateur. La Globale, une société d'assurance s'occupe de son bien-être et de son existence bien rangée. Mais Thomas ne supporte plus la solitude dans laquelle il s'est enfermé. Clara, sa partenaire virtuelle, ne le satisfait plus. Pour le sortir de son marasme, son psy l'inscrit de force dans un club de rencontre informatique. Sur l'écran défilent alors des femmes en chair et en os avec qui Thomas ne veut pourtant pas communiquer. Mais petit à petit, il se produit un phénomène incroyable : Thomas commence à voir sa vie perturbée par des sentiments qu'il n'a jamais ressentis auparavant. Serait-il tombé amoureux ?

Pour son premier film, Pierre-Paul Renders ne choisit pas la facilité. Intégralement réalisé en caméra subjective (on ne voit donc jamais le Thomas du titre), **Thomas est Amoureux** propose au spectateur un échantillon des rencontres informatiques que le personnage principal fait tout au long du métrage. D'après le réalisateur, il ne faut cependant pas voir son film comme une comédie d'anticipation : «*L'action ne se situe pas dans vingt ans, mais dans une sorte d'actualité décalée, un univers parallèle que j'ai créé avec mes collaborateurs en mélangeant les époques passées avec des modes d'aujourd'hui, mais qui ne se prétend pas «futuristiquement crédible». J'ai préféré situer ce décalage dans des domaines signifiants pour moi, plutôt que dans l'invention d'accessoires gadgets et de décors techno-futuristes*». De cette manière, Pierre-Paul Renders se concentre donc sur la fable pour donner un aspect humain à son film. Cousin belge du **Peut-être** de Cédric Klapish, qui utilisait l'argument de la science-fiction dans le but de parler de l'être humain, **Thomas est Amoureux** comporte aussi dix minutes en images de synthèse recréant une scène de cybersex très chaude. Comme le définit le réalisateur lui-même: «*Thomas est Amoureux est vraiment un Objet Visuel Non Identifiable*». Un OVNI quoi !



Du sexe virtuel avec Clara au «true love» avec Eva (Aylin Yay) : le parcours d'un agoraphobe.

Stéphane MOÏSSAKIS

TALES OF THE UNUSUAL

Masayuki Ochiai, Masayuki Suzuki, Mamoru Hoshi et Hisao Ogura... Quatre réalisateurs pour un seul long métrage. Mais ce n'est pas possible ! Et bien si, puisque Tales of the Unusual est un film à sketches dérivé d'une émission de télé japonaise.

La base de **Tales of the Unusual** provient d'une émission télé très populaire au Japon depuis le début des années 90. Cette émission, diffusée par la chaîne *Fuji TV*, présente trois courts métrages d'un quart-d'heure chacun. Aujourd'hui, le cinéma s'approprie le concept de la télévision et le décline au travers d'un film à sketches, forme plutôt rare ses derniers temps pour être saluée. Le film, homonyme à la série, propose quatre segments d'une durée moyenne de trente minutes chacun. Le lien entre ces quatre sketches est abordé de manière très simple. Quelques voyageurs arrivent à destination dans une gare routière et ne peuvent rentrer chez eux à cause d'une pluie torrentielle. Déboule alors un mystérieux petit bonhomme qui, pour passer le temps, leur raconte quatre histoires différentes.

La première se nomme **One Snowy Night** et raconte l'histoire de cinq rescapés d'un accident d'avion en pleine montagne qui décident de se réfugier dans un chalet pour échapper à une tempête de neige dévastatrice. Une fois à l'abri, chacun prend un tour de garde pendant que les autres se reposent, mais de mystérieux événements commencent à perturber leur apparente tranquillité. Seraient-ils tous victimes d'un spectre ? De ce segment purement horrifique, le spectateur passe à une autre histoire, plus légère et très maligne. **Samuraï Cellular** se situe au Japon du XVIIème siècle et nous conte l'étrange histoire d'un samouraï légendaire du nom de Chushingura. Chushingura tombe sur un étrange objet qui n'appartient pas à son époque, un téléphone portable ! Alors qu'il répond à la sonnerie, une voix lui ordonne de partir faire la guerre, ce qu'il se refuse de faire, réécrivant ainsi l'histoire au fur et à mesure de la discussion. Le troisième sketch se nomme tout simplement **Chess** et raconte l'histoire d'Akira, un ancien champion d'échecs qui se retrouve mis au défi par un vieux milliardaire lors d'une partie se jouant à l'échelle humaine. Toutes les pièces doivent donc s'entre-tuer pour parvenir à la victoire. Composé comme un thriller aux multiples rebondissements, Chess laisse ensuite la place à **The Marriage Simulator**, l'histoire d'un couple qui, avant de s'engager maritalement, décide de vivre en simulé quelques passages de leur vie à deux. Une idée bien barrée pour un dernier segment émouvant et chaleureux.

***Samuraï Cellular** : l'avenir du Japon tient à un coup de fil !*

Stéphane MOÏSSAKIS

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

BRUISER

Henry Creedlow (Jason Flemyng) : un homme qui perd littéralement la face avant de se venger.

Le retour d'un grand du cinéma fantastique. Au terme de sept années de silence et d'inactivité apparente, il revient donc. «Il», c'est George Romero, mythique réalisateur de LA NUIT DES MORTS-VIVANTS et ZOMBIE.

On ne peut pas dire que George Romero soit le cinéaste du fantastique le plus prolifique des Etats-Unis. Surtout connu pour la trilogie d'outre-tombe amorcée par **La Nuit des Morts-vivants** en 1968, il tourne effectivement peu. Entre **Deux Yeux Maléfiques** (co-réalisé par Dario Argento) et **La Part des Ténèbres**, il s'écoule trois ans. Entre **La Part des Ténèbres** et **Bruiser**, sept ans passent. George Romero serait-il un gros flemmard ? Plutôt que se compromettre, il préfère en fait ne pas tourner. Par exemple cette **Momie** d'*Universal* reprise par le très docile Stephen Sommers. Absent des plateaux, le cinéaste s'occupe néanmoins. Il réalise notamment un spot publicitaire plein de cadavres ambulants pour le jeu vidéo *Resident Evil*, il monte sur la scène de Pittsburgh une adaptation nouvelle du «Hamlet» de Shakespeare avec Tom Savini, le responsable des effets spéciaux de la plupart de ses derniers films, dans le rôle du Prince du Danemark... En clair, George Romero ne reste pas à buller en attendant qu'un producteur lui donne les coudées franches, ce qui serait se nourrir d'illusions et perdre un temps précieux. Son temps, l'artiste le perd parfois sur des projets qui n'évoluent guère au-delà d'un script. Ce sont **Black Mariah**, **Before I Wake up**, **Unholy Fire**... Un sort que ne connaît pas **Bruiser**, le film du grand retour de l'un des réalisateurs essentiels du fantastique. Si **Bruiser** voit justement le jour, c'est essentiellement parce que le réalisateur ne s'adresse pas aux décideurs hollywoodiens très méfiants à l'égard de ses idées un peu radicales et surtout contestataires. George Romero frappe cette fois à la porte du *Studio Canal Plus*, société française auprès de laquelle il bénéficie toujours du prestige de l'auteur brimé dans son propre pays.

Fidèle à lui-même, à la violente satire sociale déjà au centre de la trilogie des **Morts-vivants**, George Romero aborde dans **Bruiser** le thème de la révolte contre l'aliénation. Celle de Henry Creedlow (Jason Flemyng), cadre dans une importante agence de publicité. Du genre à se fondre dans le décor, Henry Creedlow la met systématiquement en veilleuse, suit le règlement. Pas question de faire des vagues. Tout change le jour où, un matin, il se réveille avec un nouveau visage. Comme un masque tout lisse collé à la peau. Dès lors, il prend sa revanche sur sa femme qui le trompe avec son patron (Peter Stormare), un type odieux capable de se débraguetter devant ses employés. Il la tue. Totalement anonyme, Creedlow se plaît de plus en plus dans sa deuxième peau. Il s'y épanouit même, réglant par la même occasion quelques vieux comptes et se découvrant même les velléités d'un vengeur masqué dans la grande tradition du Fantôme de l'Opéra. Une référence au fantastique gothique pour un film cependant moderne, contemporain, politiquement très engagé à gauche. Du George Romero pur jus en somme, mais nettement moins porté sur le gore qu'il ne le fut à une époque. A contrario, **Bruiser** est un film sobre dont la violence naît des frustrations de son héros. Par exemple quand celui-ci, en pensées, boxe la femme qui le bouscule pour entrer avant lui dans un train de banlieue !

Cyrille GIRAUD

GINGER SNAPS

Une belle histoire d'amour et de don de soi entre deux jeunes sœurs, dont l'une se transforme progressivement en louve-garou après avoir été mordue par un mystérieux animal. Coup de cœur !

«Autant oublier tout de suite les règles d'Hollywood» fait remarquer un des protagonistes de **Ginger Snaps**. Pas de problème. A ce moment du film, nous savons déjà qu'on les a bien oubliées, ces règles. Car s'il a fait ses armes sur la série télé plutôt lisse des *Xena*, le réalisateur John Fawcett n'est pas passé au long métrage par simple plan de carrière. Cet homme a un projet. Avec **Ginger Snaps**, il réalise non pas un, mais deux exploits. Premièrement : il honore un des sous-genres les plus mal desservis par le cinéma fantastique, en l'occurrence le film de loup-garou (vous en connaissez beaucoup, des bons films de lycanthrope ?). Deuxièmement : après des années de sevrage à la comédie légère et au néo-slasher, il nous donne à voir des adolescents qui ne semblent pas tout droit sortis d'un plateau de télé. Et ce double-exploit, il l'accomplit au travers du destin des sœurs Fitzgerald, la jeune Brigitte (Emily Perkins) et l'aînée Ginger (Katharine Isabelle). Telles des cousines canadiennes des «Créatures Célestes» de Peter Jackson, elles sont intelligentes, imaginatives, unies par un amour sans ambiguïté et totalement fascinées par la mort. Leurs vœux macabres sont hélas exaucés un soir de pleine lune, lorsque Ginger se fait mordre par un étrange animal. Dès lors, consciente de la progressive transformation de sa sœur, c'est dans le silence et la honte que Brigitte se donnera corps et âme pour tenter de la sauver.

Ainsi, s'il n'hésite pas à appuyer volontairement l'analogie à la transformation adolescente (Ginger met tous ses problèmes sur le compte de ses règles), le film de Fawcett nous implique admirablement par sa véritable humanité. Du stade de foot aux couloirs d'école, des party branchées aux pétards fumés en douce, tous les clichés du film ado nord-américain sont là, mais ils sont juste transfigurés par une exceptionnelle véracité, donnant la part belle à des prestations de comédiens parfois bluffantes. Même le personnage de la mère hypocondriaque (Mimi Rogers, avec 150 ans de plus !) se révélera un cliché entièrement trompeur. Versant sans hypocrisie dans le sanglant, mais conscient des limites de ses effets spéciaux, le réalisateur nous offre également quelques beaux effets de suggestion par le découpage qu'on croyait morts avec l'avènement du tout numérique. Mais le plus beau, dans tout cela, c'est de réaliser à quel point l'élément irrationnel du loup-garou apparaît comme une nécessité pour traiter avec justesse ces enjeux humains. Par ce simple fait, John Fawcett s'attire notre plus humble respect : il sait parfaitement POURQUOI il a fait un film fantastique !

Ginger (Katherine Isabelle) : les tourments de l'adolescence à son paroxysme...

Rafik DJOUMI

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

INSOMNIES

A force de ne pas dormir, Ed Saxon (Jeff Daniels) cauchemarde éveillé...

Un homme perd la trace de sa femme et il n'en faut pas plus pour qu'il bascule dans l'insomnie, puis dans la folie. Le jeune Michael Walker livre ici un film de terreur psychologique qui se présente aussi comme une métaphore sur la vie de couple. Une manière de prétendre qu'on ne peut pas vivre sans son âme sœur ?

Le pitch d'**Insomnies** de Michael Walker est particulièrement intriguant. Jugez plutôt : Ed Saxon (Jeff Daniels) est un professeur de littérature dans une petite ville de province qui possède quelques recueils de nouvelles à son actif. Le soir où sa femme Eve ne rentre pas, ce qui n'est pas son genre vous le savez bien, Ed commence à se poser des questions. Il appelle d'abord la meilleure amie de sa femme, puis l'hôpital du coin, sans résultat. La police vient plus tard l'informer qu'une voiture a été retrouvée et que sa passagère est portée disparue. Plus les jours passent et plus Ed perd les pédales en restant cloîtré dans sa maison. En y faisant une fouille pour son enquête, l'inspecteur Derm (Gil Bellows) découvre le journal intime d'Eve. Ignorant jusqu'à son existence, Ed apprend que sa femme entretenait une relation extra-conjugale (c'est bien son genre alors !), ce qui provoque un pas de plus dans sa folie mentale. D'ailleurs, au fur et à mesure qu'il cherche le sommeil, sa maison commence à ressembler à un endroit bizarre et malsain où d'étranges événements surviennent. Tout cela se passe-t-il vraiment dans sa tête ?

Ce point de départ germe dans l'inconscient de Michael Walker lorsqu'il y a quelques années de cela, le jeune réalisateur (c'est son premier film) attend sa petite amie qui tarde à rentrer et remarque que ses voisins se disputent très violemment : «*Tard cette nuit-là, je les entendais se jeter des choses, se hurler dessus. Le silence de la nuit et mon insomnie mêlés aux disputes des voisins créa une atmosphère étrange. Cette atmosphère m'inspira* ***Insomnies***». Partant sur le principe de faire un film de fantômes, le réalisateur abandonne vite l'idée en décidant de ne jamais montrer la femme de Ed : «*En cours d'écriture, j'ai réalisé que j'y gagnerais en efficacité. En montrant juste des traces de Eve, j'ai pensé que c'était une façon bien plus réaliste de hanter cette maison qui reflétait leur relation : claustrophobe, étriquée et détériorée*». Pour symboliser toute la folie de Ed, Michael Walker se tourne vers le grand Jeff Daniels, qu'il aura sûrement remarqué, comme nous tous, en benêt pétomane dans **Dumb and Dumber**. Un moyen comme un autre de jouer sur les ambiances sonores peut-être ? Plus sérieusement, avec **Insomnies**, le réalisateur tente de marcher sur les traces du grand Hitchcock. Ce qui n'est pas une mauvaise référence, non ?

Stéphane MOÏSSAKIS

SEVEN DAYS TO LIVE

Un nouveau cas de maison hantée dans un genre qui n'en manquait pourtant pas. Mais, de nationalité allemande, le film sait alterner clichés et petites trouvailles heureuses de façon à échapper à l'impression de déjà-vu tant redoutée...

Impossible pour Martin et Ellen Shaw d'oublier la mort tragique de leur fils (Eddie Cooper).

Comment, sur un thème aussi réchauffé que celui de la maison hantée, faire encore du neuf ? S'il n'a pas la prétention de révolutionner le genre, **SevenDays to Live** espère au moins l'illustrer en y apportant quelques idées originales, faute de changer les meubles de la cave au grenier. Pourtant, dès son prologue, le film s'amorce de manière très convenue. En 1976, des policiers découvrent dans une bâtisse isolée le cadavre d'une femme. Cause de la mort : la noyade. Prostré dans un coin, son mari ne révélera jamais la clef du mystère. Vingt-trois ans plus tard, la maison, passablement délabrée, trouve enfin acquéreur. Les époux Shaw espèrent remettre leur ménage à flot après la disparition de leur fils, étouffé par une guêpe. Pas évident du tout de surmonter le drame, surtout que la maison paraît se révolter contre leur présence. Tandis que Martin rame à relancer sa carrière d'écrivain en entamant l'écriture d'un nouveau roman, Ellen reçoit d'étranges messages. Chaque jour, un chiffre lui apparaît, le premier, un 7, sur le miroir embué de la salle de bain, le second, un 6, sur un panneau de signalisation routière... Un décompte infernal qui indique au couple le nombre de jours qu'il leur reste à vivre. De plus en plus tendu, bientôt agressif, Martin prend sa femme pour une folle. Décidée à ne pas sombrer dans l'hystérie, celle-ci mène son enquête et, dans un hôpital psychiatrique, retrouve le survivant de la précédente tragédie. L'homme passe aux aveux...

Shining, **Amityville**, **Poltergeist**, **La Maison du Diable**... **Seven Days to Live** ne fait pas mystère de ses inspirateurs. Il en cite certains ouvertement. Le réalisateur Sébastian Niemann explique : «*Le film est également réalisé sur le modèle des classiques des années 70. Notamment sur* ***Ne vous Retournez pas****, un récit qui repose avant tout sur la relation entre deux personnages*». Et, ce que le cinéaste oublie de signaler, sur le traumatisme profond de la mort d'un enfant, comme **Seven Days to Live**. 31 ans au moment du tournage, Sebastian Niemann affiche déjà une solide expérience de la fiction, surtout à la télévision allemande pour laquelle il signe quelques téléfilms, avant d'entreprendre la mise en chantier de son premier long métrage pour le cinéma. Avec la complicité du scénariste Dirk Ahner, il s'inspire ici des histoires effrayantes racontées dans le Nord de l'Allemagne. Essentiellement le sort réservé aux condamnés à mort au Moyen-Age : ceux-ci étaient jetés vivants dans des marécages particulièrement boueux. Sur des faits réels se construit ainsi la légende des noyés revenus hanter les rives du lieu de leur mort. Pour vendre leur idée à une maison de production, Sebastian Niemann et Dirk Ahner usent d'un savant stratagème. Ils jettent un véritable hameçon aux patrons de la société berlinoise *Senator Film Produktion*. En mars 1999, ils leur envoient de manière anonyme des messages. Le premier : «encore sept jours». Un décompte semblable à celui du film. Et d'autres brèves missives suivent. L'une dans une bouteille, l'autre sur un fax sans expéditeur... Tous les employés gambergent pour trouver la solution à l'énigme. En vain. La réponse tombe le septième jour, sous forme d'un exemplaire du scénario de **Seven Days to Live**. En ménageant habilement le suspense dans leur initiative, Niemann et Ahner ont par la même occasion vendu leur projet. Il ne faut pas plus d'une semaine aux producteurs afin de monter le premier film allemand de maison hantée. Allemand mais très international par son générique en réalité. Tourné en anglais, **Seven Days to Live** mobilise une comédienne américaine (Amanda Plummer remarquée dans **Pulp Fiction** et **Fisher King**), un partenaire britannique (Sean Pertwee dans un nouveau film fantastique après **La Malédiction de la Momie** et **Event Horizon**), la société californienne d'effets spéciaux numériques *Dreamscape* dirigée par deux vétérans d'**Independence Day**... En clair, tout pour que le projet ait l'air plus hamburger-coca que choucroute-bière. Objectif atteint.

Cyrille GIRAUD

TERROR TRACT

Les films à sketches se font rares dans le fantastique. D'autant plus agréable est donc l'apparition de TERROR TRACT, un exemple très réussi d'horreur immobilière...

Le premier sketch : un mari gênant (Fredric Lane) dont on ne se débarrasse pas comme ça...

Le cinéma fantastique est traversé par de gigantesques courants, chaque courant constituant un genre à l'intérieur du genre. Certains films, la majorité, naviguent sur une seule eau pour ne jamais changer de cap. Pas **Terror Tract**, croisement entre le film à sketches et le film de maison hantée. Pour que les liens entre les trois récits du film n'apparaissent pas trop artificiels, **Terror Tract** part d'une idée aussi simple qu'efficace. Un agent immobilier présente trois résidences à un couple. D'abord courtois devant le refus des acheteurs potentiels avant d'afficher de l'impatience, puis de la fébrilité, cet agent trop honnête ne manque jamais de raconter à ses clients le passé pour le moins tragique des lieux. Un passé plutôt dissuasif quand il s'agit d'acquérir une maison, même à un tarif très avantageux. Dans la première, un drame de l'adultère tourne à la pantalonnade macabre avec cadavre du mari revanchard jeté au fond d'un lac. Dans la deuxième, un bon père de famille disjoncte le jour où sa gamine de sept ans s'entiche d'un petit singe, un certain Bobo aussi increvable et belliqueux que le Terminator. La dernière confronte une psychanalyste à un jeune homme qu'elle soupçonne d'être à un serial killer...

Terror Tract, ce n'est pas seulement trois récits à chute, quelques séquences de liaison, mais également un prologue très Darwin, et surtout un épilogue très marquant dans le domaine de l'horreur apocalyptique. «*A dire vrai, pour notre premier long métrage et un budget aussi réduit, nous n'avons pas choisi la facilité*» intervient Lance W. Dreesen, réalisateur et coproducteur du film avec son complice Clint Hutchison. «*On nous avait prévenus que tourner avec des animaux et des enfants engendrerait déjà de gros problèmes, mais que prévoir en plus des effets spéciaux, des cascades, des explosions, des séquences nocturnes et une scène sous l'eau serait du suicide. En fait,* ***Terror Tract*** *intègre tout ça*». Un authentique défi à relever pour un projet dont la durée de tournage ne devait pas dépasser 35 jours. Deux metteurs en scène, ce n'est par conséquent pas un de trop. «*Cela nous a pris un an pour trouver le budget. Un an à écumer nos carnets d'adresses, à appeler des amis et des parents lointains pour leur demander s'ils n'avaient pas, par hasard, 50.000 dollars en banque qu'il désiraient investir dans un film !*». Sur les traces du Sam Raimi d'**Evil Dead** et des frères Coen de **Blood Simple**, adeptes de la même tragédie de financement à leurs débuts, le tandem se montre convaincant. Aussi convaincant à moissonner les dollars qu'à piloter un film à la fois classique et original dans sa forme. Deux lascars à suivre donc.

Cyrille GIRAUD

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

RING

la trilogie de l'horreur

En moins d'une année, RING est devenue la franchise cinématographique la plus rentable du Sud-Est asiatique. Projeté dans de nombreux festivals occidentaux, l'opus initial suscita des critiques enthousiastes, dithyrambiques, mais presque toujours accompagnées d'un commentaire sardonique expliquant le talent nippon pour transformer le plagiat en œuvre d'art. Si la valeur du film de Hideo Nakata explose comme une évidence aux yeux des spectateurs, en revanche, sa filiation avec les néo-slasher américains doit sérieusement être révisée. Premier indice : contrairement à leurs avatars yankees, RING, RING 2 et RING 0 - BIRTHDAY invoquent de vraies peurs, car ces bandes sont des réminiscences des terreurs fantastiques, littéraires et cinéphiles d'autrefois.

*Reiko (Nanako Matsushima), une journaliste enquêtant sur une mystérieuse K7 vidéo (**Ring**).*

*Epouvantée, Reiko découvre un terrible secret au fond du puits (**Ring 2**).*

*Yamamura Sadako (Yukie Nakama), une jeune femme au destin tragique (**Ring 0 - Birthday**)*

En 1991, lorsque Kôji Suzuki écrit «Ring» pour rendre hommage à Edgar Allan Poe et Stephen King, il ne se doute pas du destin exceptionnel auquel est promis son œuvre. Camarades de chambrée à l'université, Kiyoshi Kurosawa (**Cure**, **Charisma**) et Hiroshi Takahashi (futur scénariste de tous les **Ring**, films comme série TV) fomentent dès 1995 un court métrage de trente minutes dont l'ambiance rappelle celle du livre de Suzuki. La même année est publié «Rasen», le second volet de cette trilogie horrifique. Les chiffres de vente annoncés par l'éditeur et la notoriété des deux volumes auprès du lectorat des 15-25 ans, convainquent alors un studio de télévision du potentiel commercial du concept. En 1996, bien avant la notoriété de Scream et de ses clones, le serial envahit les petites lucarnes de tous les foyers d'étudiants nippons. La réalisation du show échoit au publiciste Chisui Takigawa, qui ranime une antique légende urbaine et ressuscite une vieille gloire : Hiroyuki Sanada. Impérissable interprète d'Ayato dans ***San Ku Kaï***, il se glisse parfaitement pour **Ring** dans la peau d'un mathématicien visant à déchiffrer les arcanes mystiques grâce à des équations scientifiques. Ensuite, plébiscitée au gré des rediffusions, des épisodes spéciaux et des montages illégaux fabriqués en Corée et à Hong Kong, la série s'impose sur grand écran. 1998 est l'année du sacre, la première adaptation officielle du livre de Suzuki étant projetée sur la toile en même temps qu'est distribuée en librairie la troisième partie de son roman, «Loop». Hiroshi Takahashi en profite pour imposer son ami, Hideo Nakata, au poste de réalisateur en montrant aux producteurs **The Ghost Actress** (1996). En effet, le second long métrage de Nakata ressemble énormément à la fable rédigée par Suzuki. Logique car, si à l'époque il ne connaissait pas le livre, Nakata était déjà très fan de la série scénarisée par son pote Hiroshi. Consécutivement au succès de **Ring**, une suite est commandée à Nakata pour la fin de l'année (**Ring 2** sort en 1998). Relié par tous les cinéastes branchés en Asie, Wong Kar Waï et Kitano exceptés, le phénomène «**Ring**» prend alors des proportions gigantesques. Trois millions de romans sont vendus et, avant même la sortie du troisième volet, **Ring 0 - Birthday**, la franchise est soldée à Hollywood...

Reprenant les grandes lignes du conte de Suzuki, **Ring** raconte l'histoire d'une cassette vidéo maudite. Une fois visionnée, elle scelle le destin du public, qui décède dans d'atroces souffrances une semaine après la réception d'un macabre appel téléphonique. Suite à plusieurs morts inexpliquées, la journaliste Reiko Asakawa flaire le scoop et décide de mener l'enquête. Animée par une malsaine curiosité, elle réussit à dénicher la fameuse vidéo et, bien sûr, la regarde. Pire, son enfant, à peine âgé de six ans, la voit également. Dès lors, avec son ex-époux, un mathématicien parapsychologue, elle essaie désespérément de résoudre l'énigme posée par la terrifiante Sadako, l'esprit maléfique qui hante la bande magnétique.

Contre toute attente, **Ring 2** n'est pas l'exacte translation de «Rasen», mais un script original de Takahashi (en fait, «Rasen» sert de canevas pour la seconde saison de la série TV). Yoichi, le jeune fils de Reiko a sombré dans un autisme radical, et il a développé des pouvoirs insolites. De nouveau confronté à la malédiction de Sadako, le bambin sert de fer de lance dans un ultime duel opposant le monde des morts à celui des vivants.
Ring et **Ring 2** avaient comme objet de révéler les secrets de la série TV. **Ring 0 - Birthday** (réalisé par Norio Tsuruta) est donc logiquement une préquelle visant à élucider le mystère posé par les films. Il y a trente ans, une adolescente nommée Yamamura Sadako aspirait à devenir actrice, et à vivre passionnément tous les amours de sa vie. Finalement, victime d'une étrange ligue entre la fatalité et les velléités castratrices d'une société terroriste, la jeune fille fut condamnée à mourir, murée vivante au fond d'un puits.

Films d'horreur psychologiques, intelligents, dotés d'une lenteur poétique enivrante, la trilogie **Ring** renoue avec la tradition primitive du cinéma fantastique. Exit les adolescents prépubères et friqués ne pensant qu'à baiser. Ici, pas d'humour, ni de mise en abîme, et encore moins de cynisme écœurant cuisiné à la sauce américaine. Les personnages vivent courageusement la médiocrité de leur quotidien oppressant. Comme ils sont mâtures, leurs terreurs sont tangibles et leurs traumas crédibles. **Ring** est un film célébrant une notion totalement basique de la frayeur, sans volonté de la mettre en scène d'une manière folklorique ou délirante. L'impalpable y est «montré» de sorte que l'anxiété puisse s'immiscer à l'intérieur de chaque pixel. Complément nécessaire de son aîné, **Ring 2** développe avec malice les thématiques du premier opus : faux-semblants, trahisons, communauté de l'image empoisonnée et peur de la manipulation psychique. Quant à lui, **Ring 0 - Birthday** se démarque en insistant sur les dimensions sociales, morales, éthiques et politiques de la saga. Le charme hypnotique des **Ring** tient à leur maestria pour manier l'abstraction et les angoisses urbaines, universelles et bien réelles. Dénué d'artifices, mais pas de symboles, les Ring prouvent, à l'instar des monuments de l'horreur classique (**Opération Peur**, **Psychose**, **Shining**), que les pires épouvantes sont tapies en nous. Il suffit de savoir les chercher. Diablement efficace.

Bertrand ROUGIER

GERARDMER 2001 FANTASTIC'ARTS

AUDITION

Un casting dont le but non avoué est de trouver l'épouse parfaite.

Miike Takashi est en train de se bâtir une réputation de cinéaste culte. La preuve avec AUDITION, romance apocalyptique où, à la recherche de la femme parfaite, un quadra veuf tombe sur un os !

On le présente un peu partout comme le nouveau Shinya Tsukamoto, le réalisateur génialement fou des **Tetsuo** et **Tokyo Fist**. C'est beaucoup exagéré, mais Miike Takashi l'a bien cherché. A 41 ans, cet ancien étudiant ayant appris son boulot auprès de Shohei Imamura, enquille film sur film depuis son passage au long métrage en 1995 avec **Shinjiku Kuroshakai China Mafia War** (déjà tout un programme). Tourner quatre titres dans l'année ne lui fait pas peur, et surtout, plancher sur des sujets qui ne viendraient à l'esprit (sain) de personne semble beaucoup l'amuser. Remarqué en 1999 avec **Dead or Alive**, un polar branque qui se terminait dans un duel évoquant davantage *Dragon Ball Z* que Sam Peckinpah, Miike réalise l'année suivante **Audition**, d'après une nouvelle de Ryu Murakami. Depuis la mort de son épouse, le patron d'une société audiovisuelle n'a plus goût à rien. Quand son fils le pousse à se remarier et qu'un ami producteur propose de lui amener la femme de sa nouvelle vie sur un plateau, le quadra mélancolique cède à la pression. Il choisira sa future promise parmi les centaines de jeunes et jolies femmes venant passer une audition pour le rôle principal une série télé. Mais l'élue angélique s'avérera vite avoir signé un pacte avec le diable...

Pendant plus d'une heure, sur les deux que dure le film, n'allez pas chercher la raison de la présence de **Audition** à Gérardmer. Miike a décidé de prendre son temps pour apprivoiser son public et c'est très bien ainsi, entre scènes de famille brisée, casting à rallonge et discussions avec la belle brune longiligne, une ancienne danseuse qui aimerait faire carrière dans la chanson. Puis, le réalisateur commence à saupoudrer son banal mélo de touches mystérieuses, de flashes-back inquiétants, d'éclairs de violence, au fur et à mesure que le héros enquête sur cette femme trop parfaite pour être honnête. L'ambition du film est simple : il s'agit de passer d'un idéal physique, sentimental, intellectuel et sexuel pour la femme fantasmée, à son exact contraire, une créature cauchemardesque conçue pour punir les hommes. **Audition** reposant en grande partie sur un effet de surprise en forme de dérapage incontrôlé, on n'en dira pas plus, si ce n'est que les âmes sensibles doivent IMPÉRATIVEMENT quitter la salle avant le dernier quart d'heure. On vous a prévenus, faudra pas pleurer après si vous êtes malade !

Vincent GUIGNEBERT

CHERRY FALLS

Des slashers, il en existe déjà plein. Plus qu'il n'en faut même. Alors que tout le monde croyait être débarrassé de ce genre sans cesse ressuscité, CHERRY FALLS fait l'effet d'un caillou dans la mare. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il prend le genre à contre-courant, avec son tueur qui s'en prend uniquement aux ados chastes !

Jeune réalisateur australien tout juste âgé de 30 ans, Geoffrey Wright s'est distingué en 1992 avec son second film, **Romper Stomper**, qui était interprété par Russell Crowe. Mais ce n'est pas la présence au générique de la star de **Gladiator** qui éveille l'intérêt des cinéphiles aux quatre coins du globe, mais plutôt la verve de son auteur, qui filme avec réalisme et brutalité, souvent sans aucune concession, cette histoire de skinheads s'attaquant à la communauté vietnamienne de Melbourne avant de prendre la fuite pour échapper à la justice. Pourtant,

Des étudiants condamnés à perdre leur virginité pour échapper au tueur. Les pauvres...

depuis maintenant presque dix ans, Geoffrey Wright essaye de sortir du ghetto des illustres inconnus dans lequel il est emprisonné, nourrissant le désir d'aller travailler à Hollywood. Après avoir brièvement collaboré à **Supernova**, il trouve chez les indépendants de *Rogue Pictures*, une division d'*October Films*, le projet idéal : le slasher **Cherry Falls**. Un genre sur lequel on n'attendait pas vraiment Geoffrey Wright. «*Cherry Falls n'est pas vraiment un slasher, en tout cas pas dans la lignée de* ***Scream*** *ou même d'****Urban Legend****. Je préfère le décrire comme une comédie très sombre et satirique. Bien sûr, on retrouve dans* ***Cherry Falls*** *plusieurs standards et éléments récurrents du genre, mais c'est pour mieux le prendre à contre-pied. D'habitude, dans les psycho-killers, les adolescents adeptes de la partie de jambes en l'air font de parfaites victimes. Dans* ***Cherry Falls****, c'est tout le contraire qui se produit !*».

Le principe du film de Geoffrey Wright est très amusant : Cherry Falls était une petite ville paisible jusqu'à ce qu'on retrouve les corps de trois étudiants de l'Université George Washington, mystérieusement assassinés. En menant son enquête, le shérif Marken pense avoir trouvé la motivation du tueur lorsqu'il découvre que les trois victimes étaient vierges. Il appelle la population à un rassemblement général pour prendre des mesures de sécurité. Pas besoin d'avoir inventé l'eau chaude pour imaginer la suite : ça va être chaud à Cherry Falls. D'ailleurs, dès le lendemain, tous les jeunes du coin se mettent au boulot pour perdre leur pucelage, à l'exception de Jodi, la fille du shérif, qui ne se laisse pas facilement intimider et compte bien conserver sa virginité... Voilà en effet un slasher peu classique, qui milite pour la libération des moeurs sur fond de grand-guignol ! «*Je crois qu'il y a dans* ***Cherry Falls*** *le premier tueur psychopathe libéral de l'histoire du cinéma. C'est ce qui m'a immédiatement attiré dans ce projet. A mon avis, tous les autres étaient trop conservateurs et les films se prenaient alors souvent au sérieux. Jusque là, les slashers se déclinaient sur la politique rigide de Reagan alors que le nôtre s'inspire plus volontiers de celle de Kennedy*». En voilà un qui doit se retourner dans sa tombe !

DAMIEN GRANGER

MEMENTO MORI

La découverte du journal intime d'une étudiante qui s'est suicidée déclenche une succession d'événements étranges. Encore un film d'horreur pour les adolescents ? Pas vraiment, car ce premier film coréen réalisé par deux jeunes auteurs se veut plus intimiste que démonstratif.

Très discrète, voire totalement absente de la production cinématographique ces dernières années, la Corée met les bouchées double en ce début de millénaire pour rattraper le retard et imposer son indus-

Min-ah (Min-sun Kim), une lycéenne bouleversée par la découverte d'un journal intime.

trie florissante au monde entier : le thriller **Tell me Something**, la comédie satirique **The Foul King**, le slasher **Bloody Beach**, le polar **Nowhere to Hide**, le film de chevalerie **Bichunmoo**... Et **Memento Mori**, un film fantastique qui conjugue une histoire de fantôme à la sauce teenage. Min-ah, jeune étudiante dans une école pour filles, trouve le journal intime de Hyo-Shin en se rendant en cours. Même si elle est victime d'hallucinations lorsqu'elle ouvre le carnet, une succession de coïncidences étranges réveillent sa curiosité et l'engagent à en commencer la lecture. Lesbienne introvertie, Hyo-Shin, humiliée par ses camarades après avoir embrassé sa compagne en public, se suicide. Alors que Min-ah découvre au fil des pages les véritables raisons qui ont poussé Hyo-Shin à commettre cet acte désespéré, plusieurs étudiantes sont la proie d'événements bizarres...

Ecrit par le cancre Kevin Williamson, le scénario de **Memento Mori** aurait sûrement donné dans la comédie légère généreuse en références cinéphiliques. Mais les duettistes Kim Tae-Yong et Min Kyu-Dong, qui se sont rencontrés à l'école de cinéma de Seoul et dont les courts métrages **Pale Blue Dot** et **Seventeen** ont été sélectionnés dans de nombreux festivals, optent pour une approche plus intimiste et concrète de la vie de lycée. «*Nous voulions surtout nous intéresser aux problèmes que peuvent poser le passage de l'adolescence à l'âge adulte chez les filles scolarisées. Et plus particulièrement étudier le comportement d'une jeune Coréenne qui incomprise parce que différente. Afin d'alimenter notre histoire, nous avons côtoyé le milieu étudiant pendant plusieurs semaines, interviewé certains élèves, consulté leurs notes personnelles et même analysé des cas de suicide. Nous en sommes arrivés à la conclusion que le lycée est en fait un environnement sauvage et hostile d'où les plus faibles ressortent moralement détruits. L'élément horrifique s'est ensuite pratiquement imposé de lui-même*». Bénéficiant d'une narration volontairement décousue, où chaque détail anodin finit par avoir son importance, **Memento Mori** marie scènes oniriques et passages sanglants parfois à la limite du glauque. Bref, **Memento Mori** lorgne davantage du côté de **Carrie** et **Virgin Suicides** que de **Mrs. Tingle**.

Damien GRANGER

Terror Firmer : le tournage d'une série Z est perturbé par un mystérieux assassin...

TROMA

L'USINE À Z DE

LLOYD KAUFMAN

Petit, Lloyd Kaufman rêvait d'un monde meilleur. Bon samaritain dans l'âme, il s'était fait voeu d'aider les plus défavorisés. Mais son passage à l'Université de Yale, où il découvre le 7ème art, change irrémédiablement le cours des choses. Après avoir consommé des kilomètres de bobines, goûté aux joies de la vie et acheté une caméra bon marché, Lloyd Kaufman pète les plombs et se met à réaliser des films qui dépassent l'entendement : THE GIRL WHO RETURNED, THE BATTLE OF LOVE'S RETURN, BIG GUS, WHAT'S THE FUSS... Quelques jobs d'assistanat à la production sur les films de son ami John G. Avildsen (JOE, C'EST AUSSI L'AMÉRIQUE, CRY UNCLE et ROCKY), puis sur LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR et NIMITZ, RETOUR VERS L'ENFER continuent de le rassurer quant à sa passion pour le cinéma.

En 1974, il fonde avec son partenaire Michael Herz la société Troma, vouée à la production et à la distribution de films bordéliques et surréalistes à petit budget, et passe pour un fou aux yeux de ses pairs. Leurs premiers films, SQUEEZE PLAY, WAITRESS, STUCK ON YOU !! et THE FIRST TURN-ON, sont des comédies érotique bien grasses destinées aux teenagers. Quelques années plus tard, TOXIC viendra clairement définir la formule Troma qui perdure depuis maintenant plus de 25 ans : de l'action, une bonne dose de comédie, des personnages branques à souhait, un zeste d'érotisme et des effets gore bricolés à l'économie.

Lloyd Kaufman interprète son propre rôle de cinéaste Z dans Terror Firmer.

Suivent ATOMIC COLLEGE, SURF NAZIS MUST DIE, TROMA'S WAR, DEMENTED DEATH FARM MASSACRE, SGT KABUKIMAN, NYMPHOID BARBARIAN IN DINOSAUR HELL, TROMÉO & JULIET, TERROR FIRMER et plus d'une centaine d'autres titres fidèles à l'imagerie décalée de la compagnie. Des films vraiment «autre», produits sans le sou et vendus sur des visuels délirants et des titres à rallonge qui n'ont de sens que pour celui qui en est à l'origine. Parti de rien, avec pour seule ambition de faire exister une forme de cinéma rejetée par le tout Hollywood, Lloyd Kaufman peut aujourd'hui être fier d'être à la tête de l'empire Troma, le plus vieux et le plus anarchiste des studios indépendants !

Pourriez-vous commencer par vous présenter ?

Je m'appelle Lloyd Kaufman. Bienvenue à Tromaville, localisée pour l'occasion au Carlton *(l'entretien a été réalisé en mai 2000 pendant le Festival de Cannes, NDR)*. C'est notre vingt-cinquième année en ces lieux, et je remercie *Mad Movies* d'encourager les jeunes gens à embrasser le véritable esprit du cinéma indépendant. En guise d'introduction, je vais vous expliquer ce qui a motivé mon amour pour le cinéma. Etant jeune, je pensais faire des choses intelligentes dans la vie, comme aider un manchot à peindre une belle toile. Mais le destin en a voulu autrement. Aujourd'hui, je suis plus intéressé par filmer les handicapés plutôt que les aider ! Tout a commencé lorsque j'ai intégré l'Université de Yale. Mon voisin de chambre ne parlait que de cinéma. C'était, semble-t-il, son unique raison de vivre. Il m'a rapidement contaminé et je me suis mis à voir les films de John Ford, Howard Hawks, Renoir, Hitchcock, Lubitsch, bref tous les classiques. J'ai également commencé à lire *Les Cahiers du Cinéma*, vers 1965-66, lorsqu'ils défendaient Samuel Fuller, Frank Borzage, Rossellini et Joseph H. Lewis. On a même monté un ciné-club à Yale, où on présentait leurs œuvres. En gros, je mangeais, je rêvais, je chiais des films ! En quelques semaines, je suis devenu dépendant de cette drogue qu'est la pellicule. J'ai alors aussitôt acheté une Bolex 16mm noir et blanc et j'ai commencé à tourner mes propres histoires. Mais la Bolex ne permet pas d'enregistrer et de synchroniser du son. Alors je me contentais de rajouter des bruitages et de la musique en post-production. Mon premier métrage, **The Girl Who Returned**, était un film muet sur lequel on avait juste rajouté une voix narrative et quelques onomatopées. C'était un très bon exercice de montage, avec beaucoup de plans et aucun dialogue.

Et qu'est-ce qui vous a poussé à créer *Troma* ?

On voulait tout simplement faire des films à petit budget. Les Français m'avaient appris l'importance d'être son propre auteur et je savais que je n'aurais aucune liberté avec les grandes compagnies. Alors on s'est dirigé vers la création d'un studio «anti». Anti-Hollywood, anti-conformiste, anti-élite, anti-télévision, tout à fait indépendant, sans aucun lien avec les majors. On était débarrassé de tous ces syndicats racistes. Nous voulions être seuls et créer une organisation qui puisse entièrement initier ses propres films.

Kevin Costner, Vincent D'Onofrio, Billy Bob Thornton, Samuel L. Jackson... Il y a un certain nombre de nominés à l'Oscar qui sont passés par *Troma*. Est-ce que vous vous considérez comme une sorte de Roger Corman ou de Samuel Z. Arkoff ?

Non pas du tout ! A Yale, j'ai vu les films de Corman et j'ai réalisé qu'ils étaient tous très bon marché. Leurs scénarios étaient intéressants et les acteurs bons. Je parle des propres films de Corman, pas des autres productions *A.I.P.* (American International Pictures, *la société de Samuel Z. Arkoff et James H. Nicholson, pour laquelle travaillait Roger Corman, NDR)*. Corman était la preuve vivante qu'on pouvait très bien réussir aux Etats-Unis en faisant des films à petit budget. Malheureusement, il a arrêté. C'est maintenant un homme d'affaires. De même que mon partenaire Michael Herz, le co-fondateur de *Troma* avec qui j'ai travaillé pendant 25 ans, et qui a aussi arrêté de réaliser des films. C'est dommage. Bon, maintenant, Roger Corman a beaucoup de réussites à son actif, pas Michael Herz. Hollywood respecte un homme comme Corman sans pour autant lui accorder suffisamment de crédit pour ce qu'il a fait. Il n'y a pas une personne connue à Hollywood qui ne soit passée entre ses mains. Au lieu de filer des prix à cette balance d'Elia Kazan, c'est Corman qu'on devrait couronner !

Qu'est-ce qui différencie principalement *Troma* des autres compagnies ?

Il y a deux manières de faire chez nous. Généralement, on donne l'argent, mais on considère que le film appartient totalement à son réalisateur. Donc, soit le cinéaste ■■■

■ ■ ■ a 100% de liberté sur son film, soit il suit totalement nos ordres. Il n'y a pas vraiment de compromis. Notre seul véritable régulateur, c'est le fric. On n'a pas d'argent à claquer. On n'a pas des banques qui nous couvrent, comme le groupe *Time Warner*, qui cumule aujourd'hui quinze milliards de dollars de dette. Quinze milliards ! Si moi je faisais ça, si *Mad Movies* faisait ça, j'ai comme l'impression qu'on ne nous laisserait pas longtemps en liberté ! Mais *Time Warner, Sony, Pathé*, eux peuvent se permettre d'avoir une montagne de dettes. Chez nous, tant que le cinéaste reste dans le budget, il peut faire ce qu'il veut.

En tant que cinéphile, quels sont vos films préférés ?

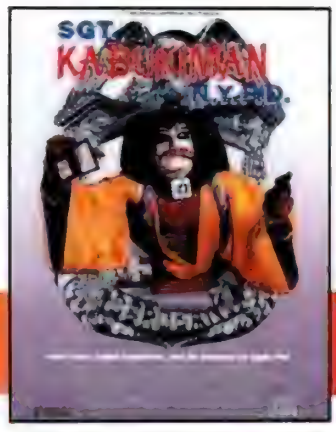
N'importe quel film de Charlie Chaplin, Buster Keaton ou John Ford, et **La Princesse Yang Kwei-Fei** de Kenji Mizoguchi, que j'ai vu il y a vingt ans et qui m'a fait l'effet d'une expérience religieuse. Pendant la projection, mon âme sortait de mon corps. Mais je ne veux pas le revoir, car j'ai peur d'être déçu. C'est un peu comme ces femmes avec qui vous passez une nuit formidable et il vaut mieux en rester là. Seul compte le souvenir.

Vos productions sont occasionnellement citées dans des grosses machines hollywoodiennes. On en voit des affiches dans *Last Action Hero*, des extraits et des flyers dans le *Big Hit* de Kirk Wong...

Je suis flatté. C'est un honneur. Souvent, je ne suis au courant que lorsqu'ils demandent une commission. On m'a dit aussi que John Woo aimait les films *Troma*. L'autre jour, Kevin Smith *(réalisateur de Clercks et Dogma, NDR)* a assisté à la projection de **Terror Firmer**, qu'il adore, et nous avons dîné ensemble. Shinya Tsukamoto nous a aussi félicités, André Bonzel nous avait cités lorsqu'il avait présenté **C'est Arrivé Près de Chez Vous**, et Alex De La Iglesia est un fan... Bien sûr, leurs films sont tous bien meilleurs que les nôtres. Chaque année, il y a un peu plus de reconnaissance pour ce que nous faisons. Si je vis jusqu'à 150 ans, alors je pense que j'aurais droit au respect. Gilles Jacob, le big boss du Festival de Cannes, n'est pas convaincu de mon importance. A une époque, j'envoyais systématiquement les films *Troma* pour la sélection de la Quinzaine des Réalisateurs ou d'Un Certain Regard. Bien sûr, ils n'étaient pas sélectionnés, mais le plus impressionnant, c'est qu'un jour, le bureau de Gilles Jacob m'a carrément demandé d'arrêter d'envoyer mes films !

Quel est le budget moyen d'un film *Troma* ?

Environ 400.000 dollars, mais ça peut être beaucoup moins s'il s'agit d'un film estampillé *Troma* qu'on se contente de distribuer. Nos films coûtent 100 fois moins cher que la plupart des productions hollywoodiennes, qui avoisinent au minimum les 50 millions. D'ailleurs, nos budgets sont encore moins élevés qu'il y a dix ans. Du fait de notre célébrité, beaucoup de gens veulent travailler avec nous et le font pour des sommes dérisoires. Aujourd'hui, les choses sont plus difficiles, car autrefois il y avait beaucoup plus de sociétés indépendantes qui pouvaient se tirer d'affaire. Maintenant, face aux diables de conglomérats, il n'y a plus de place. Ils ont toutes les salles, les circuits de distribution, les journaux, les télés... Bon nombre des boîtes que vous voyez ici ne seront plus là l'année prochaine. Nous sommes le plus ancien studio indépendant au monde, et nous n'en tirons aucune fierté, car ça donne de l'ampleur à la tragédie. En baissant encore plus nos budgets, on peut prendre des risques, comme avec **Terror Firmer**, et on peut garder la tête hors de l'eau. **Toxic** a été tourné en 1984 pour un budget de 500.000 dollars, et avec la dévaluation, **Terror Firmer** a coûté moins cher. Pour la promotion, c'est très simple : on fait beaucoup de bruit. Les fans font un énorme travail sur le net. Quand je me rends à Chicago, par exemple, des fans sont mis au courant simultanément et me contactent dès mon arrivée. Ils apportent même de l'aide financière, contactent les journalistes pour moi... Et il y a l'effet boule de neige. J'ai écrit un livre, mais peu de magasins le commandaient. Quand un très bon cinéma de Chicago a programmé **Troméo et Juliet**, aussitôt les magasins de la ville se sont intéressés au bouquin, on m'invitait sur les chaînes de télé, tout ça grâce aux fans. On ne veut pas que les banques viennent mettre le nez dans nos affaires, et sans elles, trouver ne serait-ce que 400.000 dollars, ce n'est pas si facile. Mais bon, au moins c'est notre argent, on ne paye pas d'intérêts dessus. Si ça marche c'est tout bénéfice, sinon c'est dommage. Mais au moins *Troma* ne sera pas tuée par un film.



Comment définiriez-vous le style de la maison ?

Des critiques français ont fait remarquer que nous étions le studio où les genres étaient le plus allégrement mélangés : science-fiction, horreur, comédie et sexe dans un seul et même film. Roger Corman a fait la même remarque dans un festival au Japon en 1986. Ce qu'il appréciait le plus, c'est qu'on parvienne à glisser de la comédie dans tout ce mélange hétéroclite. La comédie, c'est important. J'adore les films de Robert Bresson mais je ne crois pas pouvoir tourner les mêmes. Je fais trop de bêtises. Il ne se passe jamais longtemps avant que quelqu'un pète dans mes films. Ça me fait tellement rire. Sinon, il y a les films que nous distribuons, qui sont juste frappés du label Troma et qui s'éloignent parfois des critères de la maison, comme **The Nick of Time**, **That's my Baby**, ou même **The Dark Side of Midnight** et **Stuff Stephanie in the Incinerator**, de trop bon goût.

Justement, quelle politique avez-vous par rapport à ces films que vous distribuez ? Il y a une vraie logique cinéphile puisqu'on trouve aussi bien dans le catalogue Troma des films comme *Le Coriace* de Franco Prosperi, *Canicule* d'Yves Boisset, *Le Syndrome de Stendhal* d'Argento, *Shark* de Samuel Fuller...

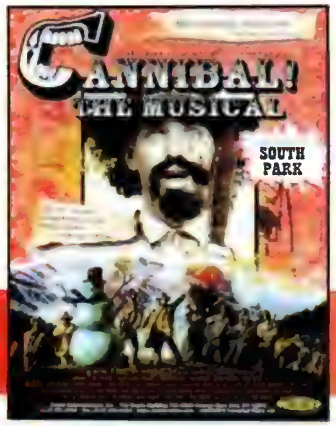
Vous savez, Fuller était un ami. Je l'ai vu peu avant sa mort. Il avait adoré **Troma's War** et je lui avais refilé alors la K7 de **Troméo et Juliet**. Il m'a tout de suite demandé si j'avais osé changé la conclusion de Shakespeare. Il a été le seul à me poser cette question, parce que personne ne se serait jamais imaginé qu'un petit indépendant comme moi puisse s'offrir ce luxe par rapport au texte original. Et lui, ce fut sa première pensée, car s'il avait adapté la pièce lui-même, il aurait fait pareil ! Pour revenir à la question, comme les affaires ne sont pas florissantes, on a décidé de sortir certains des films qui restent dans les caves des studios, qui s'y désintègrent et que le public oublie. Je ne saurais dire si tous ces films sont bons mais ils ont leur importance. Ils témoignent d'une époque.

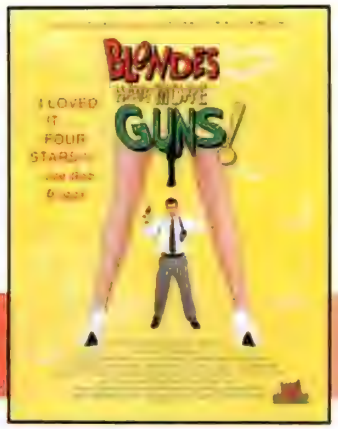
Tout de même. Les choix ne sont pas faits au hasard. On y trouve des films de Sidney Pink comme *Reptilicus* et *Joe Navidad*. Ça ne court pas les rues...

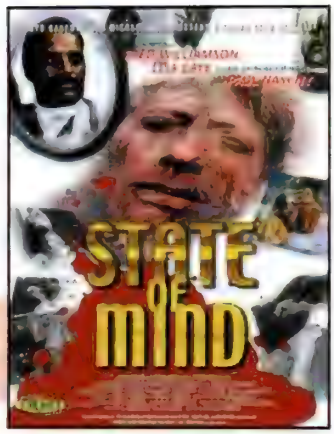
D'un point de vue historique, sociologique et même anthropologique, ce serait terrible de perdre ces films. Sous prétexte qu'ils n'engrangent plus d'argent, personne n'en prend soin. Nous voulons en acheter autant que possible pour qu'un jour, quand on gagnera beaucoup d'argent, on puisse les restaurer, les préserver. Tout le monde s'occupe de David Lean mais personne ne se soucie de Sidney Pink !

Quels sont d'après vous les pires films *Troma* ?

Sans hésitation **Croaked : Frog Monster From Hell**, qui est tout simplement un des pires films jamais tournés, encore plus mauvais que **Plan 9 From Outer Space**. Le réalisateur de **Croaked** a aussi fait **The Capture of Bigfoot**, qui est complètement nul. Ils sont suivis de près par **Nerds**







of a Feather, qui est d'une crétinerie à toute épreuve, **Curse of the Cannibal Confederates**, avec ses zombies confédérés vêtus d'imperméables et **Big Gus, What's The Fuss ?**, qui est définitivement irregardable.

Et les meilleurs ?

Je crois que **Terror Firmer** est mon préféré actuellement. C'est le plus sophistiqué. J'aime beaucoup **Troma's War**, **Troméo et Juliet**. Au niveau des personnages, je suis fier du Toxic Avenger, car comme le dit ma femme, le Toxic, c'est moi ! Le nom du personnage, Melvin, est celui que je donnais à mon autre personnalité étant jeune. Plus tard, j'ai contracté une maladie qui me faisait vomir de la bile verdâtre plusieurs fois par semaine. **Toxic**, c'est un film autobiographique. On vient d'ailleurs de terminer le quatrième, **Citizen Toxie**. Les fans voulaient un combat épique entre Toxic et le Kabukiman. Mais comme ils sont bons tous les deux, on a préféré glisser un univers parallèle avec un bad-Toxic et un bad-Kabukiman, et chaque héros se battra contre le mauvais de l'autre. Le bad-Toxic aura un débouche-toilette à la place du balai.

L'Amérique puritaine vous a à l'œil.

C'est un problème économique. Ça l'a toujours été ! La liste noire, c'était déjà ça. La libre pensée, la libre expression sont menacées par les forces économiques, et elles s'expriment par leur mainmise sur les circuits d'expression. Il ne s'agit pas de couper les films, mais d'empêcher les gens de les voir, par le système de distribution, la classification X, etc. Il y a des gens aux Etats-Unis qui aimeraient voir **Le Syndrome de Stendhal**, mais les salles le refusent. On veut interdire **Dogma** pour ne pas effrayer les abrutis qui traînent à Disneyland, pour ne pas qu'ils se détournent des salles de cinéma, et zapper du même coup toute compétition. Pourtant Kevin Smith est tout à fait bourgeois. Troma peut être subversif, OK, mais pas lui. Ils ne risquent rien. Mais ils le font quand même pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la morale. Sous McCarthy, les 50 blacklistés ont continué à travailler à Hollywood. Les studios trouvaient que leurs contrats étaient trop élevés et cet événement leur a permis d'avoir les artistes à moindres frais, de faire pression même sur ceux dont les noms n'avaient pas été évoqués par la commission de McCarthy. C'est pourquoi Kazan est vraiment le diable. Certains ont dénoncé leurs amis parce qu'ils devaient nourrir leur famille. Leur choix était difficile. Kazan, à cette époque, il était au théâtre. Il n'avait aucun problème. Il avait beaucoup d'argent. *(A ce moment, Lloyd trouve une part de pizza qui traîne sur un plateau dans le couloir)* Regardez ça ! Ça a dû leur coûter au moins 300 balles et ils le jettent, comme ça. *(Il propose la part à des membres de son équipe, qui déclinent poliment)* Le puritanisme est un faux problème. L'influence des chaînes de télévision est bien plus importante. Elles refusent de faire la promotion des films indépendants, et ainsi elles les tuent. **Le Syndrome de Stendhal** est un chef-d'œuvre, mais ni *NBC*, ni *ABC*, ni *CBS* n'y a consacré la moindre seconde. Ils ont quasiment blacklisté le film, ils l'ont censuré par le silence.

Pourtant, vos films s'en prennent clairement à l'Amérique profonde…

Surtout **Mother's Day**, le film de mon frère, Charles Kaufman, sur lequel j'étais associé. Mais le concept de Tromaville, là où se déroule la plupart des histoires, est inspiré des films de Preston Sturges, qui a fait d'excellentes satires avec toujours un bon esprit. Tromaville n'est vraiment pas un concept agressif. Les Américains sont des gens formidables. Ils n'ont pas besoin des élus pour organiser leur vie mais on trouve toujours une de ces teignes pour vouloir régenter leur existence et devenir immensément riche. La grande majorité des Américains ne sont pas très riches mais ils mènent leur vie tant bien que mal. Ça c'est le message de *Troma*. **Terror Firmer** est un film très tendre. C'est un peu la rencontre entre **La Nuit Américaine** et **Henry Portrait of a Serial Killer** orchestrée par Frank Capra. John G. Alvidsen, qui a beaucoup compté pour moi, était un bon ami de Frank Capra. Il m'en a souvent parlé.

Et quel est le public américain de *Troma* ?

Les jeunes, aux alentours de seize ans, que ce soit à la ville ou à la campagne, mais généralement ils ont fait l'Université. Ce sont des jeunes brillants, qui lisent les journaux, utilisent l'ordinateur. Ce ne sont pas des gens affalés devant leur télévision. Notre site internet reçoit environ deux millions de visites par mois.

Avez-vous été tenté de faire des films autre que fantastiques ?

Quand je tourne un film, sur n'importe quel sujet, ça devient un *Troma*. Même quand c'est du Shakespeare ! Si l'on trouve de l'argent pour faire du non-*Troma*, on s'y essaiera avec plaisir. Mais un film comme **Fifty Street Guns**, que nous avons dans notre catalogue, et qui ne bénéficie pas de la présence de Bruce Willis comme tête d'affiche, ça ne se vend pas.

Quels sont vos projets ?

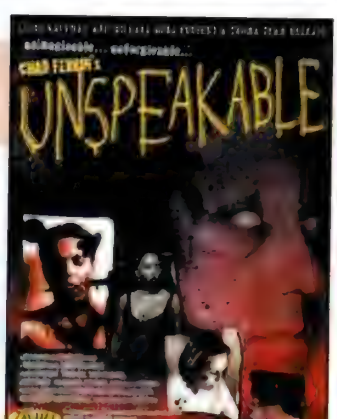
J'ai écrit le scénario de **Schlock and Schlockability**, une suite du **Schlock** de John Landis dans le genre **Sense and Sensibility**. Le script est bon mais il faudrait le tourner en Angleterre. Ça coûte cher.

Le mot de la fin ?

Je voudrais remercier les fans, car ce sont vraiment eux qui font vivre *Troma*. Ce sont des fans qui ont monté le site internet *Troma*, en 1993, alors que les studios ignoraient même ce que c'était. Ce sont les fans qui nous ont aiguillé et renseigné sur le DVD. Ce sont les fans qui organisent les événements aux quatre coins du pays. Et j'en profite pour remercier les fans français, qui ont contribué, avec ceux du monde entier, à faire vivre l'esprit *Troma* depuis plus d'une vingtaine d'années. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver des fans qui ont beaucoup d'argent !

Propos recueillis par
Fathi BEDDIAR et **Rafik DJOUMI**

Trois films *Troma*, **Troméo & Juliet**, **Bloodsucking Freaks** et **Les Grands-Mères Cannibales (Rabid Grannies)** seront diffusés sur *Cinéfaz*, le vendredi 26 janvier à partir de 21 heures à l'occasion d'une soirée spéciale consacrée à la société de Lloyd Kaufman. Suivront, sans date précise, **Surf Nazis Must Die**, **Atomic College**, **Igor and the Lunatics** et **Killer Condom**.



LA FILMO IMPOSSIBLE

Avertissement : cette filmographie recense uniquement les productions Troma ou les films déposés et exclusivement distribués par la société de Lloyd Kaufman. Sont donc exclus les nombreux nanars déjà sortis aux Etats-Unis, mais vendus à l'étranger par Troma (FINAL SHOWDOWN, JURASSIC WOMEN, MERCHANTS OF DEATH...), les œuvres étrangères achetées pour être distribuées sur le territoire américain (CANICULE, LE SYNDROME DE STENDHAL...), ainsi que les films familiaux représentés par 50th Street Films (THE GHOST SHIP, THE BLACK PEARL, VIRGIN BEASTS...), une filiale grand public de Troma.

ADVENTURE OF THE ACTION HUNTERS (1982, Lee Bonner). Entre **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** et **A La Poursuite du Diamant Vert**, un couple parti en croisière se retrouve mêlé à une chasse au trésor et doit en découdre avec des gangsters hargneux. Le réalisateur a depuis signé plusieurs épisodes des séries ***Practice***, ***Homicide*** et ***Profiler***.

THE BABY DOLL MURDERS (1992, Paul Leder). Un serial-killer s'attaque à des jeunes filles sans défense et signe ses meurtres en laissant une poupée sur le lieu du crime. John Saxon interprète ce thriller mou du genou qui vaut surtout pour sa révélation finale.

BACKROAD DINNER (1999, Winston I. Dunlop II). Un road-movie black qui démontre que certaines provinces rurales américaines peuvent être plus dangereuses que les coins les plus malfamés de Harlem.

THE BATTLE OF LOVE'S RETURN (1971, Lloyd Kaufman). Un des premiers films de Lloyd Kaufman, à la fois réalisateur, scénariste, producteur, monteur, compositeur et acteur principal dans le rôle d'un homme ordinaire socialement inadapté.

BEST SHOTS (1990, Doug Lodato). Deux zigotos partent avec l'idée de se faire un max de blé en très peu de temps mais s'y prennent comme des manches. Le réalisateur aussi.

BEWARE ! CHILDREN AT PLAY (1989, Mik Cribben). Dans une petite ville, des enfants lobotomisés se révoltent contre leurs parents. Ces derniers prennent les armes pour se débarrasser de leur progéniture. Un festival d'effets sanglants pour un des films les plus violents et les plus extrêmes distribués par *Troma*.

BIG GUS, WHAT'S THE FUSS (1972, Lloyd Kaufman & Ami Artzi). «*Sans aucun doute le pire film de l'histoire du cinéma*» déclare Lloyd Kaufman à propos de cette comédie. «*Une aberration qui a fait plus de mal au peuple juif que «Mein Kampf» ! Heureusement, le négatif a été perdu*».

Beware ! Children at Play *: sévère punition pour le petit garnement !*

Blondes Have more Guns *: une blonde, des flingues et des nichons (mais pas trop d'humour).*

BLONDES HAVE MORE GUNS (1995, George Merriweather). Un film qui parodie la vague des thrillers érotiques, **Basic Instinct**, **Proposition Indécente** et autres. Joe Bob Briggs, le Pierre Tchernia de la série Z outre-Atlantique, a qualifié le réalisateur de «génie». Mouais...

BLOOD HOOK/idem (1986, James Mallon). Des étudiants partis pêcher vont se retrouver au bout de l'hameçon lorsqu'un tueur psychopathe rentre dans la partie. Une jolie petite réussite par le réalisateur du Pire Contre Attaque.

BLOODSUCKING FREAKS/INCREDIBLE TORTURE SHOW (1978, Joel M. Reed). Un des films les plus improbables jamais tournés ! Dans un décor de théâtre grand-guignol, des jeunes filles se font humilier, torturer et démembrer. Pour amateurs de films obscurs et déviants uniquement.

BUGGED (1996, Ronald K. Armstrong). Une société d'extermination d'insectes essaie d'enrayer une invasion de criquets dans une petite ville, mais les produits utilisés entraînent une mutation chez les bestioles. «*Si Tex Avery avait réalisé un film au croisement d'Aliens et de SOS Fantômes, ça aurait donné ça !*», s'amuse à crier un peu partout Kaufman.

BUTTCRACK (1998, Jim Larsen). Wade est tellement gros qu'il dégoûte la copine de son colocataire, qui décide de le tuer. Il revient à la vie grâce à des pratiques vaudous et se venge. L'arme fatale du défunt qui ne veut pas reposer en paix ? Son imposant derrière ! On vous laisse imaginer la suite...

CANADIAN BALLET (1998, Paul Borghese). Pseudo documentaire sur les strip-clubs du nord des Etats-Unis par un acteur qui s'est illustré dans plusieurs séries Z de Len Anthony (**Fright House**, **Vampires**).

CANNIBAL ! THE MUSICAL (1996, Trey Parker). Une comédie musicale généreuse en hémoglobine qui raconte l'histoire vraie d'Alfred Packer, la seule personne a avoir été jugée et condamnée pour cannibalisme. Par le créateur de la série ***South Park***.

THE CAPTURE OF BIGFOOT (1979, Bill Rebane). Quelques chasseurs sont confrontés à une grosse peluche blanche qui fait rien qu'à tomber dans la neige. Un film involontairement drôle par le réalisateur du déjà très amusant **L'Invasion des Araignées Géantes**.

CHILLERS (1987, Daniel Boyd). Un film à sketches tourné dans des conditions amateurs où les passagers d'un bus s'échangent quelques histoires horrifiques. Complètement raté.

CHOPPER CHICKS IN ZOMBIETOWN (1989, Dan Hoskins). Des bikeuses super machos parcourent les routes à la recherche de mâles en rut et tombent sur une armée de zombies voraces. Un nanar dans la grande tradition des films d'exploitation des années 50. Avec Billy Bob Thornton !

[illegible] (1998, Lawrence Lanoff). Entre **The Crow** et **Black Scorpion**, Carmen Electra incarne une justicière masquée. Une amulette magique lui fournit des super-pouvoirs qu'elle n'utilise pour ainsi dire jamais. Mortellement ennuyeux.

CLASS OF NUKE'EM HIGH/ATOMIC COLLEGE (1986, Richard W. Haines & Samuel Weil). Des étudiants idiots, des nanas sans sous-tif, des punks anarchistes et un monstre issu de déchets radioactifs sont au menu de ce film complètement plouc mais extrêmement jouissif. Un des meilleurs titres du catalogue *Troma*.

Cannibal the Musical *et son anthropophage qui pousse la chansonnette...*

CLASS OF NUKE'EM HIGH 2 : SUBHUMANOID MELTDOWN (1991, Eric Louzil). Les étudiants de Tromaville se joignent aux mutants pour dénoncer les pratiques d'un gouvernement véreux, qui déverse les déchets radio-actifs près de l'Université. Avec un écureuil géant qui urine partout où il passe.

CLASS OF NUKE'EM HIGH 3 : THE GOOD, THE BAD & THE SUBHUMANOID (1994, Eric Louzil). Les étudiants de Tromaville sont de retour, cette fois entourés de Tromettes avec une bouche à la place du nombril et de monstres en caoutchouc hilarants. Le blondinet Brick Bronsky (**Le Grand Tournoi**) tient pas moins de six rôles dans ce joyeux bavel !

CLUB LIFE (1985, Norman Thaddeus Vane). Originaire du New Jersey, Pat est venu chercher succès et prospérité à Hollywood. Une odyssée nocturne le conduit finalement à écumer les bas-fonds de la ville. Avec Tony Curtis, Dee Wallace Stone et Michael Parks.

COMBAT SHOCK / idem (1986, Buddy Giovinazzo). En rentrant du Vietnam, Frankie pensait avoir vu les pires horreurs. Mais elles l'attendaient en fait dans son quartier du East Village, juste sous sa fenêtre, où traînent junkies, voyous et putes bon marché. Une descente aux enfers éprouvante qui se conclut par un «foetus à la poêle».

COMEBACK (2000, William Kelly). Un Jamaïquain vivant dans le Bronx rêve de devenir chanteur de reggae, mais son passé ne cesse de le rattraper et des tueurs implacables sonnent sans arrêt à sa porte.

CROAKED : FROG MONSTER FROM HELL (1975, Bill Rebane). Avec sa mise en scène approximative, Bill Rebane illustre cette histoire de malédiction ancestrale originellement titrée **Rana : The Legend of Shadow Lake**, dans laquelle des acteurs amateurs combattent un monstre mi-homme mi-grenouille loin d'être convaincant.

CRY UNCLE (1970, John G. Avildsen). Une comédie gentiment cochonne où meurtre, chantage et nécrophilie sont au rendez-vous. Par le réalisateur de **Rocky** et **Karaté Kid**, et avec Paul Sorvino.

CURSE OF THE CANNIBAL CONFEDERATES (1982, Tony Malanowski). Pendant la visite touristique d'un champ de bataille, des soldats sudistes zombifiés se vengent des nordistes qui les ont massacrés. Le réalisateur semble faire très peu d'efforts, sauf quand il s'agit de distiller des anachronismes historiques.

THE DARK SIDE OF MIDNIGHT (1984, Wes Olsen). Un détective privé se lance à la poursuite du Creeper, un serial-killer qui fait beaucoup de victimes, et manque d'y rester. Un film très soigné qui n'a donc pas vraiment sa place dans la filmo *Troma*.

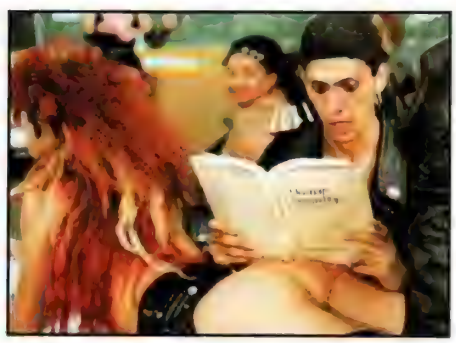
DEAD DUDES IN THE HOUSE (1988, James Riffel). Des fans de rap décident de squatter une maison abandonnée sans se douter qu'elle est hantée par les esprits maléfiques d'une mère possessive et de sa fille. Un hommage au **Mother's Day** de Charles Kaufman, le frère de Lloyd.

DEADLY DAPHNE'S REVENGE (1977, Richard Gardner). Victime d'une agression et confrontée à un système judiciaire crapuleux, une jeune femme décide de se faire justice elle-même. Un film dans la grande tradition (?) du célèbre **I Spit on your Grave**.

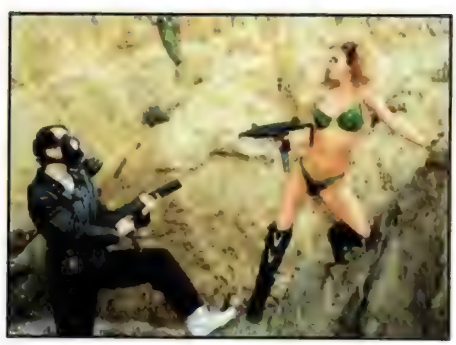
DEATH TO THE PEE WEE SQUAD (1987, Neal Adams). Un film d'espionnage pour la famille où les héros sont deux marmots. Pas très *Troma* dans l'esprit, mais réalisé par Neal Adams, auteur de comics pour *DC* (Deadman, Green Lantern) à l'origine du revival de Batman dans les années 70.

***Dreams Come True** : encore mieux que le somnanbulisme, la projection astrale.*

***Class of Nuke'em High (Atomic College)** : les effets de la radioactivité sur un étudiant...*



***Class of Nuke'em high 2** : quand l'école buissonnière a lieu en classe !*



***Class of Nuke'em high 3** et ses mercenaires en maillot de bain...*

DECAMPITATED / idem (1998, D. Matt Cuningham). Un tueur masqué, traumatisé parce que ses parents l'obligeaient à faire du camping étant enfant, se venge de tous ceux qui osent planter leur tente près de chez lui. Un slasher burlesque qui emprunte quelques éléments à la série des **Sleepaway Camp** et qui ne lésine jamais sur les effets gore, réussis ou pas.

[redacted] (1990, James Bond III). Bill Nunn et Samuel L. Jackson apparaissent dans ce film de vampires classe et ambitieux qui rappelle à plusieurs égards certains titres de gloire de la blaxploitation. La photo est d'Ernest Dickerson, collaborateur régulier de Spike Lee et réalisateur de Que la Chasse Commence.

DEMENTED DEATH FARM MASSACRE (1986, Fred Olen Ray & Donn Davison). Fred Olen Ray rachète les droits du film bouseux inédit **The Shantytown Honeymoon** pour 5.000 dollars, ajoute quelques scènes avec John Carradine en narrateur et revend le tout à *Troma* pour plus du double. Malin...

DIALING FOR DINGBATS (1989, Peter Slodcgyk). Une comédie sur les rencontres amoureuses par téléphone où les quiproquos vont bon train. Si ce film avait été fait aujourd'hui, il se serait sûrement appelé **E-Mailing for Dingbats**, mais bon...

DOG YEARS (1997, Robert Loomis). Le chien est le meilleur ami de l'homme ? Pour le jeune Wally, c'est une certitude. Car lorsque son dalmatien Nietzsche est kidnappé par des trafiquants de drogue en colère, il va tout faire pour retrouver le brave toutou. Un polar déjanté influencé par Tarantino et les premiers Jarmusch.

DRAWING BLOOD (2000, Sergio Lapel). Edmond, jeune artiste, tombe amoureux de Diana, peintre sexy qui dessine des nus. Petit problème : Diana est une adepte de la nature morte. Vampire, elle vide ses modèles de leur sang. Qui va secourir Edmond ? Van Helsing ? Non, une prostituée SDF !

DREAMS COME TRUE (1982, Max Kalmanowicz). Deux jeunes gens se rencontrent dans leurs rêves par la projection astrale et décident de vivre leurs fantasmes les plus fous. Balade en ballon dirigeable, bonne bouffe dans un bistrot parisien (rien de très fun donc) et parties de jambes en l'air sans tabous (ah !) sont au programme.

EAST END HUSTLE (1976, Mark Vitale). Cindy était une pute. Maintenant qu'on lui a mis un gros calibre entre les mains (un magnum bien sûr, vous imaginiez quoi ?), elle se prend pour Bronson et s'en va refroidir ses anciens clients tout en organisant une rébellion contre son mac. Réalisé par un fidèle collaborateur de *Troma*.

ELECTRA LOVE 2000 (1990, Jay Raskin). Une version moderne et arty de la célèbre tragédie d'Eschyle, par le réalisateur de **I Married a Vampire**, avec la playmate de *Playboy* Susie Owens.

ELLIE (1983, Peter Wittman). Au plus profond du Sud des Etats-Unis, Ellie espère venger la mort de son père, assassiné par sa belle-mère, en offrant son corps aux trois fils mongols de cette dernière. Avec Sheila Kennedy (Ellie), Penthouse Pet de décembre 1981 et également à l'affiche de **The First Turn-On** !

EVIL CLUTCH (1988, Andreas Marfori). Un horrible monstre prend la forme d'une superbe femme pour envoûter les villageois et ensuite leur arracher les burnes (véridique !). Un très bon film italien qui renoue avec les classiques du film d'horreur, mais en beaucoup plus gore.

FABIAO (1998, Damion Dietz). «*Un classique du cinéma gay-punk, underground et trash*», dixit *Troma*. T-Cell, le seul rappeur blanc HIV positif, est un raté. Menteuse professionnelle et dernière à un concours de beauté, Destiny Rutt aussi. Ils se rencontrent et partagent quelques aventures. Dans l'esprit de John Waters.

FAT GUY GOES NUTZOID (1986, John Golden). Deux frères se lient d'amitié avec un «gros» taré qui s'échappe d'un asile pour finalement y retourner. Un film 100 % Troma sur la solitude et les laissés-pour-compte, avec évasion en hélicoptère et tout...

FEELIN' UP (1976, David Secter). Si vous aimez la drogue et le sexe (les deux en même temps, c'est encore mieux), alors cette comédie érotique qui met en scène des teenagers groovy avides de soirées mouvementées et leur incursion dans la vie nocturne de new-york est pour vous !

FEMME FONTAINE : KILLER BABE FOR THE CIA (1993, Margot Hope). Le seul film *Troma* à être réalisé par une femme ! Tueuse professionnelle, Drew Fontaine cherche à ■ ■ ■

***Electra Love 2000** : Susie Owens exhibe généreusement ses charmes.*

TROMA, L'USINE À Z

■■■ retrouver son père, kidnappé par, au choix : A) des skinheads psychopathes. B) des lesbiennes nazies. C) des gangsters karatékas. D) des producteurs de films pornos. Mais est-ce bien là l'intérêt ?

FEROCIOUS FEMALE FREEDOM FIGHTERS (1982, Jopi Burnama). Les stars indonésiennes Eva Arnaz et Barry Prima sont au centre de ce film de catch auquel Charles Kaufman a ajouté de nouveaux dialogues et des gags nuls à souhait, histoire de rendre ce nanar encore un peu plus indigeste.

FEROCIOUS FEMALE FREEDOM FIGHTERS 2 (1983, Arizal). Les héros du premier film reviennent pour démanteler un important réseau de prostitution. *«Cette suite était suffisamment mauvaise. Cette fois, on n'y a pas touché !»* déclare Lloyd Kaufman.

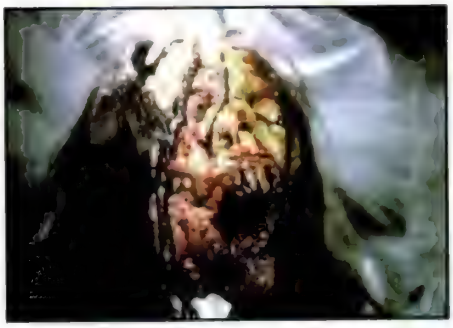
FERTILIZE THE BLASPHEMING BOMBSHELL (1990, Jeff Hathcock). En vue de l'Apocalypse, Satan décide de s'accoupler avec une petite pépée de Brooklyn. Beaucoup de figurants en longue robe noire et de filles à poil pratiquent des danses rituelles autour de l'autel... encore et encore... et ça n'en finit pas !

THE FIRST TURN-ON (1983, Michael Herz & Samuel Weil). Encore une comédie érotique où les jeunes d'une colonie de vacances et leur ravissante monitrice sont coincés dans une grotte et s'échangent des histoires sur leurs premières aventures sexuelles. Le pré-**American Pie**, avec Vincent D'Onofrio !

FORTRESS OF AMERIKKKA (1989, Eric Louzil). Le réalisateur, également coupable de **Lust for Freedom** et des suites d'**Atomic College**, est certainement un fan de **L'Aube Rouge** tant l'idée de base est similaire. Malheureusement, le résultat aussi. Même Charles Band jetterait l'éponge avant la fin !

FROSTBITER : WRATH OF THE WENDIGO (1990, Tom Chaney). Le Wendigo, une créature ancestrale, n'aime pas tellement être dérangé. Quand un groupe de chasseurs vient troubler sa tranquillité, il envoie Frostbiter, un monstre limite risible, pour les punir. Avec Ron Asheton, le guitariste d'Iggy pop.

THE G.I. EXECUTIONER (1975, Joel M. Reed). Un sous-**James Bond** par le réalisateur de **Bloodsucking Freaks**, à propos d'un vétéran du Vietnam chargé de retrouver un scientifique qui construit une arme nucléaire pour la Mafia de Singapour. Franchement, ça vaut le détour !



*Une étudiante victime du maquilleur sadique de **Girls School Screamers**.*

GIRLS SCHOOL SCREAMERS (1984, John P. Finegan). Sept étudiantes s'en vont classer les œuvres d'art d'un millionnaire récemment décédé et vivent la nuit la plus cauchemardesque de leur existence. De l'alcool, de la drogue, du sexe ! Et autant de scènes gore que de clichés. Le réalisateur a depuis dirigé **Terreur sur le Green**, tout aussi nul.

HAUNTING FEAR (1990, Fred Olen Ray). Une adaptation très libre de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, «L'Enterré Vivant», avec Brinke Stevens, Karen Black et Jan-Michael Vincent, entre deux cures de désintoxication.

HELLBLOCK 13 (1998, Paul Talbot). Un film de prison à sketches, ultra Z et ultra gore, présenté par la pin-up Debbie Rochon et Gunnar Hansen, le Leatherface du premier **Massacre à la Tronçonneuse**.

HOLLYWOOD ZAP (1986, David Cohen). Le réalisateur a passé tellement de temps dans la salle de montage de *Troma* qu'il en a perdu la boule. Pas étonnant qu'il place dans cette comédie un nain taré, une prof de natation nymphomane et une nonne transsexuelle !

*Debbie Rochon et la tête de Gunnar Hansen hantent **Hellblock 13**.*

HORROR OF THE HUNGRY HUMONGOUS HUNGAN (1991, Randall DiNinni). Jack Palance est le narrateur de ce film au sujet d'une expérience scientifique qui tourne mal et engendre un monstre carnivore qui croque tout ce qui passe sur son chemin.

HOT SUMMER IN BAREFOOT COUNTY (1974, Will Zens). Le gouvernement envoie un agent des fraudes à Barefoot County pour voir ce qui s'y passe. Pour ceux qui aiment les femmes rétro, bien en chair, avec les seins qui tombent !

HUNTED TO DEATH (1986, Nikos Tzimas). Un film grec mystérieux, même Lloyd Kaufman ne sait pas ce qu'il y a dedans (entendez par là qu'il doit avoir beaucoup de mal à le vendre !).

I MARRIED A VAMPIRE (1986, Jay Raskin). Une jeune fille profite d'être maquée à un vampire pour se venger de ceux qui l'embêtaient avant. C'est un peu comme **Entretien avec un Vampire**, sauf que les suceurs de sang sont hétérosexuels et qu'il n'y a pas Tom Cruise.

***The Legend of the Chupacabra** : une victime qui... qui... ah excusez... bleuarghhh...*

***Nightmare Weekend** : l'informatique au service de la chirurgie esthétique.*

I WAS A TEENAGE TV TERRORIST (1985, Stanford Singer). Un jour, Susan Kaufman en a eu marre de la politique de ses frères aînés Lloyd et Charles et a décidé de produire ce film politiquement correct au sujet de deux ados qui prennent en otage une chaîne de télé.

IGOR AND THE LUNATICS/idem (1985, Billy Parolini). Après avoir été emprisonnés pendant 16 ans, Igor et sa bande à Basile du meurtre reprennent du service et terrorisent quelques touristes de passage. Un film d'anticipation qui pose une question cruciale : et si Charles Manson sortait de son trou ?

KILLER CONDOM/idem (1997, Martin Walz). Un film allemand inspiré du comics de Ralph Konig où des capotes se rebellent contre leurs utilisateurs. Les bouts de plastique ont été créés par Jorg Buttgereit, réalisateur des deux **Nekromantik**, d'après des croquis d'H.R. Giger, le designer d'**Alien** et de **La Mutante**.

THE LEGEND OF THE CHUPACABRA (1999, Joe Castro). Dans la lignée du **Projet Blair Witch**. Des étudiants en cryptozoologie partent à la recherche du Chupacabra, une créature qui se nourrit de chair humaine et de sang de bouc. Les fermiers sont les plus emmerdés.

THE LOVE THRILL MURDERS (1972, Bob Roberts). Lloyd Kaufman joue dans ce film, aux côtés de Troy Donahue (**Cry Baby**), qui tient le rôle de Moon, le leader d'une secte à la Charles Manson faisant un carnage dans une soirée bourge où il est invité. Sexe + gore = **The Love Thrill Murders**.

LUST FOR FREEDOM (1987, Eric Louzil). Après deux **Atomic College** et **Fortress of Amerikkka**, Eric Louzil strikes back avec ce film de prison de femmes qui se termine en bain de sang quand une des pensionnaires se révolte contre les autorités locales qui abusent de ses camarades.

MANIAC NURSES FIND ECSTASY (1990, Harry M. Love). Deux frangines ont transformé leur demeure en clinique et soignent leurs patients mâles à grand renfort d'explosions de têtes. La version féminine de **Bloodsucking Freaks**, par les producteurs de **Rabid Grannies** qui, de Belgique, se sont expatriés en Hongrie. Ah, les filles de l'Est !

MONSTER IN THE CLOSET/idem (1986, Bob Dahlin). Un monstre à la tête allongée terrorise toute une ville en se cachant dans les placards. Une comédie hilarante et culte rien que pour cette scène où les citadins, par mesure d'urgence, détruisent leur penderie.

NERDS OF A FEATHER (1991, Gary Graver & Mario Milano). Imaginez un **James Bond** où 007 serait un parfait abruti. Mario Milano, déjà acteur dans les séries Z **Beyond Evil** et **The Spectre of Edgar Allan Poe**, rentre sans problème dans la panoplie. Réalisé par le chef op' attitré de Fred Olen Ray

[illegible] (1982, Don Dohler). Un alien débouche sur Terre avec son pistolet laser et décime la population d'une petite ville rurale. Spécialiste de l'invasion extraterrestre fauchée, Don Dohler débauche sa famille et ses voisins et boucle son film en quelques jours. On comprend mieux maintenant...

NIGHTFALL (1999, Kevin De Lullo). Entre ***X-Files*** et **Dracula**, un agent du FBI enquête sur une série de meurtres similaires, chaque victime étant retrouvée avec deux petits trous dans le cou. Le responsable ? Un vampire sosie de Bernard Menez version hippie.

NIGHTMARE WEEKEND (1985, Henry Sala). Une scientifique pro de l'informatique transforme trois

innocentes étudiantes en mutantes dégénérées en testant sur elles un logiciel révolutionnaire. Réalisé par un Français qui ne parlait alors pas un mot d'anglais ! Ce qui explique sûrement la légèreté de certains dialogues...

A NYMPHOID BARBARIAN IN DINOSAUR HELL (1991, Brett Piper). Dans un Tromaville post-apocalyptique, une sauvageonne est convoitée par des dinosaures en rut, parmi lesquels le Tromasaurus ! Pour les amateurs, non pas de **Jurassic Park**, mais de dinosaures en pâte à modeler animés image par image.

OCEAN DRIVE WEEK-END (1984, Bryan Jones). Ocean Drive, c'est une enfilade de motels tous plus cheaps les uns que les autres, où des jeunes viennent s'envoyer en l'air dans la joie et la bonne humeur. Avec la «Shag», une danse très embarrassante, version sixties de la Lambada.

PARTS OF THE FAMILY (2000, Leon Paul de Bruyn). Une production *Troma* où un braqueur de banque prend en otage la ravissante gardienne d'une vieille maison pour s'apercevoir que sa victime est en fait bien plus dangereuse que lui. Avec une apparition de Lloyd Kaufman (qui avait pourtant juré de ne plus jamais faire l'acteur).

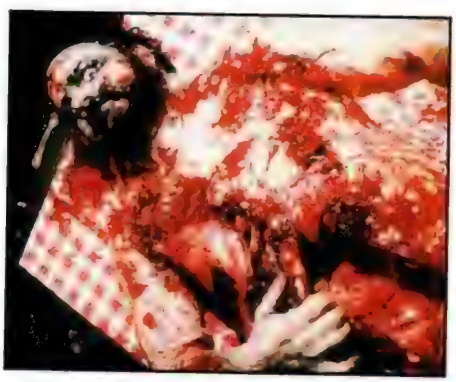
PEP SQUAD (1998, Steve Balderson). Une version trash de **Belles à Mourir** pas mal influencé par les films *American International Pictures* sur la délinquance juvénile, avec un peu de Waters, de Warhol et de Fellini. Sacré mélange pour un classique du film teenage underground !

PLAY DEAD (1984, Peter Wittman). Greta, un énorme et très méchant Rottweiler, sert d'arme du crime à une vieille mégère voulant éliminer la famille de celui qui ne fut jamais son mari (il a préféré épouser sa sœur !). Avec Yvonne De Carlo (**Les 10 Commandements**).

PREACHERMAN (1971, Albert T. Viola). Un évangéliste bidon, ivrogne et chaud lapin, se fait jeter de ville en ville par les autorités, puis est recueilli par un brave fermier et son sacré bout de fille. Plus plouc, tu meurs !

RABID GRANNIES/idem (1988, Emmanuel Kervyn). Des mamies enragées invitent les membres de leur famille à déjeuner sans les prévenir qu'ils constitueront le menu. Un premier film belge, irrévérencieux et crado, dirigé par un jeune premier que Menahem Golan essaya par la suite de lancer comme la nouvelle star du kickboxing !

REBEL LOVE (1984, Milton Bagby Jr). Pendant la guerre d'indépendance américaine, une veuve de guerre yankee tombe amoureuse d'un espion confédéré. Avec Jamie Rose, qui s'est retrouvée quelques années plus tard recouverte de sang et de tripes dans **Chopper Chicks in Zombietown**.



Redneck Zombies : un paysan zombifié et dévoré par ses pairs.

REDNECK ZOMBIES (1987, Pericles Lewnes). Non loin de Tromaville, des paysans un peu givrés fabriquent de la liqueur à base de déchets toxiques qui transforment ceux qui la boivent en zombies. Un film qui contient plus de gore que tous les autres films Troma réunis. Le réalisateur a également conçu les effets spéciaux de **Toxic 2** et **3** et **Sgt. Kabukiman**.

ROCKABILLY VAMPIRE (1997, Lee Bennett Sobel). Une femme malchanceuse au travail et en amour idolâtre Elvis Presley. Elle rencontre son sosie et en tombe immédiatement amoureuse sans se douter qu'il s'agit d'un vampire. Avec Stephen Blackehart, également dans **Troméo & Juliet**.

Parts of the Family : entre le zombie très Z et la momie qui pue, les habitants très accueillants d'une vieille bicoque...

ROCKIN' ROAD TRIP (1985, William Olsen). Nicole, à la tête d'un groupe de rock, sa sœur Samantha, le fiancé de celle-ci, le bassiste et un philosophe de comptoir s'enfuient pour la Virginie après avoir méchamment tabassé Ivan, l'horrible copain punk de Nicole. Pour ceux qui aiment le rock un peu rétro et parfois bruyant, la bande originale cartonne.

ROMEO : LOVE MASTER OF THE WILD WOMEN'S DORM (1987, Denis Adam Zervos). Un film d'exploitation (un gros Z ?) très branché cul dans lequel Roméo se tape à peu près tout le casting féminin : Carol, Debbie, Wendy, Juliet...

THE ROWDY GIRLS (1999, Steve Nevius). Malgré un budget étriqué, Steve Nevius, monteur de nombreuses séries Z, arrive à faire largement mieux que **Belles de l'Ouest**. Un western féministe où Shannon Tweed et Deana Brooks essaient d'échapper à la vilaine Julie Strain, qui ne se sépare jamais de son fouet.

SCORING (1977, Michael A. de Gaetano). Une comédie légère sur le milieu du sport, très proche de **Squeeze Play** (voir plus bas). Avec Pete Maravich, célèbre basketteur dans les années 70.

SCREAM BABY SCREAM (1969, Joseph Adler). Un artiste séduit des femmes, les défigure, leur redonne à peu près visage humain en se servant de greffes et d'implants pour ensuite faire leur portrait. D'après une histoire originale et un scénario de Larry Cohen (**Le Monstre est Vivant, Maniac Cop**).

SCREAMPLAY (1984, Ruphus Butler Seder). Un thriller arty, en noir et blanc, qui rappelle les serials des années 40, dans lequel le dernier roman d'un auteur à suspense déborde sur la réalité. Un des meilleurs films *Troma*, et une œuvre rare qui plus est.

SGT KABUKIMAN N.Y.P.D. (1991/1992, Lloyd Kaufman & Michael Herz). Harry Griswald est un flic malchanceux qui glisse sur la première peau de banane venue et qui dérange pas mal d'internes corrompus. Mais c'est aussi le premier flic-super-héros-kabuki, prêt à sauver le monde d'un businessman démoniaque avec ses fulguro-parasols et ses sushis meurtriers.

SHADOWS RUN BLACK (1984, Howard Heard). Kevin Costner, bien avant **Les Incorruptibles** et **Waterworld**, interprète le suspect idéal dans cette affaire de meurtres en série inspirée d'une histoire vraie. Lloyd Kaufman pense que c'est «*le pire film de Costner après* ***Bodyguard***».

SILENT BUT DEADLY (1991, Larry Brown). Le nouveau Président des Etats-Unis est une femme noire et juive. Elle a pour mission de sauver ses concitoyens d'une mort certaine lorsqu'un groupe de terroristes menace de les asphyxier aux pets. Avec Michael Anderson, le nain qui parle à l'envers de *Twin Peaks*.

SIZZLE BEACH USA (1974, Richard Brander). Kevin Costner is back, apparaissant quelques minutes dans cette comédie érotique complètement neu-neu qui concurrence toutefois Russ Meyer rayon actrices les plus bustées du monde.

SPACE FREAKS FROM PLANET MUTOID (1988, Denis Adam Zervos). Un space-opera rock'n' roll avec des extraterrestres et des mutants costumés pour 30 balles chez Toyz'R'Us. Par le réalisateur de **Roméo : Love Master of the Wild Women's Dorm**.

SPACE ZOMBIE BINGO (1993, George F. Ormrod). Des zombettes de l'espace courtement vêtues comptent envahir la Terre avec leurs pistolets laser en plastique. Heureusement, l'incompétent major Bendover veille. Une parodie des nanars de science-fiction des années 50, de **Robot Zombie** à **It Conquered the World**.

SPLATTER UNIVERSITY/LE COLLÈGE DE LA TERREUR (1983, Richard W. Haines). Un malade mental adepte de l'arme blanche s'échappe de son hôpital et s'en va nettoyer par le vide le campus le plus proche. Quand *Troma* se règle à l'heure du slasher, ça donne ce film gentiment gore et érotique, mais sacrément débile. ■■■

Rowdy Girls :
Julie Strain très intime avec avec calibre...

TROMA, L'USINE À Z

Surf Nazis Must Die *: des surfers nazis transforment les plages de Tromaville en champ de bataille.*

Troma's War *: des vieillards mènent la vie dure à des terroristes sur une île paradisiaque.*

Tromeo & Juliet *: du texte de Shakespeare, Kaufman a surtout retenu les élans de boucherie.*

■■■ SQUEEZE PLAY (1979, Samuel Weil). Un film sportif sur l'égalité des sexes, avec plein de mauvaises blagues, où une équipe masculine de baseball est mise au défi par des filles. Ce film, qui contient un concours de t-shirts mouillés, est le premier succès commercial de *Troma*.

STAR WORMS 2 : ATTACK OF THE PLEASURE PODS (1985, Lin Sten). Pas de Luke Skywalker ni de Princesse Léia dans ce film de science-fiction érotique à la **Flesh Gordon**, mais des vers carnivores, des substances hallucinogènes et des implants aphrodisiaques. A noter qu'il n'y a jamais eu de **Star Worms 1** !

STATE OF MIND (1992, Reginald Adamson). Un polar avec quelques éléments horrifiques, qui réunit Fred Williamson, ancienne star de la blaxploitation, Paul Naschy, le spécialiste du film lycanthrope made in spain et Lisa Gaye, superstar *Troma* déjà dans **Toxic 2** et **3**, **Class of Nuke'Em High 2** et **3** et **Terror Firmer**.

STORY OF A JUNKIE/idem (1984, Lech Kowalski). Un film réaliste et très dur, peu ragoûtant, qui se déroule dans le Village à New York, avec de vrais junkies qui s'injectent leur dose en live. Réalisé par un spécialiste du documentaire punk et rock.

STRANGEST DREAMS - INVASION OF THE SPACE PREACHERS (1990, Daniel Boyd). Deux idiots du village en promenade dans les bois découvrent un alien mal en point qui se transforme en super blondinette et se lance à la poursuite d'un tyran intergalactique venu coloniser la Terre. Par le réalisateur de **Chillers**.

STUCK ON YOU !!/idem (1982, Michael Herz & Samuel Weil). Deux tourtereaux dont le ménage est en péril s'en vont voir un conseiller matrimonial qui leur fait un cours sur les problèmes de couples à travers les âges. La meilleure comédie sexy produite par *Troma*, selon le big boss.

STUDENT CONFIDENTIAL (1985, Richard Horian). Quatre étudiants se retrouvent plongés dans l'enfer du vice dans cette version adulte de **Breakfast Club**. Avec Eric Douglas, le frère de Michael, et Marlon Jackson, aussi le frère de Michael (mais pas Douglas, Jackson).

STUFF STEPHANIE IN THE INCINERATOR (1989, Don Nardo & Peter Jones). Un thriller hitchcockien très classique, avec très peu d'érotisme et de gore, au sujet d'une femme et d'un type qui convoitent de tuer le mari de celle-ci pour empocher les millions qui dorment sur son compte sans se douter qu'il a tout deviné.

SUCKER THE VAMPIRE (1998, Hans Rodionoff). Anthony, chanteur dans un groupe de rock, est un vampire qui ne prend aucune précaution et qui contracte le virus du sida. Son servant, une sorte de sous-Jim Carrey très drôle, va l'aider à se sortir de cette mauvaise passe.

SUGAR COOKIES (1972, Theodore Gershuny). Lynn Lowry (**Frissons**) joue le double rôle d'Alta, qui se fait tuer par un réalisateur de films porno et de Julie, une actrice persécutée par une lesbienne (Mary Woronov, l'égérie de Paul Bartel). Ecrit par Lloyd Kaufman et co-produit par Oliver Stone.

SURF NAZIS MUST DIE (1987, Peter George). Pour venger la mort d'un jeune Noir, Mama Leroy sort les pétoires, enfourche sa grosse moto et part à la poursuite des surfers nazis. Un film culte rien que pour son titre. Ceux qui l'ont vu sont depuis revenus sur leur jugement.

TAINTED (1998, Brian Evans). Trois cinéphiles découvrent que des vampires menacent d'envahir le monde en contaminant la banque du sang et les réserves d'hémoglobine dans les hôpitaux. Avec des néo-nazis à la place des suceurs de sang, Brian Evans refaisait le blaxploitation **Les Démolisseurs** sans s'en rendre compte.

TEENAGE CATGIRLS IN HEAT (1993, Scott Perry). Des chats commettent un suicide collectif (!!!) à cause d'une statuette et se réincarnent en sauvageonnes topless. A la fin du film, un des protagonistes s'exclame : «Mais, tout ceci n'a aucun sens !». Tu l'as dit bouffi.

TERROR FIRMER (1999, Lloyd Kaufman). Le chant du cygne de Lloyd Kaufman ? Non, plutôt la version *Troma* de **La Nuit Américaine** de Truffaut. Un réalisateur aveugle (Lloyd Kaufman) dirige bon gré mal gré une série Z perturbée par un serial-killer mystérieux. Avec Ron Jeremy, star porno adulée de la rédaction, sans cesse défiguré dans les productions *Troma*.

THAT'S MY BABY (1984, Edie Yolles & John Bradshaw). Quand *Troma* décide de relancer le taux de natalité, il en résulte cette comédie familiale co-signée par le 1er assistant réalisateur des derniers **Justicier dans la Ville** qui, en leur temps, faisaient plutôt exploser le taux de mortalité !

THEY CALL ME MACHO WOMAN (1989, Patrick G. Donahue). Une jeune working girl se transforme en female Rambo lorsqu'elle croise dans une forêt une bande de crétins mongolos irrespectueux de l'environnement. Quand *Troma* et la famille Donahue livrent leur version de la féminité, on reste bien loin de **La Leçon de Piano** !

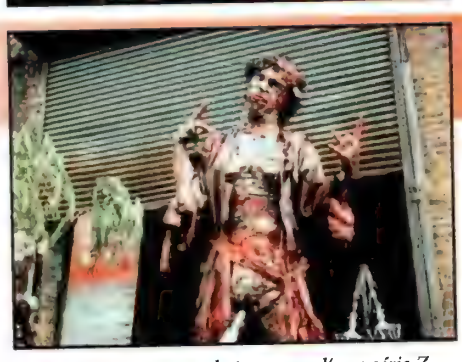
TOMCAT ANGELS (1991, Don Edmonds). Plus fort que **Top Gun**, des bimbos pilotent des avions de chasse en sous-tifs dans cette comédie érotico-action de Don Edmonds, le réalisateur de **Ilsa, la Louve des SS**. Comme quoi il reste de l'espoir à Michael Bay !

THE TOXIC AVENGER/TOXIC (1984, Michael Herz & Samuel Weil). Melvin, un benêt chétif qui passe le balai dans les couloirs du gymnase de Tromaville, tombe la tête la première dans une cuve de déchets toxiques et devient le premier super-héos radioactif : le Toxic Avenger ! Un film autobiographique selon Lloyd Kaufman.

[illegible]/idem (1989, Michael Herz & Lloyd Kaufman). La suite directe du **Titanic** de *Troma*, où le Toxic et sa copine aveugle qui fume du slip quand elle se fait mettre se rendent au Japon (pour cause d'investisseurs japonais !) et se déchaînent encore plus que dans le premier, notamment sur un pékin qui se fait nettoyer les oreilles au balai à chiottes. L'instinct maternel selon Lloyd !

THE TOXIC AVENGER 3 : THE LAST TEMPTATION OF TOXIE (1989, Michael Herz & Lloyd Kaufman). Quand *Troma* se prend pour Scorsese sans pour autant s'inspirer de l'œuvre de Kazantzakis ! Le Toxic vend son âme au diable et joue les aventu-

Sucker the Vampire *: deux grandes comédiennes apparemment adeptes du «fish-fucking» !*



Terror Firmer *: sur le tournage d'une série Z, l'ex-hardeur Ron Jeremy et un zombie craignos.*

The Toxic Avenger 4 : Toxie affronte avec son célèbre balai le «bad» Sergent Kabukiman.

The Toxic Avenger : super-héros et défenseur crado de la veuve et de l'orphelin.

The Toxic Avenger 2 : en voyage au Japon, Toxie goûte aux joie du sumo.

The Toxic Avenger 3 : le mariage de Toxie et de sa fiancée aveugle.

riers dans un jeu vidéo dont il doit sortir indemne s'il ne veut pas y rester. Ça peut paraître con mais c'est *Troma* !

THE TOXIC AVENGER 4 : CITIZEN TOXIE (2000, Lloyd Kaufman). Rien ne va plus à Tromaville! Le Toxic Avenger et le Sgt Kabukiman se retrouvent confrontés à leur double maléfique. L'ombre d'Orson Welles planerait-elle sur l'ami Lloyd ? Réponse au prochain festival de Cannes.

TROMA'S WAR (1988, Michael Herz & Lloyd Kaufman). Une bonne galerie de beaufs se retrouvent piégés sur une île par des terroristes (encore plus beaufs !) et sont obligés de rendre les coups. Quand Rambo partouze avec Max Pécas dans un survival où les mamies étalent leur corpulence à chaque rafale de M16 !

[illegible] (1996, Lloyd Kaufman). Roméo et Juliet avec un T comme *Troma* ! En bon artiste maudit qu'il était en son temps, Shakespeare aurait apprécié l'effort d'un scénariste payé seulement 1.000 francs le script. Ça les vaut d'autant plus qu'il n'avait qu'une semaine pour l'écrire !

TRUCKER'S WOMAN (1975, Will Zens). Un jeune homme passe son permis poids lourds pour enquêter sur la mort de son père routier ! Bon résumé, mais admirez l'absentéisme de la femme du routier, pourtant présente dans le titre. Et pour cause, elle ne pointe même pas le bout des seins dans ce sexploitation moins sex que ploitation !

UNSPEAKABLE (2000, Chad Ferrin). Suite à un terrible accident de voiture qui a tué sa fille et paralysé sa femme, un brave père de famille plonge dans la folie douce et écume les rues de son quartier un rasoir à la main. Un film très sombre entre **Combat Shock** et **Henry : Portrait of a Serial Killer**.

VEGAS IN SPACE (1991, Phillip Ford). Trois soldats/travelos doivent sauver la planète Clito d'un complot intergalactique. Entre deux exercices de tir, elles chantent ! Quand **West Side Story** copule avec **Flesh Gordon** !

[illegible] (1989, Michael A. de Gaetano). Deux étudiants, amants et vidéastes, pénètrent à Psychotown, une petite ville de banlieue en apparence paisible. Comme c'est un film *Troma*, elle n'est pas paisible.

VIDEO VIXENS (1975, Ronald Sullivan). Une sorte de satire de la télévision américaine avec plein de minettes aux gros nénés ! Si Russ Meyer était mort, il se retournerait dans sa tombe !

WAITRESS/idem (1981, Michael Herz & Samuel Weil). Une comédie qui part du principe qu'en chaque serveuse sommeille le rêve de devenir une grande star. Mais comme ici elles sont un peu débiles, ça donne pleins de gags pouêt pouêt à faire pâlir la série des **Porky's**. Assurément campy, assurément *Troma* !

WHEN NATURE CALLS (1983, Charles Kaufman). Un fourre-tout joyeusement anarchique réalisé par le frère de Lloyd. Le film débute par trois bandes annonces dont celle du **Raging Bullshit** (!) de Marty Snorz-easy (!!) pour continuer sur un moyen métrage comprenant un film dans le film. La mise en abîme chez *Troma*, c'est juste un moyen de faire encore plus n'importe quoi !

WILDROSE (1983, John Hanson). June Lorich est une femme abattue par son travail à la mine du coin et défigurée par son alcoolique de mari. Le nez fin, *Troma* a senti dans ce mélo à peine digne d'un passage sur *M6*, un film pseudo auteur, pseudo trash, mais qui n'a assurément rien à faire dans leur catalogue.

[illegible] SWORD (1990, Fred Olen Ray). Il aura fallu deux ans à Fred Olen Ray pour vendre ce film pourtant tourné en cinq jours dans des studios prêtés gratuitement par Roger Corman. A l'arrivée : un max de guest-stars et de stock-shots pour très peu d'effets.

ZOMBIE ISLAND MASSACRE/idem (1983, John N. Carter). Des vacanciers échouent sur une île et se cachent derrière des platanes pour échapper à des zombies qui sont en fait des trafiquants de drogue. Avec Rita Jenrette, playmate de *Playboy* en 1983.

Filmographie établie par **Damien GRANGER** (avec la participation de **Stéphane MOÏSSAKIS**)

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

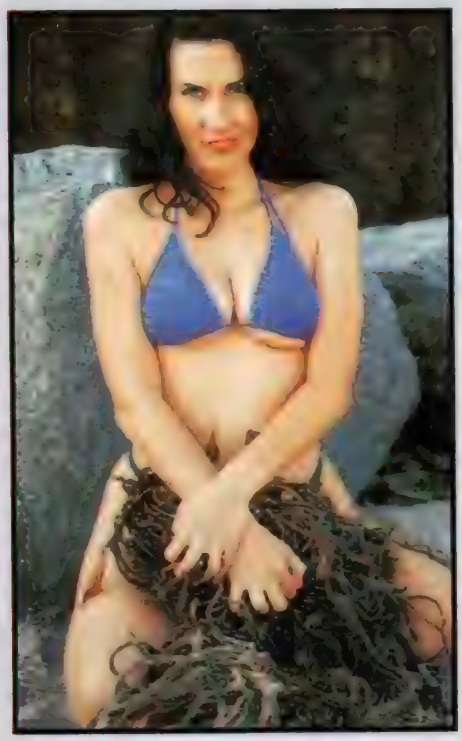
La communication devenant de plus en plus vitale, les distributeurs vidéo la délèguent de nos jours à des experts en communication. En clair, les attachés de presse habituels qui souvent n'y connaissaient pas grand-chose confient la promotion de leurs titres à de vrais professionnels qui, eux, n'y connaissent strictement rien. Cette habile mutation, au nom d'un nécessaire centralisme, débouche donc sur cette navrante évidence : jadis on communiquait mal, aujourd'hui on ne communique plus du tout !

Et c'est ainsi que PARAMOUNT VIDÉO, qui nous aime assez pour nous réclamer au dernier Halloween un édito dans leur journal corporatif, PARAMOUNT NEWS, ne sait pas comment nous adresser les copies de IRON MAN, FILLES DE SATAN et FORCES DU MAL. Normal, puisqu'il existe un expert en communications qui, lui, renvoie l'interlocuteur à PARAMOUNT. Pour la chronique de ces films, joignez donc directement le responsable de la communication qui se fera un plaisir de vous confirmer son ignorance à propos de ces films. Mais n'appelez pas de notre part, quand même...

LE PIÈGE

Dur de séparer le bon grain de l'ivraie dans la masse des produits inédits débarquant comme ça à la vidéo, sans acteurs connus, sans cinéaste identifiable. Ce qui fait que souvent, le pauvre chroniqueur, entre le classique *«Au secours, je suis perdu dans l'espace»* et le très tendance *«Mon dieu, nous voilà égarés dans les bois»* ne trouve pas davantage son chemin de Damas. Mais là, pour le moins, **Le Piège** a le mérite de surprendre, malgré son argument de départ des plus traditionnels. Cinq hommes et une femme, en pleine nature, apprennent par la radio le déclenchement d'une guerre atomique, la bonne, la dernière. Alors que l'on croyait les missiles soviétiques à jamais rouillés dans leurs silos, voici qu'ils nous tombent en Colissimo suivi sur le coin de la figure. La riposte américaine suit aussitôt, mais déjà la Californie est touchée et de nombreux autres engins nucléaires s'apprêtent à percuter leur objectif. Panique à bord du petit groupe, quand l'un d'eux songe à l'abri atomique d'une maison familiale assez proche où il conduit ses camarades. A peine le sas verrouillé, la secousse de l'onde de choc et les dernières nouvelles radio confirment la catastrophe. Les rescapés vont devoir apprendre à survivre dans ce local exigu, à compter les vivres, mesurer l'eau, fabriquer l'air et, surtout, se supporter les uns les autres.

Peut-on rêver meilleur huis-clos pour laisser des caractères éclore et s'opposer ? Chaque prétexte envenime la situation. La découverte d'un revolver, l'envie de tenter une sortie, la disparition d'une ration d'eau, la présence d'une seule femme (ceci dit, c'est vrai que ça fait juste...), que d'aucuns commencent à regarder d'un air pensif, tout déchire le petit groupe, jamais d'accord. Rusty, le héros, songe à sa famille et tient son journal, Stan, le vétéran du Vietnam souffre de crises d'autorité, subies par Cyrus, mais contestées par Paul, le rebelle. La belle Amber s'invente quant à elle une vie extérieure, tandis que Kincaid, plus philosophe, observe les autres avec une certaine ironie. Au fil du métrage la tension monte, la violence aussi, certains meurent, d'autres survivent jusqu'à un final assez surprenant pour ne pas être divulgué ici et qui vous donne très vite envie de reprendre le film depuis le début. En principe, rappelez-vous, c'est plutôt le contraire : parvenu à la conclusion vous regrettez souvent de l'avoir commencé un jour. Ça change !



Mauvaise nouvelle : c'est la fin du monde. Bonne nouvelle : il reste une femme sur Terre, Catherine Barlow.

Omega Diary. USA. 1999. Réal.: Benjamin Cooper. Int.: Warren G. Hall, Catherine Barlow, Monty Wall, Scott Bentley, Mark Brunasso, Mitch Adams... Edit.: Antartic Vidéo. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.

Quand l'esprit du passé montre à Scrooge (Patrick Stewart) les épisodes de sa vie ratée...

LA NUIT DES FANTÔMES

En dépit de son titre français évasif pouvant évoquer bien autre chose, **A Christmas Carol** renvoie direct au texte de Charles Dickens maintes fois adapté au grand et au petit écran. On dénombre déjà cinq versions au temps du cinéma muet (1908, deux en 1910 , 1914, 1916), suivies par celles de Edwin L. Marin, produite par Mankiewicz, en 1938, de Brian Desmond Hurst, en 1951, de Clive Donner, en 1984, les **Scrooge** de Henry Edwards (1935) et de Ronald Neame (1970), sans compter le **The Muppet Christmas Carol** de Brian Henson (1992) et la féminisation du thème avec le **Ms. Scrooge** de John Korty (cf. rubrique vidéo du n°115). Ce conte de Noël, publié en 1843, se veut porteur d'espoir et parle de compassion, de fraternité humaine. Scrooge est un vieil avare misanthrope de notaire visité une nuit de Noël par le spectre de son ancien associé, repenti dans l'autre monde, et traînant toujours le poids de ses péchés commis sur Terre. Pour lui éviter le même sort, le défunt l'avertit de la venue de trois esprits, symboles des Noël passés, présent et futurs. A la vue des occasions manquées, du malheur sévissant aujourd'hui dans les rues de la ville et de son funeste destin annoncé, Scrooge réalise son erreur et comprend qu'il peut encore changer l'avenir s'il sait faire preuve de générosité envers ses semblables.

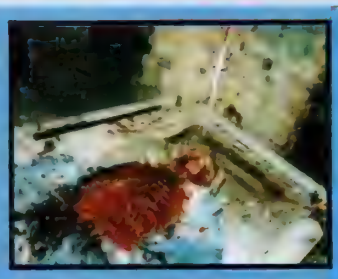
Encore une avalanche de bons sentiments pour *Hallmark*, adaptatrice de bien d'autres contes pour la télévision, le plus souvent sortis direct à la vidéo et traités dans cette même rubrique. On retrouve d'ailleurs la touche maison dans ce respect de l'œuvre de Dickens, cette parfaite reconstitution d'un Londres prolétarien du 19ème siècle et une justesse de ton de la part des interprètes, emmenés par l'inattendu Patrick Stewart sur ce genre d'aventures ne demandant souvent qu'à verser dans la plus mièvre démagogie. L'adroite mise en scène de David Jones, vieux routier du téléfilm et réalisateur d'épisodes de séries (*The Practice. etc.*) nous en préserve heureusement, grâce à de sublimes images, comme celle des spectres volant dans la nuit bleutée sans pouvoir secourir les humains délaissés la nuit de Noël, ou encore les séquences issues de la mémoire du héros, quand celui-ci assiste en témoin impuissant aux grandes étapes de sa vie l'ayant conduit à son actuel isolement. Une belle occasion pour réviser ses classiques et éprouver cette impression de se sentir plus intelligent et meilleur à chaque fois. Mais, rassurez-vous, à peine une heure devant *TF1* vous remettra très vite les idées en place.

A Christmas Carol. USA. 1999 Réal.: David Jones. Int.: Patrick Stewart, Richard E. Grant, Saskia Reeves, Liz Smith, Elizabeth Spriggs, Joel Grey, Desmond Barrit... Edit.: Free Dolphin. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.

THE BURNING MOON

A l'occasion de la sortie de **Premutos** (n°122), nous évoquions l'œuvre d'Olaf Ittenbach, réalisateur marginal copieusement persécuté par la censure de son pays, et dont **The Burning Moon** représente le second film, réalisé en 1992. Bien que disposant de faibles moyens, ce cinéaste allemand s'attache à en montrer le plus possible au spectateur, notamment au niveau des effets de maquillage réalisés le plus souvent par ses soins. L'équipe fonctionne en petit comité, les acteurs se retrouvent d'un film à l'autre, trois personnes financent les projets, et la vente par VPC, assortie de petites distributions locales, finissent par amortir à plus ou moins brève échéance l'investissement de départ. Pour **The Burning Moon**, ce fut plus dur, car malgré son passage dans plusieurs festivals, le comité de censure allemand, non content de l'interdire, saisit les copies en circulation et déposa plainte contre le réalisateur qui s'en sortit avec une amende substantielle. Du coup, le film circule au Japon, en Amérique, et désormais en France, fort déjà d'une réputation de film-culte, un peu à la manière des **Nekromantik** de son compatriote Jorg Buttgereit. Mais qu'est-ce qui choque autant dans **The Burning Moon** ? Eh bien peut-être cette approche réaliste des événements décrits, ce souci du quotidien (pessimiste...), du strictement vécu, corroboré par le jeu des acteurs qui font de l'«Antoine Doinel» sans le chercher vraiment. Ittenbach installe ses personnages dans un environnement proche, familial, nous les montre ordinaires, un peu hâbleurs, parfois veules ou caractériels, favorise doucement le phénomène d'identification chez le spectateur, puis déclenche la violence, dès lors insoutenable pour certaines séquences. **The Burning Moon** raconte en fait trois histoires, dont l'une sert de fil conducteur et présente le héros, un délinquant rebelle, dont les occupations vont de la défonce dure aux bastons entre bandes rivales. Chargé de surveiller sa jeune sœur à la maison, et après une querelle musclée avec ses parents, il lui raconte pour l'endormir deux histoires absolument terrifiantes, puis profite de sa panique pour la poignarder avant de se trancher lui-même les veines. Le désespoir total !

Un tortionnaire à l'oeil clouté d'inspiration *Hellraiser*.



Perfectionniste, Ittenbach s'occupe lui-même des effets gore.

Si le premier récit n'offre pas un brûlant intérêt, avec ce serial-killer en quête d'amour exclusif qui commence par démembrer les parents et la jeune sœur de sa dulcinée pour lui déclarer sa flamme, le second, en revanche, atteint des sommets dans l'épouvante. L'histoire d'un prêtre violeur et assassin qui pousse assez loin sa conception d'une mort apaisante et rédemptrice. Dans le coin, les paysans passablement abrutis et loin de le soupçonner, martyrisent l'idiot du village que l'un d'eux va jusqu'à occire au cours d'une scène aussi pathétique que cruelle, accompagnée par une musique compatissante. Promptement ressuscitée, la victime entraîne alors son bourreau jusqu'aux enfers où il subit son châtiment à la manière des sévices entrevus dans **Hellraiser**. Ittenbach fait preuve ici d'une belle imagination pour inventer des tortures inédites : dents défoncées à la perceuse, une éviscération en gros plan, l'écartèlement sans doute le plus réaliste de l'histoire du cinéma, et surtout, clou du spectacle, la jeune victime contrainte d'avaler l'œil de sa maman fraîchement arraché... Une scène traitée à la caméra subjective, avec vue de la bouche et passage de l'organe traversant l'œsophage à toute vitesse. Comme on dit, Ittenbach exagère trop, et il fallait que quelqu'un l'arrête. C'est bien ce qu'a dû se dire la justice de son pays.

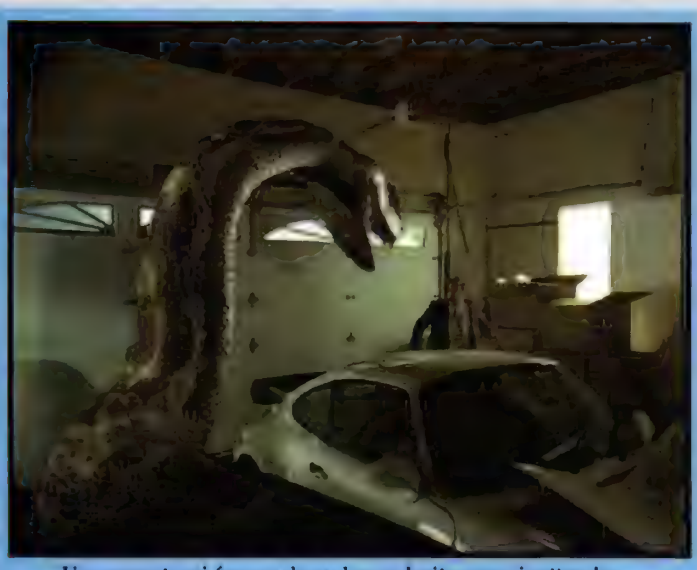
Allemagne. 1992. Réal.: Olaf Ittenbach. Int.: Bernd Muggenthaler, Rudolf Hob, André Etroi, Beate Neumayer, Ellen Fischer, Barbara Woderschek... Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente.

De faux airs de *Jaws*... largement confirmés dans l'ensemble !

SHARK ATTACK 2 LE CARNAGE

Shark Attack 2 nous fournit l'occasion de se reporter au premier du nom sorti l'an passé de façon assez furtive à la vidéo. Après les araignées extraterrestres, et avant le python géant, Casper Van Dien y traquait une bande de squales rendus agressifs par diverses expériences chimiques pratiquées sur eux au bénéfice de la recherche médicale et au vif désagrément des plaisanciers du coin. *Nu Image* reprend sa copie, ajoute un «2» au titre et embraye aussitôt. Mais, si **Shark Attack** visait le créneau **Peur Bleue** avant sa sortie imminente, le suivant remonte plus avant aux origines du thème pour s'en prendre directement aux **Dents de la Mer**. La jeune plongeuse Samantha reconnaît, lors d'un reportage sur un parc d'attraction aquatique, le grand requin blanc qui a dévoré sa sœur quelques semaines plus tôt. A peine le temps d'arriver sur les lieux, l'animal dévore un gardien et s'échappe au large. Avec le spécialiste Nick Harris, elle va se lancer à sa poursuite et découvrir la présence de tout un ban de squales mutants traités aux stéroïdes, apparemment les rejetons d'un spécimen rencontré dans le premier film.
L'histoire n'est pas désagréable à suivre, et les effets spéciaux plutôt bien mitonnés, mais l'originalité n'est guère pour autant au rendez-vous. Le directeur du parc nautique néglige les élémentaires conseils de prudence pour ne pas se priver d'une attraction faisant recette, tandis que les autorités refusent de laisser courir la nouvelle du danger de peur de compromettre le succès d'un concours de surf organisé sur la station balnéaire. Air connu, donc, surtout quand une jambe sectionnée par un requin virevolte doucement jusqu'au fond de l'eau et que quelques accords furtifs rappellent à cet instant le leitmotiv particulier des **Dents de la Mer**. Car, aux ficelles éprouvées du film-catastrophe traditionnel, le vieux routier David Worth (**Le Chevalier du Monde Perdu, Lady Dragon, True Vengeance, Escape 2000**) ajoute un humour ciselé dénotant une bonne connaissance des diverses œuvres dont il s'inspire impunément. Grâce notamment à la présence d'un cinéaste/ aventurier/télévisuel, vaniteux et sans scrupules (Daniel Alexander), rêvant de réaliser un meilleur taux d'audience que son prédécesseur Jacques-Yves Cousteau. La folie des profondeurs, sans doute...

Shark Attack 2. USA. 2000. Réal.: David Worth. Int.: Thorsten Kaye, Daniel Alexander, Nikita Ager, Caroline Bruins, Danny Keogh, Warrick Grier... Edit.: Free Dolphin. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.



Un serpent qui frappe dans des endroits assez inattendus...

PYTHON

Octopus, Komodo, Crocodile, Spiders, King Cobra, Krocodylus, les écrans frémissent ces temps derniers sous les assauts d'animaux gigantesques. C'est une mode et il faut s'y habituer, d'autant qu'on attend les logiques **Octopus 2, Spiders 2** et **Crocodile 2** déjà tournés. Avec son titre, **Python** annonce la couleur et joue dans la même catégorie. Un avion venu d'Asie et perdu dans la tourmente au-dessus de la Californie perd sa précieuse cargaison tenue top secret : un serpent de plus de vingt mètres, obtenu par manipulation génétique, un spécimen unique d'une puissance inégalée et hybride parfait de plusieurs races d'autres reptiles. De l'aveu du biologiste Anton Rudolf (Robert Englund) à l'origine du projet, il s'agissait pour les scientifiques d'étudier son application à des fins militaires et utiliser notamment sa capacité à projeter telle une arme invincible des fluides gastriques corrosifs à la face de ses adversaires. Aux côté de notre Freddy habituel, un commando d'intervention, mené par le «Starship Trooper» Casper Van Dien, se lance aux trousses du monstre ayant déjà fait plusieurs victimes, retrouvées dévorées ou bien le corps complètement rongé par l'acide. Pendant ce temps, la police locale se rue comme un seul homme sur une fausse piste, trop tentante pour paraître crédible, celle de John Cooper, un jeune homme travaillant à l'usine toute proche, justement mal vue dans le pays en raison de ses fréquents rejets d'acide.

Mis à part quelques gros plans de l'animal, **Python** fonctionne à l'image de synthèse et relègue aisément l'**Anaconda** de Luis Llosa au rayon des articles de jardin. Il fonce à 80 km/heure, ou bien glisse doucement sur lui-même, fixe sa proie d'un air envoûtant, puis se détend d'un coup soudain et emporte le malheureux dans sa gueule, ou bien l'asperge d'un liquide répugnant qui dissout aussitôt les chairs. Car, à l'inverse de tous ces produits bien clean des majors companies, **Python** ne verse jamais dans la bluette traditionnelle et se permet au contraire quelques séquences gore devenues rares de nos jours, du genre décapitation d'un coup de queue en gros plan ou bien corps décharnés complaisamment exposés à la caméra, sans parler d'une scène d'ouverture assez chaude entre deux jeunes filles campant dans les bois, fort occupées à une partie de cunnilingus très explicite rarement aussi bien décrite dans ce genre de produits standardisés.

USA. 1999. Réal.: Rod Mac Donald. Int.: Frayne Rosanoff, Robert Englund, Casper Van Dien, Jenny McCarthy, Dana Barron, Will Wheaton. Edit.: Fip. Dist.: Club TF1 Vidéo. Actuellement à la location.

Casper Van Dien et le python : un tête à tête hypnotique...

Voyge au centre de la Terre, version «hot».

DESTRUCTION TOTALE

La catastrophe se porte bien, merci pour elle, le plus difficile consiste seulement à en trouver de nouvelles à chaque fois. Robert Harlin (un parfait inconnu, en fait le pseudo d'un habitué du bis n'ayant plus la cote, mais faut pas le dire...) s'attaque pour l'heure à l'écorce terrestre menacée par diverses fissures provoquées par des forages intensifs. Le géologue Brian Gordon imagine, pour remédier à la chose, de se porter de toute urgence dans les profondeurs de la Terre afin d'y déposer plusieurs charges atomiques censées colmater les brèches. L'hypothèse semble assez hardie et la mission hasardeuse, mais cela ne semble choquer personne, d'autant que, troublante incohérence, pas un représentant du gouvernement américain n'apparaît dans l'histoire.

Craignant tout de même l'effet dramatique un peu linéaire, le script aligne en face une bande de Chinois peu sympathiques, officiellement financiers du projet, mais en sous-main désireux de s'approprier l'engin de forage muni de son armement nucléaire, ceci afin d'intimider les grandes puissances mondiales pour s'emparer du pouvoir. Si c'est pas vilain tout ça !

En fait, le récit, pas ennuyeux une seconde, mixe avec adresse **Le Voyage Fantastique, Centre Terre Septième Continent** et **Voyage au Centre de la Terre** (l'équipage remonte même au final grâce à un jet de lave en se laissant tout simplement porter à la surface). Et pour le reste, les producteurs Kenneth Olandt, Jeffery Beach et Phillip Roth sont de vieux routiers du film d'action (récemment **Epoch, Interceptors, Under Pressure, New Alcatraz** et l'ici présent **Python**) sachant fort bien ce qui est bon pour le public. Péril imminent, mecs décidés, héroïne avenante, méchants caricaturaux, considérations écologistes, montage alerte, conclusion optimiste, effets spéciaux virtuels, explosions diverses et dialogues rentre-dedans, manière de distancer un peu le tout. Du sur-mesure pour public averti. D'où l'intérêt de l'avertir, justement...

Deep Core 2000. USA. 2000. Réal.: Robert Harlin. Int.: Rodney McDonald, Craig Sheffer, Terry Farrell, James Russo, Harry Von Gorkum, Catherine Kwong... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement à la location.

Une destruction partielle de *Destruction Totale*.

DISPONIBLE À LA VENTE

Coffret **Vendredi 13 n° 2 à 8** *(Paramount Vidéo)* - Coffret les neuf films de **Star Trek** *(Paramount Vidéo)* - **La Nouvelle Famille Addams**, 2 coffrets de 2 K7 *(TF1 Vidéo)* - **Hypnose** *(Universal Pictures Vidéo)* - **La Fin des Temps** *(TF1 Vidéo)* - **L'Extra-terrestre** *(PFC Vidéo)* - **La Maison de l'Horreur** *(Film Office)* - **La Menace Fantôme** *(PFC Vidéo)* - **Dogma** *(TF1 Vidéo)* - **Scream 3** *(Universal Pictures Vidéo)* - **Power Rangers, l'Autre Galaxie : le Retour du Guerrier Magma** *(PFC Vidéo)* - **Bats** *(Gaumont)*

DISPONIBLE À LA LOCATION

Pitch Black *(Universal Pictures Vidéo)* - **Dans la Peau de John Malkovich** *(Universal Pictures Vidéo)* - **La Ligne Verte** *(Universal Pictures Vidéo)* - **La Famille Pierrafeu à Rock Vegas** *(Universal Pictures Vidéo)* - **La Secte sans Nom** location + vente *(Universal Pictures Vidéo)* - **American Psycho** *(TF1 Vidéo)* - **La Famille Foldingue** *(Universal Pictures Vidéo)* - **Destination Finale** *(TF1 Vidéo)*

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Passage à l'an 2001 et dix-septième chapitre du *Fantastic Guide* pour ce n°129, c'est trop de bonheur d'un coup. Ceci dit ça avance ferme, inutile de se le cacher, et je vous promets de terminer le tout pour l'an 3000. Le courrier nous encourage d'ailleurs à poursuivre le combat, qualifiant le plus souvent cet Index d'indispensable. Que demander de plus ?

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitres précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

ANIMALES RACIONALES

1982. Réal. et scén.: Eligio Herrero. Int: Geird Indvard, Carole Kirkham, José Yepes. Espagne

Sur une Terre dévastée après un holocauste nucléaire, il ne reste que trois survivants : deux hommes et une femme. Ils vont devoir apprendre à survivre sur une île déserte, réduits au stade de l'animal, ne s'exprimant que par grognements ou gémissements. Les deux mâles se disputent bien sûr les faveurs de la dame, mais le problème est que la femme leur préfère quelqu'un d'autre... Car il y a un quatrième rescapé : un chien, avec lequel elle a décidé de refaire sa vie. Sous des dehors à première vue burlesques, le récit se montre assez ambitieux, désireux d'illustrer par l'image la régression de l'humain confronté à un environnement hostile. Ce titre fut exploité un temps aux USA sous le titre **Human Animals**. Aucun dialogue, si ce n'est les aboiements s'ajoutant aux bruits humains mentionnés plus haut. Donc pas de frais de doublage, avis aux (éventuels) distributeurs français !

Belfagor le Magnifique.
Vittorio Gassman, envoyé du diable...

BELFAGOR LE MAGNIFIQUE

Il Diavolo Innamoroto ou L'Arcidiavolo. 1966. Réal.: Ettore Scola. Scén.: Ruggero Maccari, Ettore Scola. Int.: Vittorio Gassman, Mickey Rooney, Claudine Auger, Liana Orfei, Annabella Incontrera, Gabriele Ferzetti, Ettore Manni, Luigi Vannuchi, Corrado Olmi, Roberto de Simone, Marco Tulli. Prod.: Mario Cecchi Gori, Fair Film. Distr.: Planfilm. Italie.

Le scénario s'inspire du récit de Machiavel qui nous apprend que, lorsque la paix dure un peu trop sur Terre, le diable dépêche l'un de ses ambassadeurs («l'Arcidiavolo») pour y semer la discorde. Machiavélique, non ? Ainsi, Belfagor (Vittorio Gassman) arrive dans l'Italie de la fin du 15ème siècle, flanqué de son aide Adramelek (Mickey Rooney), capable de se rendre invisible. Leur mission consiste à perturber les relations entre les principautés de Rome et de Florence, et du même coup relancer la guerre. Par de subtiles usurpations d'identité, Belfagor réussit dans un premier temps à envenimer les relations diplomatiques, mais il se prend au jeu et succombe bientôt aux charmes de la princesse Maddalena (Claudine Auger), de Florence, ceci au grand dam de Satan en personne. Sous le regard corrosif d'Ettore Scola, la nouvelle de l'auteur du *Prince* et de *La Mandragore* prend des allures de fable morale où l'humour ne perd jamais ses droits. L'amour encore moins, dans la mesure où il peut à lui seul combattre les forces du mal et ôter tous ses pouvoirs à l'émissaire du diable. Chez Machiavel, Belfagor (ou Belphégor dans sa traduction française) venait justement sur Terre vérifier les dires des damnés qui, pour justifier leurs péchés, accusaient toujours leur femme ou leur maîtresse. Pratique !

LA BELLE ET LE CAVALIER

C'Era Una Volta. 1967. Réal.: Francesco Rosi. Scén.: Tonino Guerra, Raffaele La Capria, Giuseppe Patroni Griffi, Francesco Rosi. Int.: Omar Sharif, Sophia Loren, Georges Wilson, Marina Malfatti, Rosemary Martin, Leslie French, Carlo Pisacane, Dolores del Rio, Anna Nogara, Rita Forzano. Prod.: Carlo Ponti, Concordia. Distr.: M.G.M. Italie/France.

Le mythe de Cendrillon transposé à l'italienne par un Francesco Rosi inattendu sur ce genre de fiction. Dans le royaume de Naples, au temps des Bourbons, le prince Ramon (Omar Sharif) néglige toutes les riches prétendantes au mariage jusqu'au jour où il rencontre Isabelle, une simple paysanne dont il tombe aussitôt amoureux (Sophia Loren). Invitée à la Cour, et métamorphosée par une sorcière en noble jeune fille, Isabelle va aisément remporter le concours de lavage de vaisselle (tout à la main, quand même...) organisé par la Reine Mère qui devra élire la future épouse pour son fils. On sent là toute l'ironie mordante d'un Francesco Rosi, éternel ennemi des privilèges et des préjugés sociaux, trouvant dans le merveilleux et le Fantastique matière à nourrir une nouvelle fois un discours progressiste toujours présent dans sa filmographie (**Le Moment de la Vérité**, **Main Basse sur la Ville**, **Cadavres Exquis**, etc.).

La Belle et le Cavalier (Sophia Loren et Omar Sharif). Derrière la féerie, la satire sociale.

LA BELLE VERTE

1996. Réal. et scén.: Coline Serreau. Int.: Coline Serreau, Vincent Lindon, Marion Cotillard, Philippine Leroy-Beaulieu, James Thiree, Samuel Tasinaje, Michel Lagueyrie, Paul Crauchet, Olivier Broche, Patrick Timsit, Didier Flamant, Yolande Moreau. Prod.: Alain Sarde, TF1 Production. Distr.: AMLF. France.

«La Belle Verte», c'est le nom de la planète où vit Mila (Coline Serreau, la réalisatrice), un lieu où les citoyens vivent au rythme de la nature, en communauté, et où l'échange de services a depuis longtemps remplacé l'usage de la monnaie. Bref, des gens raisonnables. La preuve : ils nous ont jadis expédié le Christ et Jean-Sébastien Bach (mais les Terriens ont oublié d'être cons et ont vite inventé la croix et le rap !). Chaque année, ses habitants se réunissent pour traiter les affaires courantes et déléguer des émissaires sur les autres planètes afin d'y observer l'évolution. Cependant, personne ne veut aller sur Terre, livrée au trafic auto-routier, à la sur-production, aux guerres, à la pollution et autres fléaux actuels. Cette fois, pourtant, Mila accepte la mission, curieuse de voir la planète dont sa mère était originaire.
Le décor ainsi planté, la suite du récit emprunte le registre connu de l'observateur étranger portant un regard naïf sur l'environnement et les personnages qu'il rencontre. Du décalage entre les deux visions naît ainsi l'effet comique. Mais si le film est drôle, très drôle même parfois (l'orchestre en folie, avec le célèbre «Quatuor», le «parler vrai» des présentateurs TV face aux politiques, etc.), le pamphlet dénonciateur tourne court. Comme dans le magique **La Crise**, traitant de l'incommunicabilité moderne, Coline Serreau fustige l'absurdité d'un système basé principalement sur la production en masse d'objets inutiles servant le seul profit, et sur un individualisme forcené qui va à l'encontre de toute civilisation possible. Une approche libertaire respectable, si la réalisatrice ne grossissait le trait pour mieux servir son discours. Car, son monde lénifiant de «La Belle Verte» rappelle surtout la vaine tentative des communautés post-soixante-huitardes pour la plupart vite retournées dans les grandes villes après des expériences catastrophiques. Dès lors, malgré les efforts louables de l'auteur, le regard satirique fonctionne dans les deux sens et on ne croit pas davantage à son monde qu'au nôtre. Il n'empêche, de **Trois Hommes et un Couffin** à **Romuald et Juliette**, de **La Crise** à **La Belle Verte**, Coline Serreau, porte-parole d'une utopie idyllique, nous tient le même langage raisonnable pour un renversement des valeurs sûrement nécessaire. Le projet ravit tout le monde mais la formule reste à trouver.

La Belle Verte.
Le «parler vrai», une grande première à la télévision !

LES BELLES DE NUIT

ou Le Belle della Notte (Italie). 1952. Réal.: René Clair. Scén.: Pierre Barillet, René Clair, Jean-Pierre Gredgi. Int.: Gérard Philipe, Gina Lollobrigida, Raymond Cordy, Martine Carol, Magali Vendeuil, Jean Parédès, Paolo Stoppa, Raymond Bussières. Prod.: Franco London, Rizzoli. Distr.: Gaumont. France/Italie.

Trois ans après **La Beauté du Diable**, René Clair retrouve Gérard Philipe. Timide professeur de musique dans une petite ville de province, Claude s'ennuie ferme et passe ses nuits à rêver d'une autre vie, toujours plus loin dans le passé. Chaque personnage banal de son entourage retrouve dans ce nouveau décor une fonction héroïque et romanesque. Pourtant, ses songes mirifiques tournent à la désillusion et ses fantômes sans cesse le poursuivent. Au final, il reprend contact avec la réalité des choses pour épouser la fille du garagiste voisin. **Les Grandes Manœuvres** (du même René Clair) version onirique, avec au bout du chemin l'apprentissage de la résignation. Claude vit par procuration et, souvent déçu par ses aventures dans le passé, souhaite se projeter dans le futur, ce qu'il fera en effet pour retrouver son univers quotidien dans le présent. On retrouve là le discours raisonnable du **Magicien d'Oz** où le rêveur doit, *in fine*, apprendre à se contenter de son environnement ordinaire. Une curieuse morale pour un film censé nous parler d'évasion...

Les Belles de Nuit.
Le rêve pour échapper au quotidien.

EL BELLO DURMIENTE

1952. Réal.: Gilberto Martinez Solares. Scén.: Juan Garcia et Gilberto Martinez Solares. Int.: Tin Tan (German Valdes), Lilia del Valle, Wolf Rubinski, Pascual Garcia Pena, Joaquim Garcia Vargas, Gloria Mestre. Prod.: Myers y Brooks/Cinematografica Valdès. Mexique.

La carrière de comique comprend souvent le passage obligé du pastiche des grandes œuvres science-fictionnelles (exemple **Le Gendarme et les Extra-terrestres**. Bon d'accord, c'est un mauvais exemple, alors prenons plutôt **Dr. Jerry et Mr. Love**, **Frankenstein Junior** et toutes ces choses-là). Au Mexique aussi, des comédiens comme Clavillazo, Cantinflas, Viruta, Resortes ou bien encore Capulina visitèrent le genre, mais le plus prolifique reste Tin Tan à la filmographie surprenante : **La Marca del Zorillo**, **Simbad el Mareado**, **Viaje a la Luna**, **Dos Fantasmas y una Muchacha**, **La Locura del Terror**, **El Fantasma de la Opereta**, sans oublier sa rencontre avec Lon Chaney Jr. dans **La Casa del Terror**, une histoire de Momie loup-garou !
Cette fois, Tin Tan incarne un homme préhistorique retrouvé intact à l'époque contemporaine (c'est-à-dire en 1952 !), ce qui nous vaut de copieux flash-back au temps où l'homme chassait le dinosaure (ce qu'il ne fit d'ailleurs jamais...), assortis de quelques séquences de combat entre l'acteur et un primitif joué par le catcheur Wolf Rubinski - décédé en cette année 2000 - et qui sera quand même plus tard l'athlétique justicier masqué dans la série des **Neutron, el Enmascarado Negro**. On peut y voir, animés vaille que vaille, un stégosaure, un tyrannosaure, deux brontosaures ainsi qu'un ptérodactyle manipulé par un fil parfaitement visible. Et, comme il ne s'agit pas de se lancer dans les frais, la production inclut force stock-shots de **Tumak, Fils de la Jungle** (**One Million B.C.**) réalisé quelque douze ans plus tôt !

***Bells**. Quand la malheureuse victime reçoit un gros coup de téléphone !*

BELLS

*ou **Murder by Phone**, ou **The Calling**, ou **Hell's Bell**. 1980. Réal.: Michael Anderson. Scén.: John K. Harrison, Michael Butler, Dennis Shryack. Int.: Richard Chamberlain, Sara Botsford, John Houseman, Gary Reineke, Barry Morse, James B. Douglas. Prod.: Stan Colbert, Robert Cooper, Co-Co Film Prod./Famous Players. Canada.*

Michael Anderson, l'auteur de l'ambitieux et réussi **L'Age de Cristal**, ajoute un titre à la longue liste des psycho-killers du début des années 80 : **Carnage**, **Demented**, **Maniac**, **Le Monstre du Train** et surtout l'angoissant **Terreur sur la Ligne**, dont les scénaristes détournent l'idée originale. Cette fois, le téléphone tue à distance et celui qui le décroche se prend une telle décharge électrique dans la figure qu'il n'a plus à s'inquiéter de ses prochaines factures *France Télécom*. Le visage tremble, les yeux pleurent du sang, le combiné brûle et le correspondant se retrouve occis et projeté à travers les murs. Evidemment, l'angoisse monte, au point que certains irresponsables prescrivent déjà d'interdire l'usage du téléphone, mais heureusement Richard Chamberlain est sur le coup et saura au final transférer l'appel fatidique à son expéditeur. Mine de rien, gardons une pensée émue pour le nombre de bonnes portugaises que cette pratique a dû éliminer sans avoir eu le temps de proférer ce si beau «*Ben, nonche, la madame chelle est pas lâche !*» et il ne faut peut-être pas aller chercher plus loin les raisons de la rareté des bonnes portugaises de nos jours. Bref, pénétré par la fulgurance d'un tel concept, le Jury du Festival du Rex voulut bien lui accorder le Prix du Scénario en 1982. A signaler quand même la scène anthologique de la future victime allant répondre sur son poste téléphonique en forme de Mickey. Le gag téléphoné par excellence !

THE BELLS

*1926. Réal. et scén.: **James Young**, d'après la pièce d'Erckmann-Chatrian. Int.: Lionel Barrymore, Fred Warren, Lola Todd, Boris Karloff, Lorimer Johnson, Gustav Von Seyffertitz, Edward Phillips, Caroline Frances, Lucille La Verne. Prod.: Chadwick Pictures. USA.*

Cette intrigue sur le thème du remords et de l'auto-châtiment cher à Edgar Poe permet la rencontre étonnante, au temps du muet, de deux grandes figures du cinéma fantastique : Lionel Barrymore (**Les Poupées du Diable**, **La Marque du Vampire**) et Boris Karloff. Le sujet vient d'une pièce d'Erckmann-Chatrian (les deux auteurs de *L'Ami Fritz*) datant du Second Empire. Un aubergiste endetté a autrefois assassiné un «Juif Polonais» (d'où le nom du livre et de la pièce) et, plus tard, devenu maire de son village, il commence à ressentir le poids de sa culpabilité à travers d'horribles cauchemars. Un magnétiseur l'hypnotise, profite de son état second pour lui faire avouer son forfait et le coupable, ainsi confondu devant témoins, meurt d'une attaque la nuit suivante. Lionel Barrymore joue l'aubergiste qui, dans le film, reçoit la visite du fantôme de sa victime et Boris Karloff interprète le rôle du magnétiseur, avec lunettes, chapeau et cheveux longs, à la manière de Werner Krauss dans le **Cabinet du Dr. Caligari** tourné sept ans plus tôt.

THE BELLS

*1931. Réal : **Harcourt Templeman**. Scén: C.H. Dand, d'après la pièce d'Erckmann-Chatrian, Le Juif Polonais. Int : Donald Calthrop, Jane Welsh, Edward Sinclair, O.B. Clarence, Wilfred Shine, Ralph Truman. Prod: Isidore Schlesinger, Sergei Nolbandov, British Sound Film Productions/Producers Distributing Corporation. GB.*

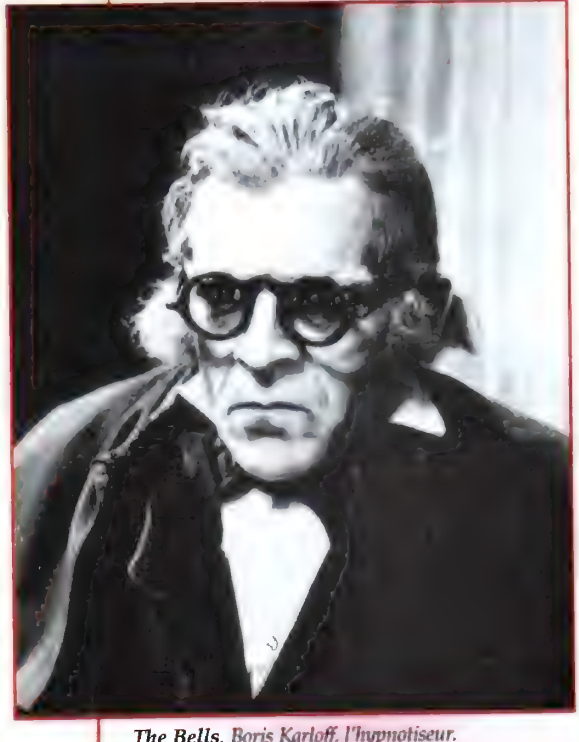
Première adaptation parlante de l'histoire d'Erckmann-Chatrian, modernisée. Rendu fou par le son des cloches le jour du mariage de sa fille, Mathias (incarné ici par l'excellent Donald Calthrop), pris de remords, confesse son ancien crime, puis s'enfuit pour aller se noyer. Comme cela se pratiquait alors, le film fut tourné en plusieurs versions, avec des acteurs différents. La version française, **Le Juif Polonais**, réalisée par Jean Kemm, semble invisible depuis l'époque lointaine de sa sortie, ce qui est d'autant plus frustrant que le rôle de Mathias y était tenu par Harry Baur. L'histoire d'Erckmann-Chatrian semble avoir bien plu aux producteurs, puisqu'on ne dénombre pas moins de six autres versions : **The Bells** (USA, 1913, Oscar C. Apfel, Reliance), **The Bells** (GB, 1914, Gaumont), **The Bells** (USA , 1914, Sawyers Features), **The Bells** (USA, 1918, Ernest C. Warde, Pathé), **The Bells** (GB, 1923, Edwin Greenwwood), **The Burgomeister** (Australie, 1935, Harry Southwell). Ceci indépendamment des deux autres versions, allemande et française, tournées dans les décors du film d'Harcourt Templeman.

***Beloved**. De gauche à droite : Kimberly Elise, Oprah Winfrey et Thandie Newton (Beloved).*

BELOVED

1998. Réal.: Jonathan Demme. Scén.: Akosua Busia, Richard LaGravenese, Adam Brooks, d'après le roman de Toni Morrison. Int.: Oprah Winfrey, Thandie Newton, Danny Glover, Kimberly Elise, Beah Richard, Albert Hall, Jude Ciccolella, Lisa Gay Hamilton, Irma P. Hall. Prod.: Edward Saxon, Jonathan Demme, Gary Goetzman, Oprhah Winfrey, Kate Forte, Harpo Films/Clinica Estetico. Distr.: Gaumont Buena Vista International. USA.

Beloved est un peu la rencontre de ***Racines*** et des **Innocents**. L'action se déroule dans l'Ohio, après la Guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage, dans la maison de Sethe (Oprah Winfrey), ancienne esclave elle-même marquée (au propre et au figuré) par un passé douloureux. Après quelques manifestations surnaturelles, une jeune fille sort de l'eau, couverte d'insectes, s'installe dans la demeure et déclare s'appeler Beloved, justement le seul nom gravé autrefois sur la tombe du bébé de Sethe trop tôt disparu. Sethe l'adopte immédiatement et tandis que des rapports ambigus s'instaurent entre la nouvelle arrivante, la mère, un ami fidèle (Danny Glover) et l'autre fille de Sethe (Kimberly Elise), nous apprenons par un flash-back terrifiant les circonstances de la mort de Beloved, l'enfant chéri. Thandie Newton illumine l'écran dans sa composition de la revenante, apparemment adulte mais en fait demeurée au stade infantile, peut-être de retour pour délivrer sa mère des affres d'une terrible culpabilité. A ses côtés, dans le rôle de Sethe, la célèbre présentatrice de talk-show Oprah Winfrey (déjà de **La Couleur Pourpre**, de Steven Spielberg) est à l'origine de la mise en chantier de cette adaptation du best-seller de Toni Morrison, décrivant avec véracité et émotion les séquelles douloureuses de l'esclavagisme dans les plantations du sud de l'Amérique. Jonathan Demme, lecteur ému par le roman, va à l'essentiel et tire grâce à des images superbes et des tableaux hallucinés tout le tragique du sujet original dont il respecte à peu près les péripéties à travers les 172 minutes du métrage, mise à part une fin plus optimiste, seule concession au passage à l'écran. (*M119P8*).



***The Bells**. Boris Karloff, l'hypnotiseur.*

***Belphegor**. Le feuilleton mythique qui terrifia l'auditoire à l'époque de la télévision en noir et blanc.*

BELPHEGOR

1965. Réal.: Claude Barma. Scén.: Jacques Armand, d'après le livre d'Arthur Bernède. Int.: Yves Régnier, René Dary, François Chaumette, Juliette Gréco, Christine Delaroche, Sylvie, Paul Crauchet, René Alone, Jacques Dynam. Prod.: ORTF. France.

Belphégor restera comme le grand choc des années soixante à la télévision. A l'époque, une seule chaîne et tout le monde, petits et grands, scotchés devant le récepteur jusqu'à la résolution de l'incroyable énigme à la fin du dernier épisode. Ça commence très fort : «*il y a un fantôme dans les couloirs du Louvre*». En effet, un personnage masqué semble rechercher le trésor des Rose-Croix, une confrérie d'alchimistes pas clairs apparus vers le début du 17ème siècle. Au terme d'une action sans cesse rebondissante et structurée à la manière des feuilletons d'autrefois, on découvrira l'identité du fantôme et de celui qui le manipule. Ce nom de Belphégor provient de divers contes populaires et apparaît dans une nouvelle de l'écrivain italien Machiavel. Arthur Bernède s'en empare à son tour pour un livre dont le Français Henri Desfontaines tire un premier film, en 1926. Plus tard, Georges Combret signera **La Malédiction de Belphégor**, un long métrage de 1966 s'inspirant à la fois du personnage, de l'émission *Les Cinq Dernières Minutes* (l'inspecteur Bourrel est là fidèle au poste !) et du tout récent **Fantômas** d'André Hunebelle, ce qui fait quand même beaucoup ! Pour revenir à la série TV, même si la révélation de l'identité de Belphégor déçoit généralement (d'autant que le rôle masqué n'est pas tenu par le personnage censé le représenter dans l'histoire), l'œuvre de Claude Barma, sublimement photographiée en noir et blanc par Jacques Lemare, reste un objet précieux et le témoignage trop rare d'une véritable création télévisuelle.

BELPHEGOR

2000. Réal.: Jean-Pierre Salomé. Scén.: Jérôme Tonnerre. Int.. Sophie Marceau, Michel Serrault, Julie Christie, Frédéric Diefenthal. Prod.: Alain Sarde, Jean-Jacques Albert. France

Une nouvelle version pour le grand écran du célèbre thème, Sophie Marceau interprétant la jeune fille possédée par le «spectre» de Belphégor, réveillé par d'étranges rayons lumineux. Pour une fois, quelques séquences sont réellement tournées au Louvre (les autres dans une reconstitution fidèle aux studios d'Epinay sur Seine), et Juliette Gréco vient faire un petit tour complice sur le plateau, quelque 35 ans après la série télévisée en noir et blanc.

***Belphegor** version 2000. Sophie Marceau sur le tournage.*

BEN

1972. Réal.: Phil Karlson. Scén.: Gilbert A. Ralston, d'après Stephen Gilbert. Int.: Lee Harcourt Montgomery, Rosemary Murphy, Joseph Campanella, Meredith Baxter, Arthur O'Connel, Kenneth Tobey. Prod.: Bing Crosby Productions. USA.

L'année précédente, **Willard** s'était taillé un beau succès. Le héros du même nom, solitaire et ignoré par ses contemporains, s'y liait d'amitié avec Ben et Horace, deux rats d'une intelligence supérieure avec qui il parvenait à communiquer. Mais les animaux prolifèrent, développent des instincts sauvages et Willard, en tentant de les éliminer, finissait par succomber sous le nombre. Cette suite directe pas forcément nécessaire reprend la dernière scène du précédent épisode et enchaîne aussitôt. Ben a survécu, rassemble ses frères, agresse quelques victimes et tous se font traquer dans les égouts à coups de lance-flammes. La mise en scène de Phil Karlson (un vétéran de la série B : **Le Salaire de la Vengeance, Le Proscrit, Sur la Piste des Iroquois**...) nous la joue classique, se focalise le plus souvent sur la face (de rat...) de Ben observant l'évolution de ses troupes, tandis que les dialogues sonnent particulièrement creux et que les bonnes surprises se font rares. Dans ce registe convenu de l'agression animale, seuls les rapports entre Ben et Danny, un jeune garçon atteint de maladie incurable, semblent avoir réveillé les auteurs, surtout quand le rongeur blessé échappe à la dératisation finale et vient se réfugier chez l'enfant protecteur. Les deux êtres délaissés vont alors tenter de guérir ensemble. Une charge émotionnelle insoutenable, tout juste interrompue par la voix alors juvénile de Mickael Jackson interprétant la chanson du film. C'est trop !

***Ben**. L'enfant et l'animal, deux êtres incompris.*

BENNY'S VIDEO

1992. Réal. et scén.: Michael Haneke. Int.: Arno Frisch, Ulrich Muhe, Angela Winkler, Ingrid Stassner, Stephanie Brehme, Stefan Polasek, Max Berner, Shelly Kästener. Prod.: Veit Heiduschka, Bernard Lang, Wega-Film. Distr.: Films du Paradoxe. Autriche.

Le second film de l'auteur du **Funny Games** qui séduisit les uns et révolta les autres, suivant la capacité à distancier le discours des uns et des autres (après un tout aussi pessimiste **Septième Continent**). **Benny's Video** traite déjà de violence, mais en l'axant sur sa représentation filmée. Benny (Arno Frisch, justement l'un des futurs tueurs de **Funny Games**) est un adolescent passionné par l'image, qui dévore de la vidéo et finit par confondre l'œil de la caméra et son propre regard (à telle enseigne qu'il regarde au-delà de sa fenêtre à travers un moniteur TV). Muni d'un caméscope sophistiqué, il filme un jour l'abattage d'un porc et se repasse plusieurs fois l'extrait, proprement fasciné. Jusqu'à reproduire la scène avec une fillette de son âge attirée à la maison, juste pour voir, à titre d'expérience. Comme dans **Funny Games**, où les deux intrus torturent et assassinent sur le ton du bavardage mondain, Benny ne dramatise jamais l'horrible situation. Il n'affiche d'ailleurs aucun sentiment, pas même envers ses parents à qui il finit par montrer le film. Mais à ce moment la violence change de camp, car le père et la mère décident de protéger leur fils, camouflent le meurtre et... découpent le corps de la fillette en morceaux. Haneke cadre à la façon d'un documentaire, sans musique, cet adolescent dans son monde intérieur, qui trouve dans la seule fiction matière à dérouler sa vie. D'où le décalage horrifiant entre les actes montrés et ce que nous croyons savoir de la normalité. Quand tous les repères s'estompent, plus rien n'a d'importance et le final suicidaire (comparable en cela au **Septième Continent**) n'étonne plus quand Benny s'en va tranquillement remettre à la police la preuve filmée de la complicité de ses parents. Une façon pour Michael Haneke de renvoyer la violence à la figure des vrais responsables. Mais qui sont-ils, au fait ? L'auteur répond peut-être à la question quand il précise *«les média vident notre existence de toute réalité. Certains jeunes ont envie de reproduire cette violence pour... voir comment ça fait»* !

***Benny's Video**. Au premier plan, Arno Frisch, l'adolescent fasciné par l'image.*

BEOWULF

1998. Réal.: Graham Baker. Scén.: Christopher Leahy, David Chappe, Deborah Serra. Int.: Christophe Lambert, Götz Otto, Oliver Cotton, Rhona Mitra, Patricia Velasquez, Roger Sloman, Charlie Robinson, Vincent Hammond, Robert Willox, Layla Roberts. Prod.: Lawrence Kasanoff, Capitol Films/Kurschner-Locke. Distr.: CTV International. USA.

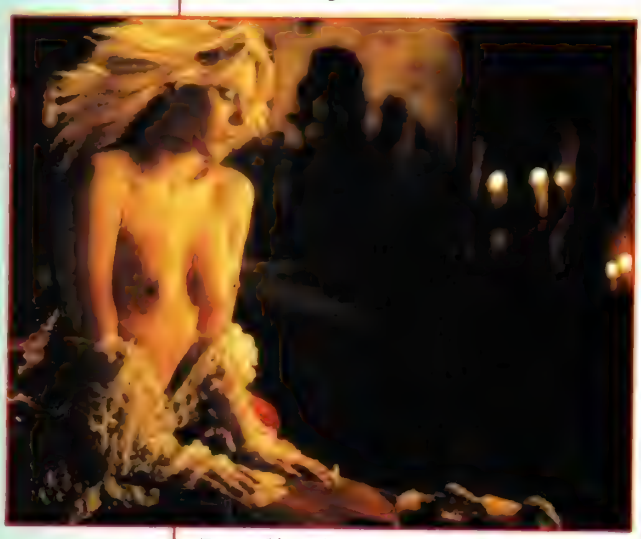
Beowulf installe son récit à une époque où le futur rejoint le passé à mesure que la civilisation régresse. Christophe Lambert, fagoté façon **Mad Max**, équipé à la Rambo, né d'une mortelle et d'un démon, arpente la zone et profère quelques sentences définitives du ton pénétré du mec qui possède la force. En raison de ses origines, il est en effet le seul à pouvoir se mesurer à une terrible créature batracienne mi-Alien, mi Predator (effets optiques compris...) ravageant la région, et trucidant sans distinction hommes, femmes et enfants. La vraie bête ! Dans la légende germanique dont s'inspire le scénario, il existe une suite où Beowulf, devenu roi des Goths, se sacrifie en terrassant un dragon qui ravage son royaume, mais vu le score mitigé au box-office les choses en resteront sûrement là. Mélange des genres assez exemplaire, **Beowulf**, tout comme la série des **Mortal Kombat**, participe davantage du jeu vidéo que de la création cinématographique. Seuls les décors et les costumes indiquent une certaine recherche, les effets spéciaux font parfois ce qu'ils peuvent (la destruction finale du château où se déroule l'action, cheap à pleurer...), tandis que la doublure de Christophe Lambert abuse des sauts périlleux et qu'une musique, résolument moderne, rappelle qu'on s'inspire davantage de **Blade** que de **Conan le Barbare**. Ah, s'il n'y avait pas en prime la sculpturale Layla Roberts, tiens !

BERANAK DALAM KUBUR

1971. Réal : Awaludin & Ali Sahab. Scén : Sjuman Djaya, d'après une histoire de Cames TH. Int : Suzzanna, Mieke Wijaya, Dicky Supratpo, Ami Prijono, Sofia Amang, Azwar Noor, Deddy Mudjito, Dohan Subandrio, Suhaimi Said, Robby Hart, FX Sutono, Kiki S, Fiji S. Prod : Dicky Supratpo, PT Tidar Jaya Film/Metropolitan Recreation Center. Indonésie.

Dans une vieille demeure coloniale hollandaise de Semarang, deux sœurs ne vivaient pas en paix... L'aînée est l'incarnation du mal : après avoir tué sa mère, elle a rendu son père inconscient afin de pouvoir mettre la main sur sa fortune et sur la plantation voisine entretenue par des journaliers miséreux. La cadette, née de mère différente, revient à la maison familiale pour y accoucher, durant une absence prolongée de son mari. Pour se débarrasser de cette sœur trop jolie qu'elle déteste, l'aînée lui lance un bol de vitriol au visage, après avoir tenté sans succès de la noyer, puis de la faire piquer par un serpent... La malheureuse s'évanouit, on la croit morte et on la porte en terre. Mais bientôt, retentissent les cris de son enfant qui vient de naître, et les fossoyeurs s'enfuient à toutes jambes. Pris de pitié, un vieux serviteur recueille la mère défigurée et son bébé. Un peu plus tard, la sœur aînée croit voir un fantôme blanc passer dans les allées du parc et commence à éprouver des remords pour ses crimes. Revenu de voyage, le mari ne tarde pas à découvrir que ce spectre n'est autre que sa femme, et que son enfant est en vie. Les journaliers de la plantation se révoltent et se dirigent vers la vieille demeure, tandis que la sœur aînée les repousse à coups de fusil C'est alors que, recouvrant la raison, le père lance son fauteuil roulant en direction de sa fille indigne. Tous deux tombent du balcon et se fracassent le crâne au sol...

Considéré comme le vrai premier film d'horreur indonésien, ce film remarquable, dont le titre signifie «accouchement dans la tombe» mélange des thèmes du cinéma d'épouvante «occidental» avec des éléments traditionnels indonésiens et une conception de l'horrible assez différente de la nôtre, ce qui fait tout son intérêt. **Beranak Dalam Kubur** ne tarda pas à devenir le chef de file d'une véritable école du cinéma de terreur indonésien, d'autant que sa jeune interprète, Suzzanna (qui incarne ici Lila, la cadette), devait s'illustrer dans ce genre durant plus de vingt ans, alternant avec un égal bonheur les rôles de victime et de monstre, d'où un succès qui ne se démentit jamais (**The Snake Queen, La Revanche de Samson, La Reine de la Magie Noire**...).



***Beowulf**. Layla Roberts, la sorcière bien aimée...*

Bermudes : Triangle de l'Enfer.
Le mystère plane et les bateaux s'échouent.

BERKELEY SQUARE

1933. Réal.: Frank Lloyd. Scén.: Sonia Levien, John Lloyd Balderston, d'après Henry James. Int.: Leslie Howard, Heather Angel, Colin Keith Johnson, Beryl Mercer, Samuel S. Hinds, Alan Mowbray, Olaf Hytton, Valerie Taylor, Irene Browne. Prod.: Jesse L. Lasky, Fox. G.B.

Le récit d'un voyage dans le temps dont la nature relève davantage de la licence poétique que de la pure science-fiction. Peter Standish, le héros, emménage à Berkeley Square et rentre en possession du journal de son ancêtre, épris de sa cousine Helen Pettigrew, en 1784. Par un phénomène d'osmose typiquement romanesque, il s'isole chez lui et, par l'intermédiaire d'un miroir, se retrouve projeté en plein dix-septième siècle, face à Helen, mais aussi à sa jeune sœur, Mary, dont il tombe raide amoureux. A travers le récit, Frank Lloyd livre une comédie de mœurs où il compare les deux époques sans vraiment prendre parti ni pour l'une ni pour l'autre. Si les fantômes du passé font preuve de nombreux défauts de caractère et s'avèrent profondément ennuyeux, en retour l'image d'un avenir désespérant aperçu dans les yeux de Peter (architecture agressive, émeutes, grèves, explosions...) décide Mary à ne pas suivre son amoureux dans un vingtième siècle où il finira ses jours en solitaire. Le scénario s'inspire d'une pièce de John Lloyd Balderston (déjà adaptateur à la scène du *Dracula* de Bram Stoker), elle-même tirée d'une nouvelle d'Henry James, *A Sense of the Past*. Roy Ward Baker en tirera un remake en 1951, **House in the Square**, également titré **I'll Never Forget You**.

THE BERMUDA TRIANGLE

1978. Réal.: Richard Friedenberg. Scén.: Stephen Lord, d'après le livre de Charles Berlitz. Int.: Brad Crandall, Lin Berlitz, Donald Albee, Larry Bisman, Jim Bohan, Vince Davis, Anne Galvan. Prod.: Charles Sellier Jr., James L. Conway, Schick Sunn Classics. USA.

Cela ressemble à une émission TV à la Jacques Pradel où on ne sait plus si le documentaire prend le pas sur la fiction, ou bien s'il s'agit du contraire. Un professeur nous regarde droit dans les yeux, trace un triangle sur une carte de l'Océan Atlantique, puis dispose de façon sentencieuse plein de maquettes d'avions et de navires à l'intérieur du polygone pour nous annoncer que tous ont disparu. A peine le temps de lui répondre «*c'est pas nous !*» et il s'embarque dans une démonstration filmique à grand renfort de (faux) témoignages, d'effets spéciaux, voir même d'extraits de longs métrages n'ayant pas toujours grand rapport avec le sujet. Le procédé, déjà arbitraire en soi, prend cependant toute son ampleur quand s'ajoutent au fameux mystère du Triangle des Bermudes d'autres phénomènes inexpliqués (on apprend ainsi qu'en 1492 Christophe Colomb découvrit... les soucoupes volantes !), sans oublier la disparition de l'Atlantide, comme si on y était encore pour quelque chose, tout cela scénarisé, reconstitué et fort mal interprété. Et c'est au moment où le spectateur vaincu s'endort doucement que le docte narrateur, plus emphatique que jamais, administre la conclusion qui tue d'un magistral « *La question reste posée, elle attend notre réponse !*». Tiens bon, la question, on arrive...

THE BERMUDA TRIANGLE

1996 Réal.: Ian Thoynton. Scén.: Elisabeth Bradley et Stephen McPherson. TV Film. Int.: Sam Behrens, Susanna Thompson, Lisa Jakub, David Gallagher, Jerry Hardin, Michael Reilly Burke, Naomi Watts, Sandra Thigpen, Dennis Neal, Jane Daly. Prod.: ABC-TV. USA

Il se passe à nouveau des choses aux environs du fameux Triangle. C'est ce que va pouvoir vérifier une famille dont le bateau s'échoue près d'une île perdue dans «la 27ème dimension» (très loin, donc...). Les scénaristes de **Cocoon : le Retour** poursuivent ainsi leur quête optimiste du bonheur existentiel dans un script qui aurait bien pu inspirer Gary Ross, l'auteur/réalisateur de **Pleasantville**.

BERMUDES : TRIANGLE DE L'ENFER

Bermude : La Fossa Maledetta. 1978. Réal.: Anthony Richmond (Tonino Ricci). Scén.: Fernando Galliana, Manrico Melchiorre, Teodoro Ricci. Int.: Andres Garcia, Janet Agren, Cinzia Monreale, Adriana Falco, Arthur Kennedy, Pino Colizzi, Maximo Valverde, Sergio Doria, Oscar Alvarez, Angelo Calligaris. Prod.: Nino Segurini. Italie/Espagne/Venezuela.

Au beau milieu des années soixante-dix, le Triangle des Bermudes avait la cote comme une bête, favorisé par de mystérieuses disparitions dans le secteur et bon nombre de documentaires tournés sur le sujet (voir le précédent titre, auquel s'ajoutent **Mysteries from Beyond Earth**, de George Gale, et **Mysteries from Beyond the Triangle**, de Lawrence Crawley et William F. Miller). La fiction ne pouvait que suivre avec des titres comme **Satan's Triangle** (Sutton Roley), **Le Mystère du Triangle des Bermudes** (René Cardona Jr.), **Beyond the Bermuda Triangle** (William A. Graham), **Dans les Profondeurs du Triangle des Bermudes** (Tom Kotani), et même **Misterias en las Bermudas** (la dernière aventure des catcheurs duettistes Santo et Blue Demon). L'Italie n'étant pas du genre à passer son tour à l'annonce d'un filon lucratif, Tonino Ricci prend ainsi la barre de ce **Bermudes : Triangle de l'Enfer** réussissant la prouesse d'exploiter en même temps **Les Dents de la Mer** d'un certain Steven Spielberg. Sur fond de vague affaire politique où il s'agit de récupérer sous l'eau une énigmatique mallette, le récit aligne les clichés d'usage et laisse entendre qu'une créature insaisissable dirige un banc de requins dans une fosse sous-marine inexplorée. On n'en saura guère plus au terme de l'histoire, sinon qu'un mystère plane aux alentours du Triangle des Bermudes. C'est bien ce que l'on avait cru comprendre...

BERNARD AND THE GENIE

1991. Réal.: Paul Weiland. TV film. Scén.: Richard Curtis. Int.: Lenny Henry, Alan Cumming, Rowan Atkinson, John Gabriel, Beaux Bryant, Kevin Allen, Melvyn Bragg, Janet Henfrey, Bob Geldof. Prod.: BBC TV. Grande-Bretagne

Sale temps pour Bernard Bottle à la veille de Noël : il a perdu son job et sa petite amie vient de le quitter. En plus, il neige. C'est alors qu'il tombe sur une lampe magique équipée comme il se doit du génie traditionnel, bien content de se dégourdir les jambes après vingt siècles d'emprisonnement. Pendant que Bernard utilise ses vœux à se venger de son entourage, le génie découvre les délices de la vie moderne et parle d'ouvrir une boutique à souhaits afin de rendre heureux tous les gamins de la capitale. Une comédie familiale réalisée pour la télé, pleine de bons sentiments, qui permet de retrouver Rowan Atkinson dans le rôle d'un patron cupide, ceci juste avant sa création du personnage de Mr. Bean.

BERSEKER : THE NORDIC CURSE

1987. Réal. et scén.: Jef Richard. Int.: Joseph Alan Johnson, Valerie Sheldon, Greg Dawson, George "Buck" Flower, Shannon Engemann, Beth Toussaint, Rodney Montague. Prod.: Jules Rivera, Paradise Filmworks/Shapiro. USA.

Encore un beau classique du survival des années 80, resté inédit en nos contrées, et c'est bien dommage, car avec un titre du genre **Ne Touchez pas au Grizzly**, il aurait bien pu faire un malheur ! L'intrigue reprend le concept habituel des **Vendredi 13** où le Jason de service n'est autre que le cousin du shérif local, victime d'une malédiction transmise par un ancêtre viking et cannibale qui le métamorphose en quelque chose d'hybride entre l'anthropoïde primitif et l'ours ordinaire. Une bande de teenagers rigolos comme tout débarque alors dans son espace vital et va tomber sur lui comme prévu (grosse pattoune griffue dans la figure et jet immédiat de gelée rougeâtre à la caméra). Le climax intervient pourtant lorsque le faux grizzly en rencontre un vrai, sans doute énervé par la mauvaise presse faite à cette gent animale, favorisant aussitôt une bagarre à la limite du cartoonesque. Passé au Marché du Film cannois, en mai 87, il n'a apparemment séduit aucun acheteur (et nous non plus, car on y était...).

BESAME MONSTRUO

ou Küss Mich, Monster. 1967. Réal.: Jésus Franco. Scén.: Jésus Franco, Luis Revenga. Int.: Adrian Hoven, Michel Lemoine, Janine Reynaud, Rossana Yanni, Gregorio Mora, Manuel Otero, Manolo Velasco, Barta Barri, Jésus Franco, Carlos Mendi, Chris Howland, Marata Reves. Prod.: Montana/Aquila Films. Espagne/Allemagne.

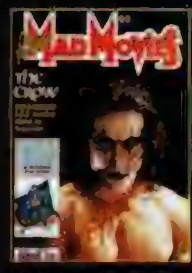
Une friandise signée Jésus Franco - «*Aaaahhh*» s'exclament les connaisseurs (plus fort, les connaisseurs, on n'entend rien...). Nous y retrouvons le duo de détectives féminins nommé «les Lèvres Rouges» apparu plusieurs fois dans la carrière du réalisateur espagnol (**Opération Lèvres Rouges**, **Sadisterotica**...). Elles enquêtent sur la disparition de modèles utilisées à des fins éminemment artistiques, puisque le ravisseur s'applique à fixer l'agonie de ses victimes sur photographie, afin d'en reproduire l'expression sur ses toiles peintes forcément géniales. On retrouve là une foule d'influences, du krimi allemand facon la série des «Scotland Yard» au pré-giallo période Mario Bava et son **Six Femmes pour l'Assassin**, ou encore de **Modesty Blaise** à **L'Horrible Dr. Orlof**, l'artiste dément utilise même un homme-singe nommé Morpho (Michel Lemoine) pour kidnapper ses modèles involontaires.

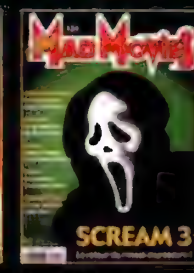
Besame Monstruo.
Michel Lemoine dans le rôle de Morpho.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I, Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ere saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 LA 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions





107 Le 5e Element, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, retro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoke, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cut, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Cell, Gemini, rétro Hellraiser

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux

39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoe, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/cine
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les F/X de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Sharon Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Eté Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES
29 30 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67
68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80
81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93
94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106
107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119
120 121 122 123 124 125 126 127

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87

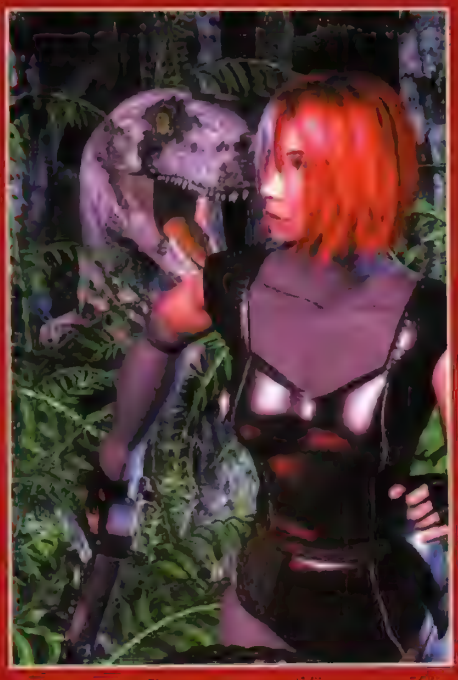
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

jeu vidéo

DINO CRISIS 2

Développeur : Capcom. Editeur : Virgin Interactive. Disponible sur PSOne.

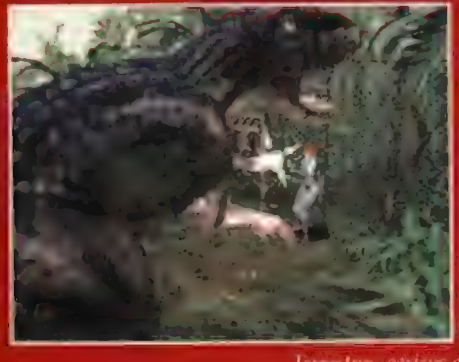
Si la saga des RESIDENT EVIL constitue l'œuvre majeure de Shinji Mikami, son travail sur DINO CRISIS est surtout récréatif. La preuve avec cette deuxième aventure très très speed...

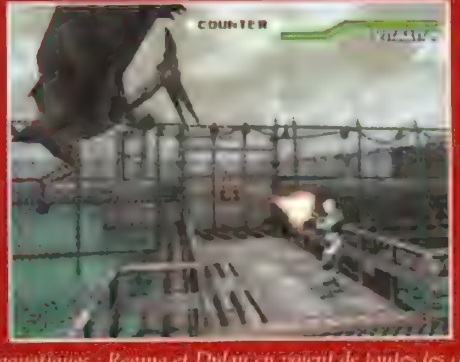


Pour qui s'était essayé au premier **Dino Crisis**, à ses couloirs désespérément déserts, et à ses quelques bestioles increvables, cette suite fera l'effet d'un gros défouloir. Encore plus orienté vers le jeune public que l'original, **Dino Crisis 2** envoie la belle Regina et un nouveau balèze du nom de Dylan sur un archipel d'îles infestées de créatures préhistoriques. Après l'arrestation du Docteur Kirk, le savant fou à l'origine des incidents du premier épisode, le gouvernement a en effet poursuivi en douce ses recherches sur le clonage des dinosaures et la tri-énergie. Aux deux zozos de mettre un terme à la prolifération des dinos qui risquent à terme de (re)dominer le monde.

Au bout de cinq minutes de jeu passées dans une jungle épaisse, on a déjà dégommé une trentaine de vélociraptors : il en surgit de partout, n'importe où et n'importe comment, ce qui a tôt fait de transformer ce «survival dino» en «beast them all» ! Quoique assez répétitif et d'une facilité déconcertante pour qui sait appuyer sur deux boutons en même temps, l'aventure se révèle incroyablement bien rythmée par les changements de décors / univers (l'un des points forts de Mikami), l'apparition régulière d'une nouvelle espèce à cartonner et des trouvailles incessantes de gameplay. Repousser l'assaut des tricératops à bord d'une jeep, coincer un petit compy voleur de disquettes, se frayer un chemin parmi les allosaurus en les aveuglant à l'aide de fusées de détresse, sortir d'une grotte labyrinthique gardée par d'affreux inostrausériens, flinguer du T-Rex à bord un tank ou encore combattre par deux fois un gigantosaurus qui porte bien son nom, voilà ce qui attend Regina et Dylan.

Pour rallonger la très courte durée de vie de **Dino Crisis 2**, Shinji Mikami et son équipe se servent comme dans les **Resident Evil** d'un parcours fléché obligeant le joueur à revenir souvent sur ses pas (c'est un peu énervant), mais emploient par ailleurs une nouvelle méthode révolutionnaire : ils ralentissent l'action ! Regina enfile ainsi une combinaison de scaphandre pour visiter la partie immergée d'un centre de recherches. D'un point de vue visuel et au niveau des sensations l'effet est stupéfiant (suffit de comparer avec le dernier volet de **Tomb Raider** où Miss Croft se transforme aussi en exploratrice sous-marine), mais la scène ne s'arrête pas là. D'une part Regina est attaquée par des mesosaurus, ancêtres terrifiants des crocodiles, et d'autre part elle doit faire preuve d'habileté pour parvenir à ses fins, selon le principe du jeu de plate-forme. Quand on sait que le premier **Dino Crisis** avait servi de champ d'expérimentation pour le fabuleux **RE : Code Veronica**, on se doute que ce sera de même avec cette suite pour un prochain **Resident Evil**. Ça promet.





Terrestres, aériens ou aquatiques : Regina et Dylan en voient de toutes les couleurs avec les dinos.

ZELDA MAJORA'S MASK

Editeur et développeur : Nintendo. Disponible sur N64.

Dans le domaine ludique contemporain, celui des consoles puissantes, Shigeru Miyamoto a pratiquement tout inventé. D'abord avec **Mario 64**, premier jeu de l'histoire se déroulant dans un monde à 360°, puis avec **Zelda Ocarina of Time**, une aventure d'une profondeur inouïe qui a défini en bien des points les principes ludiques actuels. Occupé à concevoir la manette de la prochaine console de *Nintendo* (la *GameCube*), Miyamoto s'est contenté de superviser ce **Majora's Mask**, développé par une équipe de fins techniciens de la firme japonaise. Même s'ils ont repris le moteur magique d'**Ocarina of Time**, ces derniers n'ont pas cherché à se mesurer au chef-d'œuvre mélancolique de leur maître, préférant lutter avec leurs propres armes pour imposer un nouveau regard sur l'univers des **Zelda**. C'est d'ailleurs dans un univers parallèle que se déroule **Majora's Mask**, le royaume d'Hyrule se nommant désormais Termina et étant menacé par une comète qui l'anéantira dans les trois jours. Link, qui retrouve sa fidèle monture Epona, n'aura donc que 72 heures pour sauver Hyrule et ses habitants. Un compte à rebours trop rapide pour remplir sa mission du premier coup, et qui l'obligera à revenir régulièrement dans le temps afin de dénicher les masques magiques indispensables à sa progression.

Forcément moins enchanteur qu'**Ocarina of Time**, **Majora's Mask** se distingue de son prédécesseur par une gestion du temps vraiment affolante, une profusion de mini-challenges et quêtes diverses, un scénario qui ne se refuse pas le franc délire (des extraterrestres sont de la partie !) et les aptitudes différentes de Link suivant qu'il porte le masque de Deku, de Zora ou des inénarrables mangeurs de pierres Gorons. A l'heure où l'on attend encore des jeux dignes de ce nom sur *PlayStation 2*, on peut donc sans complexe rebrancher sa *N64* et se laisser charmer par cet incontournable hit ludique.

Vincent GUIGNEBERT

MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

DISQUES

STAR WARS THE PHANTOM MENACE Ultimate Edition

John Williams
Sony Classical

Il n'aura fallu qu'une simple année (au lieu des dix ans habituels) pour qu'une intégrale **Star Wars** nous autorise à nous séparer de l'album officiel. Rappelons que la grande habitude de Sir Williams consiste à sortir prioritairement ses albums arrangés sous la forme d'un concert (morceaux remontés, thèmes développés) afin de privilégier l'expérience purement musicale. Ce double album se veut donc une toute autre forme d'expérience qui, en respectant la chronologie des morceaux et leur développement strictement narratif, est la transcription fidèle du score entendu durant le métrage, une expérience forcément plus filmique donc. Deux fois plus long que l'ancien album, sans interruption entre les chapitres : on y gagne bien sûr tous les développements des thèmes (et notamment les déchaînements ininterrompus de la bataille finale) mais on y perd également les versions concert («Duel of the fates», «Anakin's theme» ainsi que quelques variations autour du thème de Jar Jar). A noter que la source music (musique intra-diégétique, entendue par les protagonistes) complète cette expérience hors du commun. La musique de **La Menace Fantôme** étant la seule évocation tangible qui nous lie encore à l'univers de **Star Wars**, autant profiter de cet album pour se refaire le film à l'image de ce qu'il aurait dû être. (57 mn 13) + (66 mn 49)

LOST SOULS

Jan Kaczmarek
Varese Sarabande

Si son **Doppleganger**, en 1993, n'avait pas traumatisé les foules, Kaczmarek parvint à éveiller quelques oreilles attentives avec le très séduisant **Bliss**. Nouveau venu aux compétences formelles indiscutables, il lui reste à nous prouver sa capacité à transcender les sujets qu'il aborde, peu aidé, il est vrai, par des choix de carrière douteux. **Lost Souls**, à l'image du film, penche ainsi entre le séduisant, lorsqu'il s'attache aux accents nostalgiques de ses protagonistes, à l'imbitable, dès qu'il tente de nous effrayer. Marchant sans complexe sur les traces d'Howard Shore, Elfman et Goldenthal, les accents catholiques du compositeur polonais (chœur féminin, soloistes lyriques) constituent les moments les plus inspirés d'un album qui aurait gagné à aller à l'essentiel. (70 mn 08)

TOTAL RECALL Deluxe Edition

Jerry Goldsmith
Varese Sarabande

Les années passant, ce monument du bourrinage symphonique jouissif a peu à peu dévoilé, pour le pire et le meilleur, son caractère séminal. En effet, la bande du Media Venture qui squatte actuellement le paysage du blockbuster (Zimmer, Rabin et consorts) n'a finalement rien fait d'autre que suivre scrupuleusement les pulsions synthétiques du DJ Goldsmith, en les débarrassant néanmoins de toute obligation musicale. Du coup, comble de l'ironie, **Total Recall** nous apparaît aujourd'hui comme un monument du bon goût mélomane. L'album édité à l'époque cumulait les morceaux de bravoure sans laisser le moindre répit à son auditeur, au risque de l'épuiser. Cette intégrale, en se conformant à la chronologie du récit, est une expérience autrement plus exaltante, qui ménage ses effets pour mieux exploser dans de vertigineuses accélérations. A écouter religieusement, un Uzi dans chaque main. (73 mn 44)

BRAIN IN A BOX

Night and Day

Dieu merci, il existe encore des fous ! Ce coffret improbable, qui tente de nous faire croire, à coups d'hologrammes, qu'il renferme un cerveau électrolysé, se propose en l'espace de cinq CD de regrouper tout ce que la SF psychotronique a pu enfanter musicalement. De la musique de film aux délires mambo des années 50, de la pop allumée des 70's à la série télé, il ne manque rien, absolument rien ! Et lorsqu'on sait que 99% des morceaux ici présents sont des originaux, qu'on y trouve un nombre incalculable de pièces rares (**The Beast from 20 000 Fathoms**, **L'Homme qui Rétrécit**, **Predator**, le premier enregistrement officiel de **Theremin** et j'en passe), qu'un livret de 200 pages regroupe les signatures de Ray Bradbury, Arthur C. Clarke, Joe Dante, Kevin Eastman, Julie Strain, David Goyer, Anne Francis, Matt Groening, vous commencerez à entrevoir le délire. On imagine le temps et les moyens considérables investis dans une telle exhaustivité (TOUS les labels sont représentés), on le compare avec le public supposé (en gros, seulement toi et moi, cher ami lecteur) et l'on se dit qu'il y a vraiment des gens dont le seul but dans la vie est de satisfaire notre insatiable appétit de sous-culture. Merci les gars ! Du fond du cœur ! (durée : 5 jours et quelques minutes)

XENA LYRE, LYRE

Joseph Lo Duca
Varese/FNAC Import

En attendant la parution de son **Pacte des Loups**, qui reprend justement une bonne partie de ses œuvres pour les séries ***Hercule*** et ***Xena***, l'ex-compositeur attitré de Sam Raimi s'est offert cette pochade plutôt bien emballée, où Xena et ses Dykettes revisitent le patrimoine rock et pop à coups d'instruments occasionnellement exotiques. Et entre deux tubes, Lo Duca fait le con, en héritier approximatif du mythique Oingo Bongo. Tout ça est parfaitement inutile mais, au moins, c'est drôle. (48 mn 03)

SANG D'ENCRE

Les éditions *l'Ai Lu* lancent une nouvelle collection qui rassemble sous une présentation commune les titres SF, fantastique et fantasy. Citons d'ores et déjà, outre des réimpressions judicieuses («Le jeu de la damnation» de Clive Barker, le cycle de «Tschai» de Jack Vance en un seul volume), «Le trône de fer» de George R. Martin, premier tome d'une gigantesque épopée médiévale à mi-chemin entre **La Chair et le Sang** et **Les Princes d'Ambre**, ainsi que «Nadya» de Pat Murphy, somptueux western lycanthrope où les grands espaces de l'Ouest sauvage sont traversés par une louve-garou en quête de sa meute. Deux réussites, donc, à dévorer à pleines dents comme un cuissot bien saignant.

Cédric DELELÉE

COLLECTOR

Après leur deuxième convention, le Collector's Rendez-Vous, qui s'est tenue les 28 et 29 octobre derniers, la librairie Arkham se lance maintenant dans la fabrication de t-shirts, avec un premier modèle qui exhibe un joli visuel inédit de Goldorak, sous licence exclusive avec *Dynamic Productions*/ Go Nagai. Un t-shirt original pour se la jouer fulguropoing, qui existe en plusieurs coloris et plusieurs tailles, qui coûte 170 F et qu'on peut se procurer sur place ou par VPC. Pour plus de renseignement, contacter la librairie Arkham : 15, rue Soufflot, 75005 Paris (01 40 51 82 55).

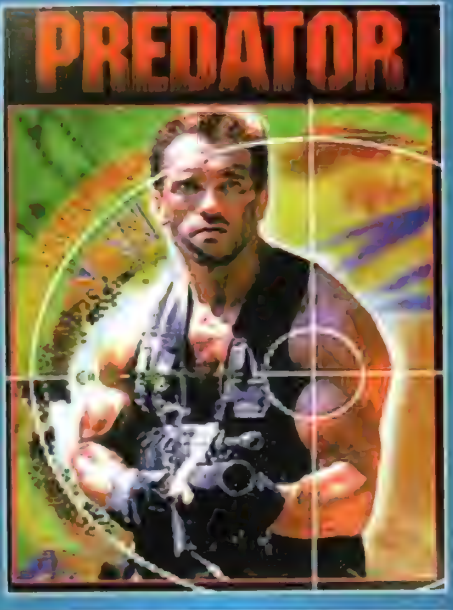
RAYON LASER

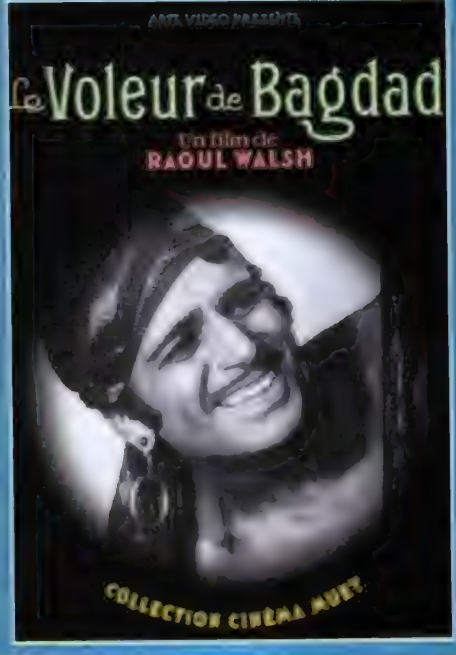
SLEEPY HOLLOW
(PFC)

Un des arguments avancés, lors de la mise en place du décret Tasca visant à interdire l'import de DVD zone 1, tenait à l'effort consenti par les éditeurs français. On ne pourra pourtant s'empêcher de penser que cet effort éditorial était précisément motivé par la concurrence des zone 1. Quoi qu'il en soit, passés ces soubresauts juridiques à la durée de vie limitée (on l'espère), force est de constater que cette édition française du poème gothique de Tim Burton entérine cette proposition. Le zone 2 emprunte en effet à son homologue d'outre-Atlantique le mini-doc de 30 mn, Au-delà de la Légende, ainsi que les interviews des membres de l'équipe, et surtout le commentaire audio du réalisateur, en ayant enfin (il était temps !) la présence d'esprit de sous-titrer systématiquement ces bonus. Tim Burton n'est pas le plus passionnant des orateurs, et il éprouve une difficulté certaine à s'exprimer sur son travail. Reste que son admiration pour ses comédiens et pour les films qui ont bercé son enfance motive l'écoute de ses propos. Au passage, le teaser et la galerie de photos du zone 1 ont disparu, afin de céder la place à de très inattendues pistes DTS (VO et VF) dont la dynamique et la clarté renverseront de bonheur les amplis compatibles. Un petit rappel historique sur le cavalier sans tête passe en revue les précédentes adaptations, mais minimise curieusement le dessin animé des studios *Disney*, qui est pourtant la première source citée par le réalisateur. Mais le véritable point d'orgue de cette édition tient à l'exceptionnelle qualité de sa copie, qui rend justice, avec une rare précision, à un travail photographique qui avait toutes les chances d'être annihilé par le passage au support vidéo. Le système PAL a toujours été, théoriquement, supérieur au NTSC. Il aura fallu attendre l'arrivée du DVD pour que cet état de fait se transforme en atout véritable. Vous ne vous lasserez pas de compter les points noirs, et autres coquetteries de la nature, sur le pif de Johnny Depp ou le minois de la Christina. Etonnant !

LE VOLEUR DE BAGDAD
(Arte Vidéo)

Sorti de nulle-part, dans sa version complète (3 h 14), dans une copie magnifiquement restaurée et teintée, voici une édition exemplaire du film fondateur du blockbuster (hé oui !) et aïeul inattendu du jeu vidéo (*Prince of Persia*) en tête. Le choc ! Pour ceux qui confondent encore cinéma muet et Benny Hill, la vision de cette bombe est à prescrire d'urgence. Rappelons pour l'anecdote que le réalisateur Raoul Walsh n'avait accepté cette affectation que parce qu'il savait (à raison) qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de tourner dans des décors aussi démesurément gigantesquement herculéens. Pour sûr, le petit écran ne rendra pas justice à un film qui a été entièrement conçu pour l'écran géant, mais à côté de cela, la qualité exceptionnelle des effets spéciaux (pour l'époque, bien sûr), le design sublime de William Cameron Menzies (**Autant en Emporte le Vent**), et les règles constitutives du genre ici établies (et plus jamais bousculées) sauront vous convaincre. En annexe, un commentaire passionné et passionnant de Patrick «THE Cinéphile» Brion, et un incroyable court métrage parodique d'époque, substituant des chimpanzés aux acteurs principaux (le procédé existe toujours). En termes de «1001 nuits», on n'a tout simplement pas fait mieux depuis.





PREDATOR
PREDATOR 2
(PFC)

Ceux qui découvrirent en salles l'épopée barbare de John MacTiernan citaient avec ferveur les planches du «Tarzan» de Burne Hogarth. Mais ils étaient bien les seuls ! Car des années durant, l'unique copie visible en France (vidéo ou TV) était si peu contrastée que certaines séquences de plein jour paraissaient se dérouler au plus profond de la nuit. Autant dire que l'éditeur *PFC* était attendu au tournant, les copies Laserdisc de tous pays n'étant pas non plus parvenues à capturer l'essence de cette expérience esthétique fondamentale. Grâce lui soit rendue, car même si un bruit vidéo persistant court le long de cette copie 16/9ème, elle n'en constitue pas moins ce qui s'est fait de mieux en la matière. Enfin, la jungle capturée par la caméra de Don McAlpine retrouve son imparable moiteur. A noter : la VF (à l'origine plutôt avare en effets sonores) semble avoir fait l'objet d'un remastering discret visant à booster la musique et les coups de pétoire.
Quant à **Predator 2** (inédit partout ailleurs), il bénéficie d'un transfert irréprochable, condition sine qua non à l'appréciation de cette débauche pyrotechnique et pétaradante, dont le pari non avoué était de résumer l'essentiel du cinéma d'action des années 80, racoleur, vulgaire, à l'esbroufe, et forcément indispensable pour les gros bourrins que nous sommes.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE
(GCT)

Réalisé par le George Miller de **L'Homme de la Rivière d'Argent** (l'éternel «autre» des rubriques filmiques) ce téléfilm s'inscrit dans la longue lignée des projets inflationnistes de *Hallmark* (**Blanche Neige**, **Merlin**, **L'Odyssée**). Loin des expérimentations bordéliques de Steve Barron, Miller filme pépère, à l'épaule, dans un néo-académisme reposant, cette aventure de 3 heures tout plein de matte-paintings, de lutins reptiliens et de ptérodactyles synthétiques, au moins aussi réussis que la bête du Gévaudan. Notre Treat Williams adoré a un peu de mal à courir mais qu'importe, les moyens consentis font illusion. Dommage que la copie souffre autant d'une compression stroboscopique et que la VO ne soit pas sous-titrée.

Et aussi...

LA LIGNE VERTE *(Warner)*
Plutôt avare en suppléments (just a featurette) une copie exceptionnelle portée par la précision des lignes et une bande son d'une délicatesse inouïe.

UNE NUIT EN ENFER 3 *(PFC)*
Infiniment supérieur à ses aînés, un western joyeusement décadent qui réunit quelques superbes tronches d'exploitation. Temuera Morrison (**L'Ame des Guerriers**) en tête.

MORTAL KOMBAT *(TF1 Seven7)*
Toujours aussi bête, aussi généreux, aussi «kick dans ta face», avec maintenant du 5.1 pour faire péter la techno. Y'a bon.

Rafik DJOUMI

La collection fantastique RKO pour hurler... de plaisir !

3 DVD de la collection achetés, 1 DVD offert*

Découvrez* pour la première fois en DVD les plus grands films fantastique du studio RKO.

Une superbe édition DVD présente ces films mythiques dans leur version restaurée.

DISPONIBLE EN VIDEO ET DVD

Tél : 01 56 53 56 53
www.editionsmontparnasse.fr

editions montparnasse

Courrier des LECTEURS

Jacques Philippon, Nice

Blair Witch 2 se regarde, mais on n'y pense plus dès qu'on est sorti du ciné. Tandis que **Blair Witch 1** continue à vous trotter dans la cervelle, *des mois après* ! Pourquoi le premier traumatise-t-il tant les spectateurs ? *Parce qu'il ne montre strictement rien ! Tout est suggéré !* Aussi, on finit par imaginer ce qu'on veut.
Par exemple, la sorcière n'a aucun pouvoir magique. Mais elle est tellement tarée, méchante, sadique et effrayante - avec ses totems lugubres faits de branches ou de pierres assemblées avec de la ficelle ou des herbes - que les rares personnes qui habitent dans la forêt la redoutent terriblement. Cette sorcière, elle les tyrannise. A mon avis, elle tyrannise surtout ses propres enfants (bien qu'ils soient cradinques), qui lui servent d'assistants. Ces gosses-là, âgés de dix-huit ou vingt ans par exemple, sont aussi tarés qu'elle, ignares, sauvages, cruels, plus ou moins monstrueux, et ils ne lisent pas *Mad Movies* (ce qui est un comble !).
Dans **Blair Witch 1**, le crescendo des situations est très réussi. Si je me rappelle bien : premier jour, les jeunes cinéastes découvrent des totems lugubres, en bois et ficelle, accrochés ici et là dans les branches des arbres. Comme idée, c'est bon ! Car si on est perdu dans une forêt, deviner une présence méchante et démente, cachée aux environs, cela multiplie l'angoisse par dix !
Deuxième jour : le matin ils trouvent, auteur de leur tente, des assemblages mystérieux de pierres et d'herbes (ou ficelle). Cela, c'est un prélude rituel de la sorcière. Angoisse, ici aussi. Puis, un des jeunes est enlevé, sans doute par les enfants de la sorcière, et la nuit suivante, on entend les cris affreux que pousse ce type, pas loin dans la forêt. Où ? On ne sait pas. Probablement, à ce moment-là, les tarés de gosses de la sorcière lui arrachent les yeux, au prisonnier. Les cinéastes amateurs entendent ses cris, depuis leur tente, mais ils ne voient rien. C'est très intense au point de vue émotion : un des sommets du cinéma de terreur (et avec un budget égal à zéro !).
Troisième jour : le matin, il y a de nouveaux assemblages, pierres-herbe autour de la tente. Mais cette fois, entre les pierres, il y a du sang et des morceaux de chair. Très émotionnel.
A la fin, dans cette maison abandonnée (brrrr !) dans la forêt, on entend trois cris qui font froid dans le dos : d'abord ceux du type enlevé, qui doit être dans une des pièces du haut, ligoté, sans yeux, mais avec plein de bois pointus fichés ici et là dans son corps, suivant un rituel imaginé par cette salope de sorcière tarée. Puis, le cri de la nana filmeuse, qui découvre le type dans cet état-là (mais la caméra ne montre rien). Puis, le cri que pousse la nana quand elle est tuée à son tour, mais la caméra ne montre pas sa mort. Le film finit à ce moment, avec la caméra vidéo qui continue à tourner dans le vide.
Blair Witch 1 est vraiment émotionnel, mais à condition que le public soit déjà habitué aux films d'horreur. Ou qu'il ait lu des romans du même genre, par exemple *Les Enfants du Maïs*, une nouvelle de Stephen King dans laquelle les prisonniers sont crucifiés, toujours vivants, les yeux arrachés et remplacés par des épis de maïs. Il est même possible que **Blair Witch 1** ait été tiré de cette nouvelle.
Conclusion : si on cherche à s'endormir le soir, il vaut mieux compter les moutons que de penser à **Blair Witch 1**.
Veuillez agréer mes salutations distinguées, enveloppées de branches liées avec de la ficelle et des herbes de la forêt.

André Lejeune, Jonquière, Québec, Canada

C'est avec effroi que je le dis, mais cela fait des siècles que je désire écrire pour le *Courrier des Lecteurs*, sans jamais le faire, et pourtant je vous connais depuis un bon bout de temps. La première fois que j'ai entendu parler de *Mad Movies*, c'était en 1972 dans les pages sanglantes du vieil Oncle Creepy. Mais ce n'est qu'au début 1980 que j'ai acheté mon premier numéro qui était distribué en toute confidentialité dans un kiosque du coin. Et naturellement, ce fut le coup de foudre. Enfin, on distribuait chez nous un magazine entièrement en français consacré aux films fantastiques que j'adorais. Jusque là, le seul magazine spécialisé que l'on trouvait au Québec était *Famous Monsters of Filmland* dirigé par Forest J. Ackerman, que je rencontrais pour la première fois au Congrès de SF et du Fantastique, Concept 1998. Pour revenir à *Mad Movies*, j'en possède presque toute la collection. J'ai d'ailleurs l'impression de vous connaître depuis toujours, sans pour autant ne m'être jamais abonné, car je suis plutôt du genre maniaque à courir tous les week-end au kiosque pour acheter mes magazines.
L'importance de *Mad Movies* au Québec est capitale, car il n'existe aucun magazine, ni même fanzine, qui se consacre ainsi entièrement au cinéma fantastique. Si *Mad Movies* n'était pas distribué ici, on serait une bande de nuls, car jamais autre part on ne peut trouver autant d'informations sur le genre, avec notamment vos divers dossiers sur les vampires, les demeures fantastiques, les loups-garous, les psycho-killers, etc... vous nous offrez une source de matériel infiniment précieuse pour les maniaques de mon acabit. C'est pour cela que cette idée de créer un dictionnaire des films fantastiques est géniale. Je pourrais seulement vous conseiller d'ajouter des addendas à la fin de chaque lettre, afin de récupérer les titres oubliés ou bien ceux tournés entre-temps.
J'aimerais aussi dire combien nous ne sommes pas chanceux au niveau de la distribution des films. Alors que chez vous on peut trouver tous les classiques de l'épouvante dans vos vidéo-clubs, ici c'est une galère impossible pour essayer de les obtenir. Des films comme **Dracula** ou bien les **Frankenstein** des années trente ne circulent qu'en version anglaise, pas de doublage ni de sous-titrage. Même **Carrie** n'existe pas en version française, et l'on ne peut pas non plus acheter des K7 françaises car notre système n'est pas compatible avec le vôtre.
Je me fais le plaisir de vous envoyer mon petit fanzine, *Horrifique*, le seul qui résiste encore au Québec (j'en suis au numéro 30) consacré aux nouvelles fantastiques, et je vous adresse en même temps une photo de moi avec deux petits bijoux (les numéros 17 et 18 de *Mad Movies*, ce dernier avec Santo en couverture !) qui feraient bien les délices de nombreux collectionneurs.
Horrifiquement vôtre.
Pour toute information sur le fanzine : André Lejeune, 3939, rue St-Jean, Jonquière, Québec G7X 3J3, Canada.

Merci pour une pareille fidélité qui bientôt va défier les siècles. Mais une question me vient immédiatement à l'esprit : s'il n'existe aucun fanzine sur le cinéma fantastique au Québec, pourquoi ne pas en créer un avec Horrifique, *plutôt que de vous consacrer au seul fantastique littéraire ? Enfin, moi je dis ça comme ça, c'est pour vous. Nous, en France, pour les fanzines on a ce qu'il faut... J.P.P.*

Roger Vidal, Fontainebleau

Ici Roger Vidal, le monsieur qui se fait tancer par Mr. Dumont, de Valérien (non laisse, c'est une valse...) du n° 128. Mon cher ami, il me semble que tu n'as pas bien lu ma missive. Je trouve en effet idiot que the king's *Mad Movies* revienne sur un film qui ne mérite pas autant de cirage, surtout de la manière (volontaire) dont il est filmé : caméra ivre tenue par les pieds par un mongolo en pleine crise de paludisme. Que **Titanic**, **Godzilla** et **ID4** soient mes films préférés, là tu me flattes, car je préfère regarder **L'Exorciste** de Friedkin, ou mieux, **L'Emprise**, qu'un nanar tape-à-l'œil, genre **ID4** ou **Godzi**'. Pour finir, il ne suffit pas d'avoir une steadycam et trois acteurs limites débilos pour filmer n'importe quoi, livrer aux cinéphiles un truc pourri en disant «voilà, c'est 100 % suggestif, à vous de vous démerder pour avoir la trouille» et comparer son truc à **Massacre à la Tronçonneuse**, dixit l'affiche. Désolé, mais quand j'ai entendu un quart d'heure l'actrice et ses hurlements de truie qu'on égorge, j'ai vite été allergique à **The Air Wick Reject**. Attends, pour *«les masturbés du cerveau de la N.P.A.»*, saches mon grand que cette zone est réputée pour ses étudiants cathos-fachos-*Fig'Mag'* et ses pouffes à portables, genre M6, dont la fâcheuse manie est de croire que chaque merde qui pue plus que les autres est «hyper-génial-tendance» comme ton **Blaire-Miches** à zéro balle. C'est ce qu'on appelle faire de la philosophie de Bazar-Henry-Lévy.
Pour changer de sujet, j'aimerais dire un mot sur *Canal Plus* qui tourne au *TF1*. En 2001, d'après De Greef, il y aura plus de foot, mais aussi plus de cinéma. T'as raison, quand on regarde le cahier des abonnés on remarque surtout des rediffusions, des téléfilms et cinq heures de foot le dimanche soir. En plus, Les Guignols baissent. *Canal Plus* est mort, tué par la fraction Armée Royaliste du Fou du Puy et les coincés qui n'aiment plus rire.

*Nous ne réconcilierons hélas jamais les pro et les anti-**Blair Witch**, pas plus que les pro ou les anti-**Titanic**, j'en ai peur, et pour* Canal, *tu as presque raison. Entre le foot, la frime branchouille et la promo perpétuelle, on dirait qu'il tente de rajeunir l'âge du beauf moyen, ou alors c'est bien imité. J.P.P.*

Mylène, Elancourt

J'avais envie de vous écrire pour vous faire part de ma joie (car vous écrire est toujours une joie). En effet, je suis toute émoustillée. Il y a quelque temps de cela (du temps du n° 107 pour être précise), *Mad* et J.P.P. m'avaient fait découvrir le trop méconnu Jean Rollin, à qui je voue une grande admiration depuis ce jour. A l'époque, j'avais eu la chance de découvrir **Les Deux Orphelines Vampires** dans une petite salle, mais sur grand écran quand même (et en banlieue, en plus).
Puis, le temps a passé et j'ai grandi (hmm, pas beaucoup puisque je dois toujours monter sur un tabouret pour avoir accès au dernier rayon de mon frigo...). Aujourd'hui, je suis étudiante dans une école de cinéma. J'y apprends beaucoup de choses, notamment l'histoire de la musique. Quel rapport avec Jean Rollin, me direz-vous ? Eh bien c'est dans cet établissement que j'ai eu le choc qui a provoqué ma joie. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que mon professeur de musique avait composé plusieurs B.O. pour Jean Rollin, et notamment celle des **Deux Orphelines Vampires**. Je veux parler de Philippe d'Aram, bien sûr. J'avais simplement envie de vous le dire et de vous remercier. Maintenant je sens que je vais pouvoir dormir en paix. Longue vie à *Mad Movies*.

Mikaël Guillaume, Toulouse

Depuis longtemps, ton lectorat féminin se plaint du manque de nanas aimant le Fantastique et le manifestant dans tes colonnes. Mais, pour ma part, je suis homo, et là, j'ai franchement l'intention d'être le seul gay à aimer le Fantastique et à lire son magazine référence, *Mad Movies*. Alors, rassure-moi, dis-moi que je ne suis pas seul ! Amis homos, fans de *Mad Movies*, manifestez-vous ! Le cinéma et la littérature fantastique s'inspirent largement de l'homosexualité (**Les Prédateurs**, **Cabal**, etc...). J'attends vos réactions, et merci de publier mon adresse. Mikaël Guillaume, 5 rue du Pont Guilhemery, 31000 Toulouse.

Si on ne peut cacher son sexe (enfin, je veux dire...), on n'affiche pas forcément ses préférences sentimentales. Rassure-toi, d'autres gays nous lisent, et j'en connais. J.P.P.

PETITES ANNONCES

Damien Marchal, Yvoir, Belgique

J'aimerais vous faire part d'un détail qui me chiffonne dans les propos de Marc Lemarneur au *Courrier des Lecteurs* du précédent numéro. Cher Marc, tu reproches à **Sixième Sens** d'alourdir son propos par des clichés hollywoodiens, alors que tu encenses le **Shining** version télé passé récemment sur *TF1*. Cependant, ne trouves-tu pas qu'en matière de clichés, ce dernier se défend encore mieux que le film de M. Night Shyamalan ? Le plus bel exemple en est la scène finale : dans le livre de King, le personnage de Jack est à ce point enfoncé dans sa folie meurtrière qu'il en oublie complètement de faire baisser la pression de la chaudière, et finit donc en chaleur et lumière avec l'Overlook. Maintenant, sous la caméra de Mick Garris, voilà que Jack a un sursaut de lucidité avant l'instant fatal et devient un héros en faisant lui-même sauter l'hôtel afin que son fiston et son épouse puissent être sauvés ! Et c'est pas tout ! Quelques années plus tard, le gamin reçoit son diplôme, et le papa d'apparaître sous la forme d'un spectre bienfaisant pour le féliciter et lui rappeler qu'il l'aime. Snif, c'est joli tout plein ! Mais si c'est pas un cliché hollywoodien, ça... Bien à toi... Et à vous aussi, à la rédaction.

Karine Pelagio, Les Mées

Le Front de Libération télévisuelle et la liste de diffusion française de la série ***Xena la Guerrière***, dont je fais partie, lancent une action de protestation à l'encontre de *TF1*. En effet, cette chaîne a suspendu la diffusion de ***Xena*** sans excuses valables, après le septième épisode de la quatrième saison, qui en comporte vingt-deux.
TF1 reste insensible à nos appels téléphoniques de protestation et leurs services nous assènent des réponses vagues, ou refusent de prendre position. Tout d'abord, la chaîne a affirmé que les droits de diffusion avaient beaucoup augmenté et qu'elle était en train de négocier ceux des épisodes suivants, puis elle change d'avis et parle d'une réorganisation de la grille des programmes. Il semble que la décision soit prise, mais que personne ne souhaite prendre sur lui d'en informer le téléspectateur.
Je conclurai en vous formulant nos demandes concernant ***Xena la Guerrière***. Nous souhaitons obtenir une réponse claire de la part de *TF1* et qu'elle nous explique la situation actuelle des droits. Nous souhaitons que la chaîne reprenne la diffusion de cette série là où elle est arrêtée. Nous souhaitons que la série soit diffusée intégralement (soit, sans suppression d'épisodes entiers, comme le ***Girls Just Wanna Have Fun*** que nous n'avons jamais eu la chance de voir), et sans coupures. Merci à *Mad Movies* de faire connaître notre action, et aussi de bien vouloir publier l'adresse des sites où ceux qui veulent nous aider peuvent signer la pétition : http://www.geocities.com, ou http://www.citeweb.net/flt/. On peut également envoyer une lettre de protestation à *TF1* par courrier traditionnel, par e.mail ou par fax. *TF1*, 1, Quai du Point du Jour, 92656 Boulogne cédex. Tél.: 01 41 41 12 34, Fax : 01 41 41 28 40.

Ma petite Karine, il y a quatre raisons possibles à cet arrêt brutal de la série, et, donc, il va te falloir choisir la bonne. Alors, tu es prête? Attention, Xena s'arrête parce que :
1 - Elle est trop fatiguée...
2 - Il n'y a plus assez de pellicule...
3 - Elle préfère **Alerte à Malibu**...
4 - TF1 méprise son public !
Tu peux aussi demander l'aide des lecteurs, évidemment, ou bien celle de ta maman, ou encore utiliser un joker. Alors, tu vas répondre, oui ? Comment ça, flûte ? Et c'est ton dernier mot ?

Benjamin Josse, Meaux

En réponse à votre question dans l'éditorial du n° 128, je dirais que l'initiative pourtant enthousiasmante des braves du Centre Pompidou, à savoir programmer en masse sur leurs écrans les titres mythiques de la *Hammer-Films*, a dû dérouter un tantinet la jeune génération. Après que des œuvres aussi essentielles que le **King Kong** de 1933, ou **Nosferatu** de Murnau se soient vus offerts une nouvelle vie par les bons soins du support DVD, il y aurait de quoi se réjouir face à la résurgence salvatrice de ces autres mastodontes que sont le **Cauchemar de Dracula** et la **Revanche de Frankenstein**, pour ne citer que ceux-là. Mais si les incurables nostalgiques battent frénétiquement des mains, il y a gros à parier que les spectateurs d'aujourd'hui vont faire la fine bouche et s'en retourner, sans remords, auprès du tiercé gagnant **Scream-Blair Witch-Matrix**. Lesquels sont, comme chacun sait, des films estampillés *«ouah, vas-y, comment c'est trop d'la bombe»* !
Les motifs invoqués à cette triste attitude ? Au-delà du souci artistique qui ne suscite qu'une morne indifférence chez les fans de **Godzilla** (le remake du sieur Emmerich, hein, surtout pas le classique de 1954, malheureux !) et de l'absence déplorée de la clinquante poudre aux yeux dont raffole le public (c'est vrai, quoi, où sont passés les effets digitaux ?), les productions *Hammer* souffrent de ce qui paraît être considéré de nos jours comme une tare accablante : leur âge ! Aux dernières nouvelles, les œuvres de Terence Fisher datent d'il y a bien quelques décennies. Elles s'en trouvent donc immanquablement «périmées» aux yeux du spectateur lambda, de même qu'un vulgaire pot de yaourt ayant passé la date limite de fraîcheur (et encore, mon gars, estime-toi heureux, ç'aurait pu être des films en noir et blanc). Cette idée, repoussante au demeurant, selon laquelle le cinéma n'engendrerait que des produits jetables sitôt après avoir été consommés, aurait-elle finit par tracer son chemin ?

La querelle des anciens et des modernes remontent à bien avant l'invention du cinématographe, et tu n'empêcheras pas les films de correspondre à leur époque, et réciproquement. Reste à savoir maintenant si l'on sait encore cultiver l'envie de la découverte chez les jeunes cinéphiles. Amateur de la Hammer-Films *dès mon plus jeune âge, j'avais fini par voir plus tard les classiques de l'*Universal *dont la firme britannique s'inspirait alors et les avoir trouvés quelque peu poussiéreux, théatraux, figés dans leur noir et blanc obligé, et surtout manquant d'une certaine audace que j'admirais chez Fisher et ses disciples. Là encore, le syndrome des générations frappait fort, mais au moins nous avions la possibilité de voir ces œuvres distribuées en salle. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, sauf à l'occasion d'initiatives comme celle du Centre Pompidou, qu'il faut défendre quoi qu'il arrive. J.P.P.*

Rech. assidûment les K7 vidéo suivantes, **Passeurs d'Hommes** et **Pavillons Lointains** (avec Christopher Lee). Jean-Luc Risch, 60 rue de la Mairie, 67203 Oberschaeffolsheim.

Vds *Starfix* 1 à 90, *Cinéphage* 1 à 11, E.F. 1ère série 1 à 7, *EF* 2ème série 1 à 99, *M.M.* 1 à 79, *Cinéfantastique*, 79 numéros, du 1 au n° de février 91, dont 14 n°s doubles, *Castle of Frankenstein* 1 à 22. Jean-Paul Nail, 11 square de la Salamandre, 75020 Paris.

Rech. tout doc sur ***Star Trek*** (période Shatner), disques vinyle ou CD de Leonard Nimoy et autres acteurs, bloopers *(attention, le «blooper» monte, c'est le moment d'investir !)* et sottisiers. Dan Espinosa, 1 rue du Capitaine Roos, 88000 Epinal.

Vds de 10 à 30 F pièce VHS de **Camp 731**, **Psycho Sister**, **La Terreur des Zombies**... Vds aussi CD metal. Yann au 01 30 95 74 43.

Urgent. Rech. VHS de **La Maison du Diable** de Robert Wise, ainsi que tout doc sur les mécanismes de la peur au cinéma, en vue d'écrire un mémoire sur le sujet. Boualem Babaci, 116 rue Ferdinand Berthou, 95100 Argenteuil.

Ach. VHS de **Rosemary's Baby**, **Répulsion**, **Le Locataire**, **M Butterfly**, **Funny Games**, **Le Festin Nu**, **Killer Klowns**, **Rollerball**, **Sonny Boy** et **Maleficia**. Thierry au 02 41 87 59 78.

Ch. *Cult Movies* 2 et 28, *Horizons du Fantastique* 1, *Draculina* 28 et 30, *Video Watchdog* 26 et 27, tous numéros de *Ciné-Girl*, *Femme Fatales* 6 n°1 et 7 n°15. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Vds + de 200 *K7* (Jesus Franco, Wes Craven, Argento, slashers, Bis...). Bastien au 04 93 69 20 52.

Rech. VHS de **Rumpelstilskin**, **Red Line**, **Aux Portes de l'Enfer**, **Storm Troopers**, **Spirales de l'Enfer**, **Maleficia**, **Premutos** et **Escape Velocity**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds affiches, de 10 à 40 F : **Matrix**, **La Momie**, **Faculty**, **Star Wars Episode 1**, **Scream**, **Urban Legend**, *Hammer*, Trekkies... Vds aussi VHS lot Argento (**Suspiria + Les Frissons de l'Angoisse + L'Oiseau au Plumage de Cristal**) : 150 F. Lok Mariaker, c/o Manchec, 93 rue de Montigny, 27200 Vernon.

Vds à prix très intéressants *M.M.* 42 à 119 et *Impact* 1 à 53. Bruno Boubet, 2182 rue André Lieveleux, Rés. Les Briquettes», 62180 Rang du Fliers.

Rech. tout doc sur Stallone, **Get Carter**, **Bye See You** et **Champs**. Vds affiche très rare de **L'Empire Contre-attaque**. Francis Bauchet. 107/2 Cour Flipo, rue de Roncq, 59200 Tourcoing.

Vds + de 400 VHS de films fantastiques. Prix intéressants. Liste contre 1 timbre à Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Vds un max de comics *(pour s'faire un max de thunes ?)* : *Lug*, *Semic*, *Image*, *DC*, *Titans*... Grosse liste contre 1 timbre à Rachid Ganoun, 9 rue Wilson, 9 rue Wilson, 42000 St Etienne.

Rech. tout doc concernant les superhéroïnes (Wonder Woman, Supergirl, Shera...), magazines *Femme Fatales*, VHS de **La Dernière Maison sur la Gauche** et films de Hong Kong. François Faucher, 23 rue Champs-Follet, 79500 Melle.

Vds VHS 20 F pièce, affiches **Les Dents de la Mer 1 à 4**, BO, poupées (L'Homme qui Valait Trois Milliards, Super Jaimie, Goldorak). Ech./rech. Bis français, italiens et espagnols. David Gaëtan, 41 rue Haute, 68480 Beitlach.

Ch. livres «gore», série TV ***Freddy*** et ***La 5ème Dimension***. Vds *Strange*, affiches, *M.M.F.*, *E.F.*, *Monster Bis*, *Ciné Zine Zone*, *Starfix*, *SFX*, *M.M.* 15 à 104... Guillaume Trivini, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

Vds masque de Michael Myers. Rech. costume de **Scream** + photos, making of et tout doc sur **Splash** et ses imitations (**Splash Too**, **Sous le Signe du Poisson**). Mickaël au 06 89 16 12 92.

Vds VHS Dossiers ***X-Files*** 1 à 10 (50 F pièce), guide officiel et trading cards ***X-Files*** + VHS du **Fugitif**, le pilote de ***La petite Maison dans la Prairie*** *(ah oui, je me souviens : les petites filles pleurent et papa coupe du bois, c'est très sciant comme truc !)*, **La Famille Addams 2** + mags officiels **Star Wars** 1 à 4. Eric au 02 38 64 17 08.

Vds 250 F pièce coffrets VHS : **Alien** (**1**, **2**, **3** + making of du **4**), ***Le Prisonnier*** (intégrale), ***X-Files*** saisons 2 à 6. Bertrand Sauvaud, 127 rue du Molinel, 59800 Lille.

Rech. VHS de **Rollerball**, **La Course à la Mort de l'An 2000**, **La Folle Histoire de l'Espace**, **Tetsuo**, **Evil Cult**, **Full Contact** (Ringo Lam) et tout doc sur Katie Holmes. Sébastien Laguette, 83 rue Youri Gagarine, 92700 Colombes.

Ch. tout doc sur Gillian Anderson, Neve Campbell et Rebecca Gayheart. Cédric Camu, 94 rue du Treh Koh, 56620 Plouhinec.

Vds ou éch. n° épuisés de *M.M.* contre *Midi-Minuit* ou VHS originales (*Hammer*, Jess Franco, vieilles éditions). Olivier au 04 78 85 37 26 après 19 h.

Rech. VHS de **Leviathan** en VF. Sébastien Jourdan, 3 rue des Cinq Martin, 61150 Rânes.

Vds VHS 100 F pièce : **Abomination**, **Face à la Mort 2** *(laisse tomber, ça les vaut pas !)*, **Atomic College**, **Basket Case**. Ach. ou éch. **Messe Noire**, **La Marque du Diable**, **Bloodlust**, **Romper Stomper**, **Henry Portrait of a Serial Killer**. Ch. jeux *Néo Géo* cartouche et CD. Frédéric au 06 18 44 58 57.

Rech. VHS originale de **Meurtres en 3D**. Fabien Derangère, La Grande Sauve, Route de Limanton, 58290 Moulins-Engilbert.

Collectionneur propose + de 1.100 VHS : fantastique, SF, horreur, craignos monsters, gore... Liste contre 9 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Rech. *M.M.* 1 à 22, 25, 28 et 37 HS. Julien au 01 48 80 63 61.

Rech. affiches des films de Jean-Pierre Mocky. Vds VHS de catch WWF et WCW *(et alors, c'est gore ?)*. Pierre-Eric au 03 21 55 33 12 après 20 h 30.

Ach. les affichettes de **Airport 80 Concorde** (60x80), **Les Dents de la Mer 3** (40x60) et affichette belge de **Greta la Tortionnaire** (40x60). Hervé Colombier, 6 rue des Hortensias, 59210 Coudekerque.

Rech. épisodes de ***X-Files*** **Emilie** et **La Fin**, comics US, *X-Files* mag, correspondant(e)s X-Philes sur le 91 et le 87. Vds CCG de la série. Sylvie Ramat, 24 avenue du Général de Gaulle, 91830 Le Coudray-Montceaux.

Vds DVD zone 2 de **L'Armée des Ténèbres** + figurine *Movie Maniacs* de Jason + VHS NTSC de **Hang'em High** et **High Plains Drifter**. Laurent au 03 29 56 27 44.

Rech. BO de **Day of the Dead** et **The Keep** + photos de Marylin Burns et Caroline Williams. Arnaud Asseray, 2 passage Savary, 49100 Angers. (Par ailleurs, je ne recherche absolument rien sur Gibson et Lambert, contrairement à ce que pouvait laisser croire une annonce parue dans le n° précédent et œuvre d'un mauvais plaisantin. *T'as raison, si on commence à plaisanter dans les Petites Annonces, où va-t-on ?*).

Rech. tous les «Dylan Dog» parus aux éditions *Lug*. Laurent au 06 19 50 07 64.

Vds 22 VHS ***X-Files*** (dont 2 coffrets des saisons 1 et 2 + 2 inédits). Etat neuf. Michel au 06 67 04 89 11.

Rech. tout doc sur Tanya Roberts, Traci Lords, Carmen Electra, Angelica Bella (Kety Key), Nikki Dial et Sylvia Saint. Richard Tuil, 19 rue de Dunkerque, 93800 Epinay sur Seine.

Ech. + de 400 BO (**Nekromantik 1 et 2**, **Zombi 3**, **Videodrome**, **Cannibal Holocaust**...). Rech. nbreuses BO de Goldsmith et des Goblin. Christophe au 04 67 47 16 68.

Vds VHS originales de **Starcrash**, **Long Week-end**, **Class 84**, **Harlequin**, **Tueurs Nés**, **Driller Killer**, 2010. Franck Gilbert, 80 rue des Cèdres, 87280 Limoges.

Vds making of de **L'Etrange Noël de Mr. Jack**. Stéphane Bornat, 18 avenue Edouard Herriot, 39300 Champagnole.

Rech. VHS de **Tromeo et Juliet**, **Texas Chainsaw Hooker**, films avec Michelle Nordin. Vds VHS de **Puppet Master 1 à 7**, **Hellraiser 1 à 5**, **Freddy**... + BO de **Candyman**, **Hellraiser**, **Blair Witch 2** et **Urban Legend 2**. Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Vds livres «Films of Charles Bronson» et «Peter Cushing». Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Maximilien Poulhein, Villeneuve d'Ascq

Quelle ne fut pas ma surprise, dans le *Courrier des Lecteurs* du n° 128, de tomber sur les propos remplis de bon sens de Marc Lemarneur qui, comme moi (et je cite) *«s'inquiète pour l'avenir du cinéma fantastique»*. Ben oui ! C'est bien beau de nous sortir des **Wishmaster 92** et des **Jason Versus Leprechaun** - attention, je n'ai rien contre eux -, mais l'art de foutre les chocottes, où est-ce qu'il est ? Parce que j'avoue que les effets spéciaux c'est sympa, mais ça ne suffit tout de même pas. Pourtant, frissons et FX ne sont pas incompatibles. Moi, j'arrive encore à choper des sueurs froides devant **Zombie** ou le premier **Evil Dead**. Quoi qu'il en soit, récemment, le seul film à m'avoir filé les boules, c'est **Le Projet Blair Witch** (n'en déplaise à certains !). On y voit peut-être que trois jeunes et des feuilles d'arbre, mais ça sent la peur à des kilomètres (quoique l'odeur du génie y soit assez dominante). Enfin bon, pour le moment, moi je dis *«Suivons le modèle* ***Blair Witch*** *et à bas tous les Jan de Bont !»*, en attendant un cinéma qui saura concilier trouillomètre et gros moyens.
Ensuite, il y a vraiment quelque chose qui me gêne : la «dé-Bruce Campbell-isation» massive du cinéma fantastique. Où donc est passé ce grand acteur modèle du *«savoir s'impliquer dans son rôle»* ? Sérieusement, je l'adore (j'ai même aimé **L'Armée des Ténèbres**, m'en voulez pas !). Alors quoi ? Un mec qui a joué dans les trois **Evil Dead**, deux **Maniac Cop** et **Mort sur le Grill**, résigné à se taper des petits rôles ridicules ! En plus, ces petits rôles il les tient dans **Los Angeles 2013**, mais aussi dans des semi-croûtes telles qu'**Une Nuit en Enfer 2 : Le Prix du Sang** (je n'ai pas vu **La Patinoire**, alors je ne peux rien dire). En tous cas si vous, rédacteurs ou lecteurs, vous vous sentez concernés, rejoignez-moi à la société protectrice du Bruce Campbell et finalisons quelque chose ensemble. Sinon, ça ne mangeait pas de pain d'essayer.
Vive **Granny**, le «film d'horreur» le plus (involontairement ?) poilant de toute l'histoire du cinéma (tchèque en tout cas). Maximilien Poulhein, 101 rue de la Coutume, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Bruce Campbell n'arrête pas. En 1999, il jouait dans ***Icebreaker*** *(David Giancola), L'année dernière il est apparu dans* ***Nobody Knows*** *(Robert Dyke), en 2001 on l'attend dans* ***The Bijou*** *(Frank Darabont), et il sera bien sûr au générique du prochain* ***Spider-Man*** *de Sam Raimi.*

Maxime Riminucci, Renens, Suisse

Un grand bonjour à tous les lecteurs et à la rédaction qui nous offre tous les deux mois cet excellent magazine. Etant justement un lecteur fidèle, je me suis dit que je méritais peut-être une publication de ma superbe collection de personnages qui ont fait mon bonheur aussi bien que le vôtre. C'est d'ailleurs à ce sujet que je vous écris, car il manque une pièce maîtresse à ma galerie de portraits. Savez-vous où je pourrais me procurer la poupée de Pinhead (**Hellraiser**) et ainsi compléter ma collection ? Je vous en remercie d'avance ainsi que toute la rédaction de nous faire passer d'aussi délicieux moments. Maxime Riminucci, avenue du 24 Janvier, n°36, 1020 Remens, Vaud, Suisse.

Tu pourras trouver pas mal de maquettes et de figurines à la librairie Album *(67 boulevard St-Germain, à Paris. Tél.: 01 53 10 00 60). Sinon, merci pour tes photos, après* ***L'Homme sans Ombre****, voici donc «L'Homme sans Tête». Quel sens du cadrage !*

David Sarrio, Paris

Lecteur depuis 1985, je ne vous ai jamais écrit, par paresse. Pourtant, lors de la sortie du **Cinquième Elément** (une arnaque), j'ai failli me réveiller. Aujourd'hui, c'est **X-Men** qui me motive, un film plein de qualités, mais aussi bourré de défauts qu'il était facile, voir évident, d'éviter.
Tout d'abord, une heure quarante-cinq, c'est trop court pour raconter l'histoire d'une dizaine de personnages. Il aurait fallu quelque dizaines de minutes supplémentaires. Seuls, les caractères de Serval et de Malicia sont suffisamment étoffés. L'antagonisme entre le Pr Xavier et Magneto n'est pas assez explicite. On ne sait rien de ce qui les lie. Il en résulte un flou sur leurs relations et les enjeux qui en découlent. Magneto manque d'intensité, et ce n'est pas le personnage ambigu auquel on pouvait s'attendre. Ensuite, ses trois sbires n'ont pas une once de personnalité, et de fait, nous laissent indifférents. Toujours dans l'idée qu'il manque une bonne demi-heure, la narration, trop hachée, aligne les séquences sans liaisons entre elles. On se retrouve du Canada à l'école des mutants, de la scène de Jean Grey avec le Cérébro, à la bagarre dans le hall de gare, puis à la bataille finale sur la Statue de la Liberté. Une structure scénaristique qui ressemble trop à celle des comics. Et je ne parle pas (enfin, si !) de scènes étranges, comme celle, justement, de Jean Grey avec le Cérébro. Son utilisation supposée dangereuse ne provoque rien et le suspense est torché en une minute. On peut aussi s'interroger sur la facilité avec laquelle Mystique pénètre dans le QG des X-Men. D'ailleurs, pas de scène préalable, on balance Mystique directement dans la salle du Cérébro. C'est bien de maintenir un rythme, mais là c'est trop schématique.
Enfin, on se dit que les scènes d'action feront passer la pilule. Eh bien il y manque un James Cameron, un Stephen Norrington, un, ou plutôt deux frères Wachowski. Ces réalisateurs nous auraient collé sur notre siège, au lieu de cela, le spectacle est seulement d'honnête facture. Alors, en consultant votre tableau de cotation, je constate que toutes ces lacunes ne vous ont pas gênés. Seul, Stéphane Moïssakis semble lucide, en lui accordant un 4, bien qu'il ait signé une critique dythirambique. Peut-être que Damien Granger... J'accorde beaucoup d'importance à votre avis, alors j'aimerais vraiment avoir votre opinion.

Moi, qui vois souvent les films après coup, j'aurais mis le petit 3. Un produit de fabrication bien fabriqué. Justement trop bien «fabriqué» à mon goût. Par bonheur, il ne s'agit que de mon goût. J.P.P.

LE TITRE MYSTERIEUX

Coucou qui c'est ? Que si tu le devines, même tu gagnes le prochain numéro de Mad Movies, *qu'ils ont dit dans le mag'...*
- Tu vas me lâcher, Ducon ! J'ai trouvé, faut que j'arrive dans les cinq premiers...
Le précédent titre et son ravissant poupon concernaient bien sûr le **Demonic Toys**, de Peter Manoogian, autrement appelé **Jouets Démoniaques** à la vidéo. Jean-Michel Delagrange, Jean-Christophe Laroche, Jérôme Laniaux, Sophie Billières et Marc Puiseux furent les plus rapides, suivis de Stéphane Leroux, Maximilien Poulhein, Mikaël Guillaume, Damien Serpault, Juliette Estrade, Laurent Savoyen, Patrick Bergeron, Colin Etcheverry, Cyrille Wolff, Arnaud Gris, Martial Mimoun, Arnaud Merlet, Damien Marchal, Ludovic Meline, Sacha Feiner, David Dauchy, Stéphane Cacaly, G. Bertranel, Sébastien Matarin, Caroline Marchal, Steve Tamargo, Yannick Bernollin, Lionel Riccardi, Alexandre Pavani, Benjamin Aïssou, Franck Levy, Serge Ledrich, Marc Favreux, Jérôme Vabre, Anthony Mahieu et Sandrine Lechat.

Collectionneur propose nbreux films rares SF/Fantastique : **The Alligator People**, **Time Flies**, **The Cyclops**, **Vampyr**, **Le Récupérateur de Cadavres**, **Les Morts-vivants**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Une jeune femme dépressive et sa fille, des beaux parents haineux, un maître chanteur fétichiste, un cadavre... Voilà le début de l'histoire. Je recherche correspondant motivé pour co-écrire sur ce thème (*et la motivation se monterait à combien ? Parle directement en euros, on est entre nous...*). Gabriel Berainèche, 14 Bd du Riou, HLM Le Riou, Bloc A5 Azalée, 06400 Cannes.

Rech. l'aide d'un monteur expérimenté en région parisienne, possédant matériel de montage HI-8. Son tarif sera le mien. L'Antre de Neptune, 106 rue de la Jarry, 94307 Vincennes Cédex.

Vds magazines SF, horreur et fantastique, cinéma et TV. Envoyer un coupon réponse et écrire en anglais si possible. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford M7 4GQ, Angleterre.

Rech. *Ozone* 1 à 4, *M.M.* 1 à 22, *SFX* 21, *Starfix* 4 à 8, 10, 11, *X-Posé* 5 à 9, *E.F.* avant 1977. Stéphane Roumi, 37 grande rue, 78200 Boissy Monvoisin.

Collectionneur vds nbreuses affiches fantastiques 50-90, collections complètes de *M.M.*, *E.F.*, *M.M.F.*, *Starfix* et plein d'autres mags et vidéos. Liste contre un timbre à Fabrice Lambot, 73 bis rue René Richard, 60150 Janville.

Vds VHS de **Danger Diabolik**, **La Malédiction de Frankenstein**, **Dracula contre Frankenstein** (*quelle bande de vicieux !*), **Le Cauchemar de Dracula**, **Docteur Mabuse**, **Le Festin Nu**, **Suspiria**. Tél.: 01 46 63 15 17.

Vds nbreuses VHS : **La Riposte de l'Homme Araignée**, **Goldorak**, **Justice League**, **Wonder Woman** + les dessins animés *Captain America*, *Thor*, *Spider-Man* + séries TV (*Lois & Clark*, *Code Quantum*, *Le Caméléon*, *Magnum*, *X-Files*...). Antoine au 06 76 04 50 36 après 20 h.

Vds nbreuses VHS : **Massacre à la Tronçonneuse**, **Le Sixième Sens**, **Contre-attaque**, **Maniac**... Rech séries TV des années 80 : *Silas*, *Zora la Rousse*, *Dick le Rebelle*, *Matt et Jenny*, *L'Autobus à Imperiale* + films **Attention, les Enfants Regardent** et **La Petite Fille au Bout du Chemin**. Emmanuel au 06 62 80 57 43.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- fans de fantastique (22-26 ans) sur région Istres de préférence, pour sorties, échanges d'idées. Séverine Bourdin, 4 allée de la Clarine, 13800 Istres.

- graphistes pour faire mes affiches et jaquettes de films, maquettistes et spécialistes en effets spéciaux pour travailler sur un court métrage bourré d'action. Débutants acceptés. Olivier au 06 62 88 23 03.

- correspondant(e)s fans de cinéma fantastique et de musique pour discuter, mais aussi échanger VHS et CD. Sébastien au 06 19 50 65 88.

- amateurs éclairés (*plus un chef op', alors ?*) pour un projet de fanzine sur les films fantastiques des années 80. Envoyez vos analyses, portraits, chroniques à *Maison* c/o Manchec, 93, rue de Montigny, 27200 Vernon. Ou Lokmariaker@infonie.fr.

- collectionneurs et passionnés de revues de cinéma fantastique pour échanges, ventes, achats. Stéphane au 06 89 45 82 19.

- correspondantes 18-25 ans aimant le cinéma, l'informatique et le dessin. Olivier Vicario, 15 A boulevard de Saint-Dié, 88400 Gérardmer.

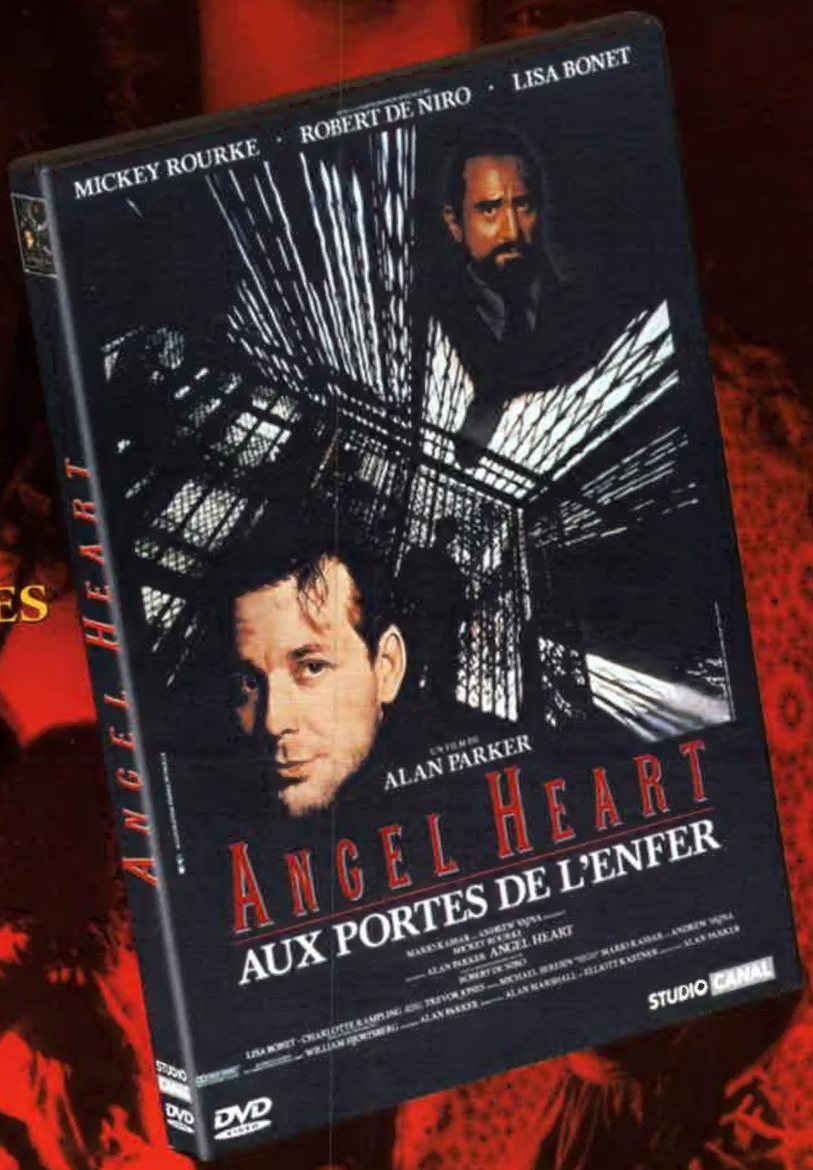
- correspondant(e)s 18-27 ans, fans de SF, horreur, séries Z, aimant Carpenter, Craven, Spielberg, R. J. Thomson et Besson (*cherchez l'erreur !*). Arnaud Lambert, 03 allée Henri Le Gall, 92230 Gennevilliers.

- correspondant(e)s fans de Tyler Durden, Lestat, Remo Williams, Fox et Dana, Snake Plissken et Wolverine pour échanges d'idées. Laurent Alexandre, 2 rue Sadi Carnot, Appt 221, 77124 Villenoy.

correspondant(e)s 18-25 ans, fans d'**Excalibur**, tous bons films de genre, John Carpenter, Sergio Leone, animations japonaises, B.O. films et Métal (le mec qu'aime tout, quoi !). Thomas Baluteau, 18 rue Henri Tarzé, 38000 Grenoble.

- volontaire sur la région parisienne, équipé Internet, disposant de pas mal de temps libre et d'idées si possible originales, bien au courant de l'actualité cinéma et capable de rédiger textes sympas, chroniques diverses, tournages, échos, critiques de films, brèves, etc. pour collaboration à site. Tél.: 01 64 88 02 93, après-midi ou le soir.

ANGEL HEART



DES BONUS DIABOLIQUES

- Commentaire d'Alan Parker
- Making of exclusif sur le tournage
- Documentaires sur le Vaudou, les décors, la cérémonie Vaudou
- Interviews De Niro, Mickey Rourke
- Bande annonce
- Galerie photos
- Biographies

FORMAT 16:9 COMPATIBLE 4:3•1:85•DURÉE FILM 1H48•COULEUR•PAL•DVD 9•ZONE 2
AUDIO FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND, ESPAGNOL EN DOLBY STÉRÉO
SOUS-TITRES FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND, ESPAGNOL, PORTUGAIS, NÉERLANDAIS ET TURC

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

STUDIO CANAL

REBELLE : *n.m.* Qui ne reconnaît pas l'autorité et prend les armes contre l'oppresseur. Luttant pour sa nation, on l'appelle Patriote.

MEL GIBSON
THE PATRIOT

Rebelle - 2 / Se dit aussi d'un DVD refusant les compromis promotionnels, offrant à ses partisans cinéphiles des bonus sortant des sentiers battus.

➠ Un quart d'heure de scènes supplémentaires, un reportage sur le tournage (ou "L'Art de la Guerre"), un document sur "Les Vrais Patriotes", la conception des effets spéciaux, comparaison avec les dessins préparatoires, etc...

Plus fort que le film : le DVD

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD